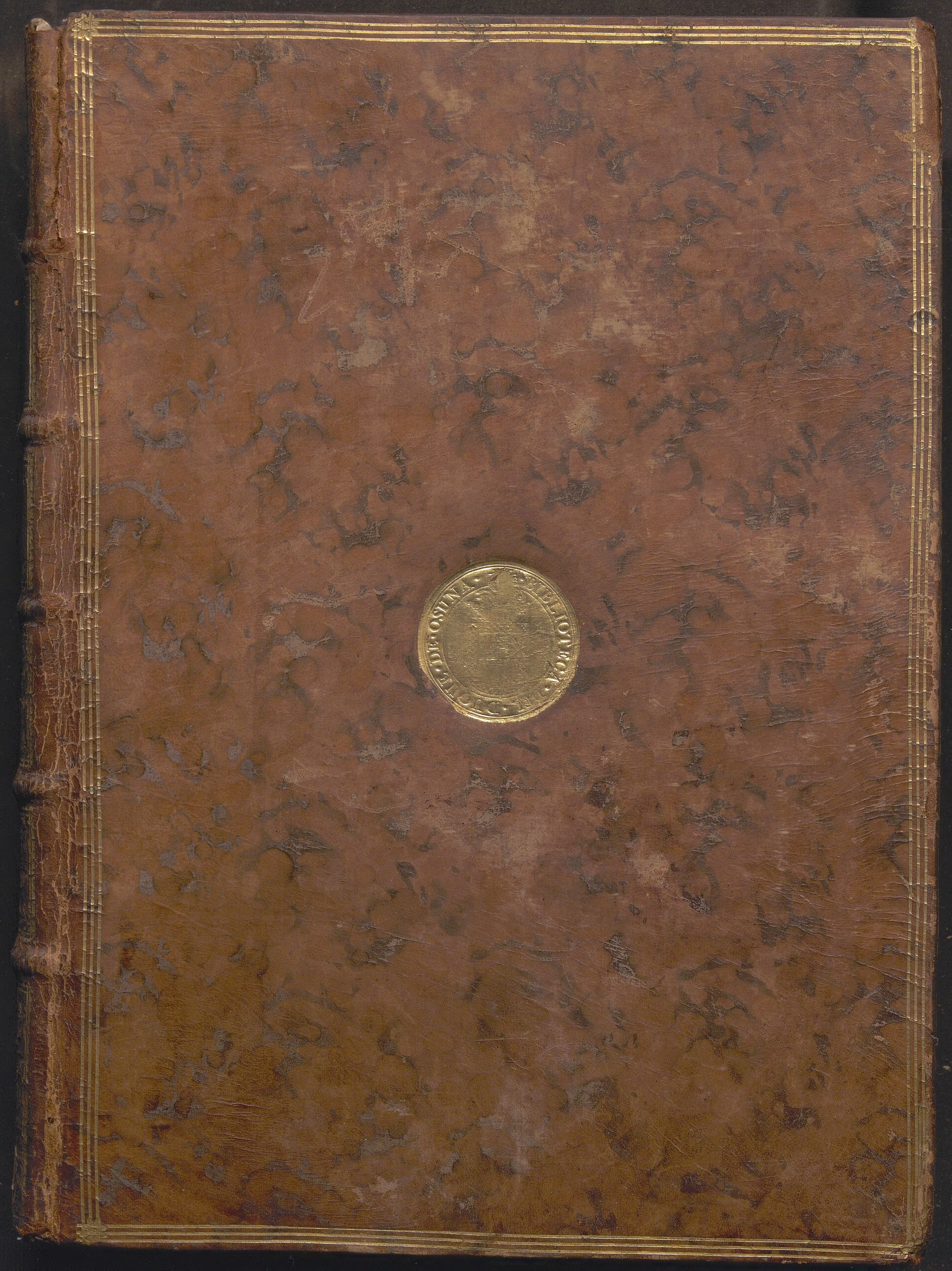

DE · OSUNA





ŒUVRES
DE
MOLIERE.

TOME CINQUIÉME.

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME CINQUIÉME.



A PARIS.

M. DCC. XXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES CONTENUËS dans ce cinquiéme tome.

L'AVARE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

HARPAGON, pere de Cléante & d'Elise, & amoureux de Mariane.

ANSELME, pere de Valére & de Mariane.

CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ÉLISE, fille d'Harpagon.

VALERE, fils d'Anselme, & amant d'Elise.

MARIANE, fille d'Anselme.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAISTRE SIMON, courtier.

MAISTRE JACQUES, cuisinier & cocher d'Harpagon.

LA FLECHE, valet de Cléante.

DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }

UN COMMISSAIRE.

La scéne est à Paris dans la maison d'Harpagon.



Inv et dessine par F Boucher — *Gravé par Lau Cars*

L'AVARE



L'AVARE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, ELISE.

VALERE.



HE quoi, charmante Elise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assûrances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi. Je vous vois soupirer, hélas! au milieu de ma joye. Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux? Et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pû vous contraindre?

ELISE.

Non, Valére, je ne puis pas me repentir de tout ce que je

fais pour vous. Je m'y ſens entraîner par une trop douce puiſſance, & je n'ai pas même la force de ſouhaiter que les choſes ne fûſſent pas. Mais, à vous dire vray, le ſuccès me donne de l'inquiétude ; & je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALERE.

Hé, que pouvez-vous craindre, Eliſe, dans les bontés que vous avez pour moi?

ELISE.

Hélas! Cent choſes à la fois. L'emportement d'un pere, les reproches d'une famille, les cenſures du monde; mais, plus que tout, Valére, le changement de votre cœur, & cette froideur criminelle dont ceux de votre ſexe payent, le plus ſouvent, les témoignages trop ardens d'un innocent amour.

VALERE.

Ah! Ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Eliſe, plûtôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela; & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah! Valére, chacun tient les mêmes diſcours. Tous les hommes ſont ſemblables par les paroles; & ce n'eſt que les actions, qui les découvrent différens.

VALERE.

Puiſque les ſeules actions font connoître ce que nous ſommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles; & ne me cherchez point des crimes dans les injuſtes craintes d'une fâcheuſe prévoyance. Ne m'aſſaſſinez point

je vous prie, par les ſenſibles coups d'un ſoupçon outrageux, & donnez-moi le tems de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ELISE.

Hélas ! Qu'avec facilité on ſe laiſſe perſuader par les perſonnes que l'on aime ! Oui, Valére, je tiens votre cœur incapable de m'abuſer. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, & que vous me ſerez fidéle ; je n'en veux point du tout douter, & je retranche mon chagrin aux appréhenſions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoi cette inquiétude ?

ELISE.

Je n'aurois rien à craindre, ſi tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois ; & je trouve en votre perſonne de quoi avoir raiſon aux choſes que je fais pour vous. Mon cœur, pour ſa défenſe, a tout votre mérite, appuyé du ſecours d'une reconnoiſſance où le Ciel m'engage envers vous. Je me repréſente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre, cette généroſité ſurprenante, qui vous fit riſquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes ; ces ſoins pleins de tendreſſe, que vous me fites éclater après m'avoir tirée de l'eau, & les hommages aſſidus de cet ardent amour, que ni le tems, ni les difficultés, n'ont rebuté ; & qui, vous faiſant négliger & parens & patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguiſée, & vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de

domeſtique de mon pere. Tout cela fait chez moi, ſans doute, un merveilleux effet, & c'en eſt aſſez, à mes yeux, pour me juſtifier l'engagement où j'ai pû conſentir ; mais ce n'eſt pas aſſez, peut-être, pour le juſtifier aux autres, & je ne ſuis pas ſûre qu'on entre dans mes ſentimens.

VALERE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'eſt que par mon ſeul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque choſe ; &, quant aux ſcrupules que vous avez, votre pere lui-même ne prend que trop de ſoin de vous juſtifier à tout le monde ; & l'excès de ſon avarice, & la maniére auſtére dont il vit avec ſes enfans, pourroient autoriſer des choſes plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Eliſe, ſi j'en parle ainſi devant vous. Vous ſçavez que, ſur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, ſi je puis, comme je l'eſpere, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience ; & j'en irai chercher moi-même, ſi elles tardent à venir.

ELISE.

Ah ! Valére, ne bougez d'ici, je vous prie ; & ſongez ſeulement à vous bien mettre dans l'eſprit de mon pere.

VALERE.

Vous voyez comme je m'y prends, & les adroites complaiſances qu'il m'a fallu mettre en uſage, pour m'introduire à ſon ſervice ; ſous quel maſque de ſympathie, & de rapports de ſentimens, je me déguiſe pour lui plaire, & quel perſonnage je jouë tous les jours avec lui, afin d'ac-

quérir ſa tendreſſe. J'y fais des progrès admirables, & j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'eſt point de meilleure voye, que de ſe parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenſer leurs défauts, & applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaiſance, & la maniere dont on les joüe a beau être viſible, les plus fins ſont toujours de grandes duppes du côté de la flaterie, & il n'y a rien de ſi impertinent & de ſi ridicule, qu'on ne faſſe avaler, lorſqu'on l'aſſaiſonne en louanges. La ſincérité ſouffre un peu au métier que je fais; mais, quand on a beſoin des hommes, il faut bien s'ajuſter à eux; & puiſqu'on ne ſçauroit les gagner que par là, ce n'eſt pas la faute de ceux qui flatent, mais de ceux qui veulent être flatés.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous auſſi à gagner l'appui de mon frere, en cas que la ſervante s'aviſât de révéler notre ſecret.

VALERE.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre; & l'eſprit du pere, & celui du fils, ſont des choſes ſi oppoſées, qu'il eſt difficile d'accommoder ces deux confidences enſemble. Mais vous, de votre part, agiſſez auprès de votre frere, & ſervez-vous de l'amitié qui eſt entre vous deux, pour le jetter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce tems pour lui parler, & ne lui découvrez de notre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne ſçai ſi j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCENE II.

CLEANTE, ELISE.

CLEANTE.

JE ſuis bien aiſe de vous trouver ſeule, ma ſœur; & je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un ſecret.

ELISE.

Me voilà prête à vous oüir, mon frere. Qu'avez-vous à me dire?

CLEANTE.

Bien des choſes, ma ſœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez?

CLEANTE.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je ſçais que je dépends d'un pere, & que le nom de fils me ſoumet à ſes volontés, que nous ne devons point engager notre foi ſans le conſentement de ceux dont nous tenons le jour, que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, & qu'il nous eſt enjoint de n'en diſpoſer que par leur conduite; que n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils ſont en état de ſe tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous eſt propre; qu'il en faut plûtôt croire les lumiéres de leur prudence, que l'aveuglement de notre paſſion; & que l'emportement de la jeuneſſe nous entraîne le plus ſouvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma

ſœur,

ſœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car enfin mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frere, avec celle que vous aimez?

CLEANTE.

Non; mais j'y ſuis réſolu, & je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raiſons pour m'en diſſuader.

ELISE.

Suis-je, mon frere, une ſi étrange perſonne?

CLEANTE.

Non, ma ſœur; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait ſur nos cœurs, & j'appréhende votre ſageſſe.

ELISE.

Hélas! Mon frere, ne parlons point de ma ſageſſe. Il n'eſt perſonne qui n'en manque, du moins une fois en ſa vie; &, ſi je vous ouvre mon cœur, peut-être ſerai-je à vos yeux bien moins ſage que vous.

CLEANTE.

Ah! Plût au Ciel, que votre ame comme la mienne....

ELISE.

Finiſſons auparavant votre affaire, & me dites qui eſt celle que vous aimez.

CLEANTE.

Une jeune perſonne qui loge depuis peu en ces quartiers,

& qui ſemble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voyent. La nature, ma ſœur, n'a rien formé de plus aimable; je me ſentis tranſporté, dès le moment que je la vis. Elle ſe nomme Mariane, & vit ſous la conduite d'une bonne femme de mere qui eſt preſque toujours malade, & pour qui cette aimable fille a des ſentimens d'amitié qui ne ſont pas imaginables. Elle la ſert, la plaint, & la conſole avec une tendreſſe qui vous toucheroit l'ame. Elle ſe prend d'un air le plus charmant du monde aux choſes qu'elle fait; & l'on voit briller mille graces en toutes ſes actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une ... Ah! Ma ſœur, je voudrois que vous l'euſſiez vûë.

ELISE.

J'en vois beaucoup, mon frere, dans les choſes que vous me dites; &, pour comprendre ce qu'elle eſt, il me ſuffit que vous l'aimez.

CLEANTE.

J'ai découvert, ſous main, qu'elles ne ſont pas fort accommodées, & que leur diſcréte conduite a de la peine à étendre à tous leurs beſoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma ſœur, quelle joye ce peut être, que de relever la fortune d'une perſonne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits ſecours aux modeſtes néceſſités d'une vertueuſe famille; & concevez quel déplaiſir ce m'eſt de voir que, par l'avarice d'un pere, je ſois dans l'impuiſſance de goûter cette joye, & de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oui, je conçois assez, mon frere, quel doit être votre chagrin.

CLEANTE.

Ah! Ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel, que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir. Hé que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le tems que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, & si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler, pour m'aider à sonder mon pere sur les sentimens où je suis; &, si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par tout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; &, si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, & qu'il faille que notre pere s'oppose à nos désirs, nous le quitterons-là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie, où nous tient, depuis si long-tems, son avarice insupportable.

ELISE.

Il est bien vrai que tous les jours il nous donne, de plus en plus, sujet de regretter la mort de notre mere; & que...

CLEANTE.
J'entends ſa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence; & nous joindrons après nos forces, pour venir attaquer la dureté de ſon humeur.

SCENE III.

HARPAGON, LA FLECHE.

HARPAGON.
HOrs d'ici, tout à l'heure, & qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLECHE *à part.*
Je n'ai jamais rien vû de ſi méchant que ce maudit vieillard; & je penſe, ſauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.
Tu murmures entre tes dents?

LA FLECHE.
Pourquoi me chaſſez-vous?

HARPAGON.
C'eſt bien à toi, pendard, à me demander des raiſons. Sors vîte, que je ne t'aſſomme.

LA FLECHE.
Qu'eſt-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.
Tu m'as fait, que je veux que tu ſortes.

LA FLECHE.

Mon maître votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t-en l'attendre dans la ruë, & ne ſois point dans ma maiſon planté tout droit comme un piquet, à obſerver ce qui ſe paſſe, & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir ſans ceſſe devant moi un eſpion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits aſſiégent toutes mes actions, dévorent ce que je poſſéde, & furettent de tous côtés, pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on faſſe pour vous voler? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choſes, & faites ſentinelle jour & nuit?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me ſemble, & faire ſentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards,

[*bas à part.*]

qui prennent garde à ce qu'on fait. Je tremble qu'il n'ait ſoupçonné quelque choſe de mon argent.

[*haut.*]

Ne ſerois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

[*bas à part.*] [*haut.*]

Non, coquin, je ne dis pas cela. J'enrage. Je demande ſi,

malicieuſement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLECHE.

Hé, que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, ſi c'eſt pour nous la même choſe.

HARPAGON *levant la main pour donner un ſoufflet à la Fléche.*

Tu fais le raiſonneur? Je te baillerai de ce raiſonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici encore une fois.

LA FLECHE.

Hé bien, je ſors.

HARPAGON.

Atten. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je?

HARPAGON.

Vien-çà que je voye. Montre-moi tes mains.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres?

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON *montrant les haut-de-chausses de la Fléche.*

N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLECHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON *tâtant le bas des haut-de-chausses de la Fléche.*

Ces grands haut-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe; & je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE *à part.*

Ah! Qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint, & que j'aurois de joye à le voler!

HARPAGON.

Hé?

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouilliez bien par tout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

[*Harpagon fouille dans les poches de la Fléche.*]

LA FLECHE *à part.*

La peste soit de l'avarice & des avaricieux!

HARPAGON.

Comment? Que dis-tu?

LA FLECHE.

Ce que je dis?

HARPAGON.

Oui. Qu'eſt-ce que tu dis d'avarice & d'avaricieux?

LA FLECHE.

Je dis que la peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui ſont-ils ces avaricieux?

LA FLECHE.

Des vilains & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui eſt-ce que tu entends par là?

LA FLECHE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Eſt-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me diſes à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle .... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empêcherai-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.

Non; mais je t'empêcherai de jaſer & d'être inſolent. Tai-toi.

LA FLECHE.

Je ne nomme perſonne.

HARPAGON.

Je te roſſerai, ſi tu parles.

LA FLECHE.

Qui ſe ſent morveux, qu'il ſe mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu?

LA FLECHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah, ah?

LA FLECHE *montrant à Harpagon une poche de ſon juſte-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous ſatisfait?

HARPAGON.

Allons, rend-le-moi ſans te fouiller.

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Aſſûrément?

LA FLECHE.

Aſſûrément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

LA FLECHE *à part.*

Me voilà bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets ſur ta conſcience, au moins.

SCENE IV.

HARPAGON *ſeul.*

VOilà un pendard de valet qui m'incommode fort; & je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'eſt pas une petite peine de garder chez ſoi une grande ſomme d'argent; & bienheureux qui a tout ſon fait bien placé, & ne conſerve ſeulement que ce qu'il faut pour ſa dépenſe. On n'eſt pas peu embarraſſé à inventer dans toute une maiſon une cache fidéle; car, pour moi, les coffres forts me ſont ſuſpects, & je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens juſtement une franche amorce à voleurs; & c'eſt toujours la premiere choſe que l'on va attaquer.

SCENE V.

HARPAGON, ELISE & CLEANTE *parlant ensemble, & restant dans le fond du théatre.*

HARPAGON *se croyant seul.*

CEpendant je ne sçais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez.....
[*à part, appercevant Elise & Cléante.*]
O Ciel! Je me serai trahi moi-même; la chaleur m'aura emporté, & je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant
[*à Cléante & à Elise.*]
tout seul. Qu'est-ce?

CLEANTE.

Rien, mon pere.

HARPAGON.

Y a-t-il long-tems que vous êtes là?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu....

CLEANTE.

Quoi, mon pere?

HARPAGON.

Là....

ELISE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON.

Si-fait, si-fait.

ELISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez oüi quelques mots. C'est que je m'entretenois, en moi-même, de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, & je disois qu'il est bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLEANTE.

Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, & vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLEANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les eusse les dix mille écus!

CLEANTE.

Je ne crois pas....

HARPAGON.

Ce ſeroit une bonne affaire pour moi.

ELISE.

Ce ſont des choſes . . .

HARPAGON.

J'en aurois bon beſoin.

CLEANTE.

Je penſe que . . .

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ELISE.

Vous êtes . . .

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le tems eſt miſérable.

CLEANTE.

Mon Dieu, mon pere, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; & l'on ſçait que vous avez aſſez de bien.

HARPAGON.

Comment, j'ai aſſez de bien? Ceux qui l'ont dit en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, & ce ſont des coquins, qui font courir tous ces bruits-là.

ELISE.

Ne vous mettez point en colére.

HARPAGON.

Cela eſt étrange, que mes propres enfans me trahiſſent, & deviennent mes ennemis.

CLEANTE.

Eſt-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez dû bien?

HARPAGON.

Oui. De pareils diſcours, & les dépenſes que vous faites, ſeront cauſe qu'un de ces jours, on viendra chez moi me couper la gorge, dans la penſée que je ſuis tout couſu de piſtoles.

CLEANTE.

Quelle grande dépenſe eſt-ce que je fais?

HARPAGON.

Quelle? Eſt-il rien de plus ſcandaleux que ce ſomptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellois hier votre ſœur; mais c'eſt encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel; &, à vous prendre depuis les pieds juſqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne conſtitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manieres me déplaiſent fort, vous donnez furieuſement dans le marquis; &, pour aller ainſi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLEANTE.

Hé, comment vous dérober?

HARPAGON.

Que ſçais-je moi? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLEANTE.

Moi, mon pere? C'eſt que je jouë; &, comme je ſuis fort heureux, je mets ſur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'eſt fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter; & mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien ſçavoir, ſans parler du reſte, à quoi ſervent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds juſqu'à la tête, & ſi une demi-douzaine d'aiguillettes ne ſuffit pas pour attacher un haut-de-chauſſes. Il eſt bien néceſſaire d'employer de l'argent à des perruques, lorſque l'on peut porter des cheveux de ſon cru, qui ne coûtent rien? Je vais gager qu'en perruque & rubans, il y a du moins vingt piſtoles; & vingt piſtoles rapportent par année dix-huit livres ſix ſols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLEANTE.

Vous avez raiſon.

HARPAGON.

Laiſſons cela, & parlons d'autres affaires.

[*appercevant Cléante & Eliſe qui ſe font des ſignes.*]

Hé? [*bas à part*] Je crois qu'ils ſe font ſigne l'un à l'autre

[*haut.*]

de me voler ma bourſe. Que veulent dire ces geſtes-là?

ELISE.

Nous marchandons, mon frere & moi, à qui parlera le premier; & nous avons tous deux quelque choſe à vous dire.

HARPAGON.

Et moi, j'ai quelque choſe auſſi à vous dire à tous deux.

CLEANTE.

C'eſt de mariage, mon pere, que nous déſirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'eſt de mariage auſſi, que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ah! Mon pere.

HARPAGON.

Pourquoi ce cri? Eſt-ce le mot, ma fille, ou la choſe qui vous fait peur?

CLEANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; & nous craignons que nos ſentimens ne ſoient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je ſçais ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire; [*à Cléante.*] & pour commencer par un bout, avez-vous vû, dites-moi, une jeune perſonne appellée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Et vous?

ELISE.

J'en ai oüi parler.

HARPAGON.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLEANTE.

Une fort charmante perſonne.

HARPAGON.

Sa phyſionomie?

CLEANTE.

Toute honnête, & pleine d'eſprit.

HARPAGON.

Son air & ſa maniére?

CLEANTE.

Admirables, ſans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela, mériteroit aſſez que l'on ſongeât à elle?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Que ce ſeroit un parti ſouhaitable?

CLEANTE.

Très-ſouhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit ſatisfaction avec elle?

CLEANTE.

Aſſûrément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté. C'eſt que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLEANTE.

Ah ! Mon pere, le bien n'eſt pas conſidérable, lorſqu'il eſt queſtion d'épouſer une honnête perſonne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'eſt que, ſi l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on ſouhaite, on peut tâcher de regagner cela ſur autre choſe.

CLEANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je ſuis bien aiſe de vous voir dans mes ſentimens ; car ſon maintien honnête & ſa douceur m'ont gagné l'ame, & je ſuis réſolu de l'épouſer, pourvû que j'y trouve quelque bien.

CLEANTE.

Hé ?

HARPAGON.

Comment ?

CLEANTE.

Vous êtes réſolu, dites-vous . . .

HARPAGON.

D'épouſer Mariane.

CLEANTE.

Qui ? Vous ? Vous ?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

CLEANTE.

Il m'a pris tout à coup un éblouiſſement, & je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne ſera rien. Allez vîte boire dans la cuiſine un grand verre d'eau claire.

SCENE VI.

HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

VOilà de mes damoiſeaux flouets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'eſt-là, ma fille, ce que j'ai réſolu pour moi. Quant à ton frere, je lui deſtine une certaine veuve dont, ce matin, on m'eſt venu parler ; &, pour toi, je te donne au ſeigneur Anſelme.

ELISE.

Au ſeigneur Anſelme ?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent & ſage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ELISE *faiſant la révérence.*

Je ne veux point me marier, mon pere, s'il vous plaît.

HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Et moi, ma petite fille ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ELISE *faisant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon pere.

HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Je vous demande pardon, ma fille.

ELISE.

Je suis très-humble servante au seigneur Anselme; mais, [*faisant encore la révérence.*] avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON.

Je suis votre très-humble valet; mais, [*contrefaisant Elise.*] avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ELISE.

Dès ce soir?

HARPAGON.

Dès ce soir.

ELISE *faisant encore la révérence.*

Cela ne sera pas, mon pere.

HARPAGON *contrefaisant encore Elise.*

Cela sera, ma fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ELISE.

C'eſt une choſe où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'eſt une choſe où je te réduirai.

ELISE.

Je me tuerai plûtôt, que d'épouſer un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, & tu l'épouſeras. Mais voyez quelle audace ! A-t-on jamais vû une fille parler de la ſorte à ſon pere ?

ELISE.

Mais a-t-on jamais vû un pere marier ſa fille de la ſorte ?

HARPAGON.

C'eſt un parti où il n'y a rien à redire ; & je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ELISE.

Et moi, je gage qu'il ne ſçauroit être approuvé d'aucune perſonne raiſonnable.

HARPAGON *appercevant Valére de loin.*

Voilà Valére. Veux-tu qu'entre nous deux nous le faſſions juge de cette affaire ?

ELISE.

J'y conſens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à ſon jugement ?

ELISE.

Oui. J'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

SCENE VII.

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

ICi, Valére. Nous t'avons élû pour nous dire qui a raison, de ma fille, ou de moi.

VALERE.

C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sçais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALERE.

Non. Mais vous ne sçauriez avoir tort, & vous êtes toute raison.

HARPAGON.

Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage ; & la coquine me dit au néz, qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

VALERE.

Ce que j'en dis ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Hé, hé.

HARPAGON.

Quoi?

VALERE.

Je dis que, dans le fond, je ſuis de votre ſentiment, & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raiſon. Mais auſſi n'a-t-elle pas tort tout à fait; & ...

HARPAGON.

Comment! Le ſeigneur Anſelme eſt un parti conſidérable; c'eſt un gentilhomme qui eſt noble, doux, poſé, ſage & fort accommodé; & auquel il ne reſte aucun enfant de ſon premier mariage. Sçauroit-elle mieux rencontrer?

VALERE.

Cela eſt vray. Mais elle pourroit vous dire que c'eſt un peu précipiter les choſes, & qu'il faudroit au moins quelque tems pour voir ſi ſon inclination pourroit s'accorder avec...

HARPAGON.

C'eſt une occaſion qu'il faut prendre vîte aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas; & il s'engage à la prendre ſans dot.

VALERE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Ah! Je ne dis plus rien. Voyez-vous? Voilà une raiſon tout-à-fait convaincante; il ſe faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'eſt pour moi une épargne conſidérable.

VALERE.

Assûrément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vray que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; & qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raison. Voilà qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard; & que cette grande inégalité d'âge, d'humeur, & de sentimens, rend un mariage sujet à des accidens très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ah! Il n'y a pas de replique à cela, on le sçait bien. Qui diantre peut aller là-contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de peres qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourroient donner, qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, & chercheroient, plus que toutre autre chose, à mettre, dans un mariage, cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité, & la joye; & que...

HARPAGON.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il eſt vrai, cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de réſiſter à une raiſon comme celle-là?

HARPAGON *à part, regardant du côté du jardin.*

Ouais! Il me ſemble que j'entends un chien qui aboye. N'eſt-ce point qu'on en voudroit à mon argent?

[*à Valére.*]

Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure.

SCENE VIII.

ELISE, VALERE.

ELISE.

VOus moquez-vous, Valére, de lui parler comme vous faites?

VALERE.

C'eſt pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ſes ſentimens eſt le moyen de tout gâter; & il y a de certains eſprits qu'il ne faut prendre qu'en biaiſant, des tempéramens ennemis de toute réſiſtance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours ſe roidiſſent contre le droit chemin de la raiſon, & qu'on ne méne qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites ſemblant de conſentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, & . . . .

ELISE.

Mais ce mariage, Valére?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il ſe doit conclure ce ſoir?

VALERE.

Il faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, ſi l'on appelle des médecins.

VALERE.

Vous moquez-vous? Y connoiſſent-ils quelque choſe? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raiſons pour vous dire d'où cela vient.

SCENE IX.

HARPAGON, ELISE, VALERE.

HARPAGON *à part dans le fond du théatre.*

CE n'eſt rien, Dieu-merci.

VALERE *ſans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'eſt que la fuite nous peut mettre à couvert de tout, & ſi votre amour, belle Eliſe, [*appercevant Harpagon.*] eſt capable d'une fermeté...... Oui, il faut qu'une fille obéïſſe à ſon pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme

un mari eſt fait; & lorſque la grande raiſon de, ſans dot, s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parler cela.

VALERE.

Monſieur, je vous demande pardon, ſi je m'emporte un peu, & prends la hardieſſe de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment? J'en ſuis ravi, & je veux que tu prennes ſur elle un pouvoir abſolu. [*à Eliſe.*] Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le Ciel me donne ſur toi, & j'entends que tu faſſes tout ce qu'il te dira.

VALERE *à Eliſe.*

Après cela, réſiſtez à mes remontrances.

SCENE X.

HARPAGON, VALERE.

VALERE.

MOnſieur, je vais la ſuivre, pour lui continuer les leçons que je lui faiſois.

HARPAGON.

Oui, tu m'obligeras, certes.

VALERE.

Il eſt bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela eſt vrai. Il faut . . . .

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, & reviens tout-à-l'heure.

VALERE *adressant la parole à Elise, en s'en allant du côté par où elle est sortie.*

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, & vous devez rendre graces au Ciel, de l'honnête homme de pere qu'il vous a donné. Il sçait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans; &, sans dot, tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse & de probité.

HARPAGON *seul.*

Ah! Le brave garçon! Voilà parler comme un oracle. Heureux, qui peut avoir un domestique de la sorte!

Fin du premier Acte.



Blondel. Invenit. Sornique. Sculp.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LA FLECHE.

CLEANTE.

AH ! Traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avois-je pas donné ordre . . .

LA FLECHE.

Oui, Monſieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais, monſieur votre pere, le plus mal gracieux des hommes, m'a chaſſé dehors malgré moi, & j'ai couru riſque d'être battu.

CLEANTE.

Comment va notre affaire ? Les choſes preſſent plus que jamais. Depuis que je t'ai vû, j'ai découvert que mon pere eſt mon rival.

LA FLECHE.

Votre pere amoureux ?

CLEANTE.

Oui ; & j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Lui, ſe mêler d'aimer! De quoi diable s'aviſe-t-il? Se moque-t-il du monde, & l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLEANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette paſſion lui ſoit venuë en tête.

LA FLECHE.

Mais par quelle raiſon lui faire un myſtére de votre amour?

CLEANTE.

Pour lui donner moins de ſoupçon, & me conſerver au beſoin des ouvertures plus aiſées pour détourner ce mariage. Quelle réponſe t'a-t-on fait?

LA FLECHE.

Ma foi, Monſieur, ceux qui empruntent ſont bien malheureux; & il faut eſſuyer d'étranges choſes, lorſqu'on eſt réduit à paſſer, comme vous, par les mains des feſſe-Matthieux.

CLEANTE.

L'affaire ne ſe fera point?

LA FLECHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agiſſant, & plein de zéle, dit qu'il a fait rage pour vous, & il aſſûre que votre ſeule phyſionomie lui a gagné le cœur.

CLEANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLECHE.

Oui; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLEANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLECHE.

Ah! Vrayment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin de se cacher que vous, & ce sont des mystéres bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, & l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche, de votre bien & de votre famille; & je ne doute point que le seul nom de votre pere ne rende les choses faciles.

CLEANTE.

Et principalement ma mere étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLECHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire.

Supposé que le prêteur voye toutes ses sûretés, & que l'emprunteur soit majeur, & d'une famille où le bien soit ample, solide, assûré, clair & net de tout embarras, on fera une bonne & exacte obligation par devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, & qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur auquel il importe le plus que l'acte soit duement dressé.

CLEANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

Le prêteur, pour ne charger sa conduite d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit.

CLEANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu, voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLECHE.

Cela est vrai.

Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, & que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger, que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLEANTE.

Comment diable! Quel juif! Quel arabe est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLECHE.

Il est vrai, c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLEANTE.

Que veux-tu que je voye? J'ai besoin d'argent, & il faut que je consente à tout.

LA FLECHE.

C'est la réponse que j'ai faite.

CLEANTE.

Il y a encore quelque chose?

LA FLECHE.

Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; & , pour les mille écus restans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'ensuit le mémoire, & que ledit prêteur a mis de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.

CLEANTE.

Que veut dire cela?

LA FLECHE.

Ecoutez le mémoire.

Premiérement, un lit de quatre piéds, à bandes de point de hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises, & la courte-pointe de même; le tout bien conditionné, & doublé d'un petit taffetas changeant rouge & bleu.

Plus un pavillon à queuë, d'une bonne serge d'Aumale rose-séche, avec le molet & les franges de soye.

CLEANTE.

Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLECHE.

Attendez.

Plus une tenture de tapisserie des amours de Gombaud & de Macé.

Plus une grande table de bois de noyer à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, & garnie par le dessous de ses six escabelles.

CLEANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu....

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

Plus, trois grands mousquets, tout garnis de nacre de perles, avec les fourchettes assortissantes.

Plus, un fourneau de brique, avec deux cornuës & trois récipients, fort utiles pour ceux qui sont curieux de distiller.

CLEANTE.

J'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus, un trou-madame, & un damier, avec un jeu de l'oye, renouvellé des grecs, fort propre à passer le tems, lorsque l'on n'a que faire.

Plus, une peau de lézard de trois piéds & demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cent livres, & rabaissé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.

CLEANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable? Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres

les vieux rogatons qu'il ramasse ? Je n'aurai pas deux cens écus de tout cela, & cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut; car il est en état de me faire tout accepter, & il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se rüiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant son bléd en herbe.

CLEANTE.

Que veux-tu que j'y fasse ? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des peres; & on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FLECHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre sa vilenie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; &, parmi mes confreres que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sçais tirer adroitement mon épingle du jeu, & me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle; mais, à vous dire vray, il me donneroit, par ses procédés, des tentations de le voler, & je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLEANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je voye encore.

SCENE II.

HARPAGON, MAISTRE SIMON, CLEANTE & LA FLECHE *dans le fond du théatre.*

M. SIMON.

OUi, monſieur, c'eſt un jeune homme qui a beſoin d'argent, ſes affaires le preſſent d'en trouver; & il en paſſera par tout ce que vous preſcrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter; & ſçavez-vous le nom, les biens & la famille de celui pour qui vous parlez?

M. SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en inſtruire à fond, & ce n'eſt que par avanture que l'on m'a adreſſé à lui; mais vous ſerez de toutes choſes éclairci par lui-même, & ſon homme m'a aſſûré que vous ſerez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je ſçaurois vous dire, c'eſt que ſa famille eſt fort riche, qu'il n'a plus de mere déjà, & qu'il s'obligera, ſi vous voulez, que ſon pere mourra avant qu'il ſoit huit mois.

HARPAGON.

C'eſt quelque choſe que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaiſir aux perſonnes, lorſque nous le pouvons.

M. SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE *bas à Cléante, reconnoiſſant M. Simon.*

Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre pere !

CLEANTE *bas à la Fléche.*

Lui auroit-on appris qui je ſuis ? Et ſerois-tu pour me trahir ?

M. SIMON *à la Fléche.*

Ah, ah ! Vous êtes bien preſſé ! Qui vous a dit que c'étoit
[*à Harpagon.*]
céans ? Ce n'eſt pas moi, monſieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom & votre logis ; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela ; ce ſont des perſonnes diſcrétes, & vous pouvez ici vous expliquer enſemble.

HARPAGON.

Comment ?

M. SIMON *montrant Cléante.*

Monſieur eſt la perſonne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard, c'eſt toi qui t'abandonnes à ces coupables extrêmités ?

CLEANTE.

Comment, mon pere, c'eſt vous qui vous portez à ces honteuſes actions ?

[*M. Simon s'enfuit, & la Fléche va ſe cacher.*]

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

C'Est toi, qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables ?

CLEANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles ?

HARPAGON.

Oses-tu bien, après cela, paroître devant moi ?

CLEANTE.

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, di-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, & faire une honteuse dissipation du bien que tes parens t'ont amassé avec tant de sueurs ?

CLEANTE.

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de sacrifier gloire & réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, & de renchérir en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'ayent jamais inventées les plus célébres usuriers ?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux.

CLEANTE.

Qui est le plus criminel, à votre avis, ou celui qui achéte un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, & ne m'échauffe pas les oreilles.

[*seul.*]

Je ne suis pas fâché de cette avanture; & ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

SCENE IV.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

MOnsieur...

HARPAGON.

Attendez un moment, je vais revenir vous parler.

[*à part.*]

Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCENE V.

LA FLECHE, FROSINE.

LA FLECHE *ſans voir Froſine.*

L'Avanture eſt tout-à-fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magaſin de hardes; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé! C'eſt toi, mon pauvre la Fléche. D'où vient cette rencontre?

LA FLECHE.

Ah, ah! C'eſt toi, Froſine. Que viens-tu faire ici?

FROSINE.

Ce que je fais par tout ailleurs. M'entremettre d'affaires, me rendre ſerviable aux gens; & profiter, du mieux qu'il m'eſt poſſible, des petits talens que je puis avoir. Tu ſçais que, dans ce monde, il faut vivre d'adreſſe, & qu'aux perſonnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue & que l'induſtrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'eſpere une récompenſe.

LA FLECHE.

De lui? Ah, ma foi, tu ſeras bien fine, ſi tu en tires quel-

que

que chose ; & je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE.

Il y a certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLECHE.

Je suis votre valet ; & tu ne connois pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel, de tous les mortels, le plus dur & le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnoissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira ; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec & de plus aride que ses bonnes graces & ses caresses, & *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais, *je vous donne*, mais, *je vous prête le bon jour.*

FROSINE.

Mon Dieu ! Je sçais l'art de traire les hommes. J'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLECHE.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde ; & l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur & que vertu, & la vûë d'un demandeur lui donne des convulsions ; c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur,

c'eſt lui arracher les entrailles ; & ſi.... Mais il revient, je me retire.

SCENE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

[*bas à part.*] [*haut.*]
TOut va comme il faut. Hé bien? Qu'eſt-ce, Froſine?

FROSINE.

Ah, mon Dieu! Que vous vous portez bien, & que vous avez-là un vrai viſage de ſanté!

HARPAGON.

Qui? Moi?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint ſi frais & ſi gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment? Vous n'avez de votre vie été ſi jeune que vous êtes; & je vois des gens de vingt-cinq ans qui ſont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Froſine, j'en ai ſoixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien? Qu'eſt-ce que cela? Soixante ans! Voilà bien de

quoi, c'eſt la fleur de l'âge, cela; & vous entrez maintenant dans la belle ſaiſon de l'homme.

HARPAGON.

Il eſt vrai; mais vingt années de moins pourtant, ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas beſoin de cela, & vous êtes d'une pâte à vivre juſqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Aſſûrément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! Que voilà bien, entre vos deux yeux, un ſigne de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu! Quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas juſqu'où va cette ligne-là.

HARPAGON.

Hé bien? Qu'eſt-ce que cela veut dire?

FROSINE.

Par ma foi, je diſois cent ans, mais vous paſſerez les ſix-vingt.

HARPAGON.

Est-il possible?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dis-je, & vous mettrez en terre & vos enfans & les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux. Comment va notre affaire?

FROSINE.

Faut-il le demander, & me voit-on mêler de rien, dont je ne vienne à bout? J'ai, sur tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde, que je ne trouve en peu de tems le moyen d'accoupler; & je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le grand Turc avec la république de Venise. Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une & l'autre entretenuës de vous; & j'ai dit à la mere le dessein que vous aviez conçû pour Mariane, à la voir passer dans la ruë, & prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse...

FROSINE.

Elle a reçû la proposition avec joye; &, quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au

ſeigneur Anſelme; & je ſerai bien aiſe qu'elle ſoit du régal.

FROSINE.

Vous avez raiſon. Elle doit après dîner rendre viſite à votre fille, d'où elle fait ſon compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir enſuite au ſoupé.

HARPAGON.

Hé bien, elles iront enſemble dans mon caroſſe que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà juſtement ſon affaire.

HARPAGON.

Mais, Froſine, as-tu entretenu la mere touchant le bien qu'elle peut donner à ſa fille? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle ſe ſaignât pour une occaſion comme celle-ci? Car encore n'épouſe-t-on point une fille ſans qu'elle apporte quelque choſe.

FROSINE.

Comment? C'eſt une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente!

FROSINE.

Oui. Premiérement, elle eſt nourrie & élevée dans une grande épargne de bouche. C'eſt une fille accoutumée à vivre de ſalade, de lait, de fromage & de pommes; & à laquelle, par conſéquent, il ne faudra ni table bien ſervie,

ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme, & cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, & n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; & cet article là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui, & j'en sçais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente & quarante, vingt mille francs cette année; n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits & bijoux, cela fait neuf mille livres; & mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

HARPAGON.

Oui, cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, & l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu.

HARPAGON.

C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; & il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE.

Mon Dieu! Vous toucherez assez; & elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiéte. La fille est jeune, comme tu vois; les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, & ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût; & que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah! Que vous la connoissez mal! C'est encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entenduë parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vûë d'un jeune homme; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans; & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire; & il n'y a pas quatre mois encore qu'étant près d'être mariée,

elle rompit tout net le mariage, ſur ce que ſon amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante ſix ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour ſigner le contrat.

HARPAGON.

Sur cela ſeulement?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'eſt pas contentement pour elle que cinquante-ſix ans; & ſur tout elle eſt pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis là une choſe toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans ſa chambre quelques tableaux, & quelques eſtampes. Mais que penſez-vous que ce ſoit? Des Adonis, des Céphales, des Paris & des Apollons? Non. De beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Neſtor & du bon pere Anchiſe ſur les épaules de ſon fils.

HARPAGON.

Cela eſt admirable! Voilà ce que je n'aurois jamais penſé; & je ſuis bien aiſe d'apprendre qu'elle eſt de cette humeur. En effet, ſi j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que de jeunes gens pour les aimer, ce ſont de beaux morveux, de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau; & je voudrois bien ſçavoir quel ragoût il y a à eux.

HARPAGON.

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, & je ne ſçais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeuneſſe aimable, eſt-ce avoir le ſens commun? Sont-ce des hommes que des jeunes blondins? Et peut-on s'attacher à ces animaux là?

HARPAGON.

C'eſt ce que je dis tous les jours; avec leur ton de poule laitée, leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chauſſes tout tombans, & leurs eſtomacs débraillés.

FROSINE.

Hé! Cela eſt bien bâti, auprès d'une perſonne comme vous. Voilà un homme cela. Il y a là de quoi ſatisfaire à la vûë; & c'eſt ainſi qu'il faut être fait, & vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien?

FROSINE.

Comment? Vous êtes à ravir, & votre figure eſt à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plait. Il ne ſe peut pas mieux. Que je vous voye marcher. Voilà un corps taillé, libre & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de tems en tems.

FROSINE.

Cela n'eſt rien. Votre fluxion ne vous ſiéd point mal, & vous avez grace à touſſer.

HARPAGON.

Di-moi un peu. Mariane ne m'a-t-elle point encore vû? N'a-t-elle point pris garde à moi en paſſant?

FROSINE.

Non. Mais nous nous ſommes fort entretenuës de vous. Je lui ai fait un portrait de votre perſonne, & je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, & l'avantage que ce lui ſeroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, & je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, monſieur, une petite priére à vous faire. J'ai un procès que je ſuis ſur le point de perdre, faute d'un peu d'argent; [*Harpagon prend un air ſérieux.*] & vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, ſi vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne ſçauriez croire le plaiſir qu'elle aura de vous voir. [*Harpagon reprend un air gay.*] Ah! Que vous lui plairez, & que votre fraiſe à l'antique fera ſur ſon eſprit un effet admirable. Mais, ſur tout, elle ſera charmée de votre haut-de-chauſſes, attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'eſt pour la rendre folle de vous; & un amant aiguilleté ſera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, monſieur, ce procès m'eſt d'une conſéquence tout-à-fait grande. [*Harpagon reprend ſon air ſérieux.*] Je ſuis ruinée, ſi je le perds; & quelque petite aſſiſtance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous euſſiez vû le raviſſement où elle étoit à m'entendre parler de vous. [*Harpagon reprend un air gay.*] La joye éclatoit dans ſes yeux au récit de vos qualités; & je l'ai miſe enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entiérement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaiſir, Froſine; & je t'en ai, je te l'avouë, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, monſieur, de me donner le petit ſecours que je vous demande. [*Harpagon reprend encore un air ſérieux.*] Cela me remettra ſur piéd, & je vous en ſerai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous aſſûre, monſieur, que vous ne ſçauriez jamais me ſoulager dans un plus grand beſoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon carroſſe ſoit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, ſi je ne m'y voyois forcée par la néceſſité.

HARPAGON.

Et j'aurai ſoin qu'on ſoupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refuſez pas la grace dont je vous ſollicite. Vous ne ſçauriez croire, monſieur, le plaiſir que...

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Juſques à tantôt.

FROSINE *ſeule.*

Que la fiévre te ſerre, chien de vilain à tous les diables. Le ladre a été ferme à toutes mes attaques ; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation ; & j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je ſuis aſſûrée de tirer bonne récompenſe.

Fin du ſecond Acte.





ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, DAME CLAUDE *tenant un balai*, MAISTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.



LLONS, venez-çà tous, que je vous diſtribuë mes ordres pour tantôt, & régle à chacun ſon emploi. Approchez, dame Claude, commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au ſoin de nettoyer par tout; &, ſur tout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les uſer. Outre cela, je vous conſtituë, pendant le ſouper, au gouvernement des bouteilles; &, s'il s'en écarte quelqu'une, & qu'il ſe caſſe quelque choſe, je m'en prendrai à vous, & le rabattrai ſur vos gages.

M. JACQUES *à part.*

Châtiment politique.

HARPAGON *à dame Claude.*

Allez.

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, MAISTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

VOus, Brindavoine, & vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, & de donner à boire; mais ſeulement lorſque l'on aura ſoif, & non pas, ſelon la coutume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens, & les faire aviſer de boire, lorſqu'on n'y ſonge pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous reſſouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M. JACQUES *à part.*

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos ſiquenilles, monſieur?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les perſonnes; & gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous ſçavez bien, monſieur, qu'un des devans de mon

pourpoint eſt couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe ?

LA MERLUCHE.

Et moi, monſieur, que j'ai mon haut-de-chauſſes tout troué par derriére, & qu'on me voit, révérence parler...

HARPAGON *à la Merluche.*

Paix, rangez cela adroitement du côté de la muraille, & préſentez toujours le devant au monde.

[*à Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre ſon chapeau au devant de ſon pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*]

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainſi, lorſque vous ſervirez.

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

POur vous, ma fille, vous aurez l'œil ſur ce que l'on deſſervira, & prendrez garde qu'il ne s'en faſſe aucun dégât. Cela ſied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtreſſe qui vous doit venir viſiter, & vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ELISE.

Oui, mon pere.

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

ET vous, mon fils le damoiſeau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'hiſtoire de tantôt, ne vous allez pas aviſer non plus de lui faire mauvais viſage.

CLEANTE.

Moi, mon pere? Mauvais viſage! Et par quelle raiſon?

HARPAGON.

Mon Dieu! Nous ſçavons le train des enfans dont les peres ſe remarient, & de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mere. Mais ſi vous ſouhaitez que je perde le ſouvenir de votre derniére fredaine, je vous recommande, ſur tout, de régaler d'un bon viſage cette perſonne-là, & de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous ſera poſſible.

CLEANTE.

A vous dire le vray, mon pere, je ne puis pas vous promettre d'être bien aiſe qu'elle devienne ma belle-mere. Je mentirois, ſi je vous le diſois; mais, pour ce qui eſt de la bien recevoir, & de lui faire bon viſage, je vous promets de vous obéïr ponctuellement ſur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLEANTE.

CLEANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas ſujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez ſagement.

SCENE V.

HARPAGON, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

VAlére, aide-moi à ceci. Or-çà, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

M. JACQUES.

Eſt-ce à votre cocher, monſieur, ou bien à votre cuiſinier que vous voulez parler; car je ſuis l'un & l'autre?

HARPAGON.

C'eſt à tous les deux.

M. JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au cuiſinier.

M. JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

[*M. Jacques ôte ſa caſaque de cocher, & paroît vêtu en cuiſinier.*]

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie eſt-ce là?

M. JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me ſuis engagé, maître Jacques, à donner ce ſoir à ſouper.

M. JACQUES *à part.*

Grande merveille !

HARPAGON.

Di-moi un peu. Nous feras-tu bonne chére ?

M. JACQUES.

Oui; ſi vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable ! Toujours de l'argent ! Il ſemble qu'ils n'ayent autre choſe à dire ; de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah ! Ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VALERE.

Je n'ai jamais vû de réponſe plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne chére avec bien de l'argent. C'eſt une choſe la plus aiſée du monde, & il n'y a ſi pauvre eſprit qui n'en fît bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chére avec peu d'argent.

M. JACQUES.

Bonne chére avec peu d'argent ?

VALERE.

Oui.

M. JACQUES *à Valére.*

Par ma foi, monſieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce ſecret, & de prendre mon office de cuiſinier; auſſi-bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.

Taiſez-vous. Qu'eſt-ce qu'il nous faudra?

M. JACQUES.

Voilà monſieur votre intendant, qui vous fera bonne chére pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah! Je veux que tu me répondes.

M. JACQUES.

Combien ſerez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous ſerons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages, & cinq aſſiettes.... Potages.... Entrées....

HARPAGON.

Que diable! Voilà pour traiter une ville toute entiére.

M. JACQUES.

Rôt....

HARPAGON *mettant la main ſur la bouche de maître Jacques.*

Ah, traître! Tu manges tout mon bien.

M. JACQUES.

Entremêts....

HARPAGON *mettant encore la main ſur la bouche de maître Jacques.*

Encore?

VALERE *à maître Jacques.*

Eſt-ce que vous avez envie de faire créver tout le monde? Et monſieur a-t-il invité des gens pour les aſſaſſiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la ſanté, & demander aux médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme, que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raiſon.

VALERE.

Apprenez, maître Jacques, vous & vos pareils, que c'eſt un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour ſe bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité régne dans les repas qu'on donne, & que, ſuivant le dire d'un ancien, il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.

HARPAGON.

Ah! Que cela eſt bien dit! Approche que je t'embraſſe pour ce mot. Voilà la plus belle Sentence que j'aye entenduë de ma vie. Il faut vivre pour manger, & non pas manger pour vi... Non, ce n'eſt pas cela. Comment eſt-ce que tu dis?

VALERE.

Qu'il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.

HARPAGON.

[*à M. Jacques.*] [*à Valére.*]

Oui. Entends-tu ? Qui eſt le grand homme qui a dit cela ?

VALERE.

Je ne me ſouviens pas maintenant de ſon nom.

HARPAGON.

Souvien-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver, en lettres d'or, ſur la cheminée de ma ſalle.

VALERE.

Je n'y manquerai pas. Et, pour votre ſouper, vous n'avez qu'à me laiſſer faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

M. JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON *à Valére.*

Il faudra de ces choſes dont on ne mange guéres, & qui raſſaſient d'abord ; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALERE.

Repoſez-vous ſur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carroſſe.

M. JACQUES.

Attendez. Ceci s'adreſſe au cocher.

[*M. Jacques remet ſa caſaque.*]

Vous dites....

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carroſſe, & tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

M. JACQUES.

Vos chevaux, monſieur? Ma foi, ils ne ſont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils ſont ſur la litiére, les pauvres bêtes n'en ont point, & ce ſeroit mal parler; mais vous leur faites obſerver des jeûnes ſi auſtéres, que ce ne ſont plus rien que des fantômes, ou des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades; ils ne font rien.

M. JACQUES.

Et pour ne faire rien, monſieur, eſt-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainſi exténués; car enfin, j'ai une tendreſſe pour mes chevaux, qu'il me ſemble que c'eſt moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours, pour eux, les choſes de la bouche; & c'eſt être, monſieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de ſon prochain.

HARPAGON.

Le travail ne ſera pas grand, d'aller juſqu'à la foire.

M. JACQUES.

Non, monſieur, je n'ai pas le courage de les mener, & je ſerois conſcience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils ſont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaſſent

un carroſſe, qu'ils ne peuvent pas ſe traîner eux-mêmes?

VALERE.

Monſieur, j'obligerai le voiſin le Picard à ſe charger de les conduire ; auſſi-bien nous fera-t-il ici beſoin pour apprêter le ſouper.

M. JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent ſous la main d'un autre, que ſous la mienne.

VALERE.

Maître Jacques fait bien le raiſonnable.

M. JACQUES.

Monſieur l'Intendant fait bien le néceſſaire.

HARPAGON.

Paix.

M. JACQUES.

Monſieur, je ne ſçaurois ſouffrir les flateurs ; & je vois que ce qu'il en fait, que ſes controlles perpétuels ſur le pain & le vin, le bois, le ſel & la chandelle, ne ſont rien que pour vous gratter, & vous faire ſa cour. J'enrage de cela, & je ſuis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous ; car enfin, je me ſens pour vous de la tendreſſe en dépit que j'en aye ; &, après mes chevaux, vous êtes la perſonne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je ſçavoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

M. JACQUES.

Oui, monſieur, ſi j'étois aſſûré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

M. JACQUES.

Pardonnez-moi. Je ſçais fort bien que vous vous mettrez en colére.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'eſt me faire plaiſir; & je ſuis bien aiſe d'apprendre comme on parle de moi.

M. JACQUES.

Monſieur, puiſque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on ſe moque par tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre ſujet; & que l'on n'eſt point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chauſſes, & de faire ſans ceſſe des contes de votre lézine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-tems, & les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le tems des étrénes, ou de leur ſortie d'avec vous, pour vous trouver une raiſon de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fites aſſigner le chat d'un de vos voiſins, pour vous avoir mangé un reſte d'un gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous ſurprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obſcurité, je ne ſçais combien de coups de bâton, dont vous ne voulutes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous diſe? On ne ſçauroit aller nulle part, où l'on ne vous

entende

entende accommoder de toutes piéces. Vous êtes la fable & la risée de tout le monde ; & jamais on ne parle de vous, que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain, & de fesse-Matthieu.

HARPAGON *en battant maître Jacques.*

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, & un impudent.

M. JACQUES.

Hé bien? Ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

SCENE VI.

VALERE, MAISTRE JACQUES.

VALERE *riant.*

A Ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise.

M. JACQUES.

Morbleu, monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton, quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALERE.

Ah! Monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

M. JACQUES.

[*bas à part.*]

Il file doux. Je veux faire le brave; &, s'il eſt aſſez ſot pour me craindre, le frotter quelque peu.

[*haut.*] Sçavez-vous bien, monſieur le rieur, que je ne ris pas, moi; & que, ſi vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre ſorte?

[*M. Jacques pouſſe Valére juſqu'au bout du théatre, en le menaçant.*]

VALERE.

Hé, doucement.

M. JACQUES.

Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi.

VALERE.

De grace.

M. JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALERE.

Monſieur maître Jacques.

M. JACQUES.

Il n'y a point de monſieur maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous roſſerai d'importance.

VALERE.

Comment? Un bâton!

[*Valére fait reculer maître Jacques à ſon tour.*]

M. JACQUES.

Hé! Je ne parle pas de cela.

VALERE.

Sçavez-vous bien, monſieur le fat, que je ſuis homme à vous roſſer vous-même?

M. JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuiſinier.

M. JACQUES.

Je le ſçais bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoiſſez pas encore?

M. JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALERE.

Vous me roſſerez, dites-vous?

M. JACQUES.

Je le diſois en raillant.

VALERE.

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.

[*Valére donnant des coups de bâton à maître Jacques.*]

Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

M. JACQUES *ſeul.*

Peſte ſoit la ſincérité, c'eſt un mauvais métier, déſormais j'y renonce; & je ne veux plus dire vrai. Paſſe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre; mais, pour ce monſieur l'intendant, je m'en vengerai, ſi je puis.

SCENE VII.

MARIANE, FROSINE, MAISTRE JACQUES.

FROSINE.

SÇavez-vous, maître Jacques, ſi votre maître eſt au logis?

M. JACQUES.

Oui, vrayment, il y eſt; je ne le ſçais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous ſommes ici.

SCENE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

AH! Que je ſuis, Froſine, dans un étrange état, &, s'il faut dire ce que je ſens, que j'appréhende cette vûë!

FROSINE.

Mais pourquoi, & quelle eſt votre inquiétude?

MARIANE.

Hélas! Me le demandez-vous, & ne vous figurez-vous point les alarmes d'une perſonne toute prête à voir le ſupplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'eſt pas le ſupplice que vous voudriez embraſſer; & je connois, à votre mine, que le jeune blondin, dont vous m'avez parlé, vous revient un peu dans l'eſprit.

MARIANE.

Oui. C'eſt une choſe, Froſine, dont je ne veux pas me défendre; & les viſites reſpectueuſes qu'il a renduës chez nous, ont fait, je vous l'avouë, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez-vous ſçû quel il eſt?

MARIANE.

Non. Je ne ſçais point quel il eſt. Mais je ſçais qu'il eſt fait d'un air à ſe faire aimer; que, ſi l'on pouvoit mettre les choſes à mon choix, je le prendrois plûtôt qu'un autre; & qu'il ne contribuë pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu! Tous ces blondins ſont agréables, & débitent fort bien leur fait; mais la plûpart ſont gueux comme des rats; & il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari, qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avouë que les ſens ne trouvent pas ſi bien leur compte du côté que je dis, & qu'il y a quelques petits dégoûts à eſſuyer avec un tel époux; mais cela n'eſt pas pour durer, & ſa mort, croyez-moi, vous mettra bien-tôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choſes.

MARIANE.

Mon Dieu ! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un; & la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE.

Vous moquez-vous ? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bien-tôt ; & ce doit être là un des articles du contrat. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre personne.

MARIANE.

Ah ! Frosine, quelle figure !

SCENE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

NE vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sçais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, & qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les appercevoir; mais, enfin, c'est avec des lunettes qu'on observe les astres; & je maintiens & garantis que vous êtes un astre, mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot, & ne témoigne, ce me semble, aucune joye de me voir.

FROSINE.

C'est qu'elle est encore toute surprise; & puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

[*à Frosine.*] [*à Mariane.*]

Tu as raison. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

SCENE X.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

JE m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ELISE.

Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire; & c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE *bas à Frosine.*

O l'homme déplaisant!

HARPAGON *à Frosine.*

Que dit la belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites, adorable mignone.

MARIANE *à part.*

Quel animal!

HARPAGON.

Je vous ſuis trop obligé de ces ſentimens.

MARIANE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

SCENE XI.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

VOici mon fils auſſi, qui vous vient faire la révérence.

MARIANE *bas à Froſine.*

Ah! Froſine, quelle rencontre! C'eſt juſtement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE *à Mariane.*

L'avanture eſt merveilleuſe.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de ſi grands enfans; mais je ſerai bientôt défait & de l'un & de l'autre.

CLEANTE.

CLEANTE *à Mariane.*

Madame, à vous dire le vray, c'eſt ici une avanture où, ſans doute, je ne m'attendois pas; & mon pere ne m'a pas peu ſurpris, lorſqu'il m'a dit tantôt le deſſein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la même choſe. C'eſt une rencontre imprévûë, qui m'a ſurpriſe autant que vous; & je n'étois point préparée à une telle avanture.

CLEANTE.

Il eſt vray que mon pere, madame, ne peut pas faire un plus beau choix, & que ce m'eſt une ſenſible joye que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous aſſûrerai point que je me réjouis du deſſein où vous pourriez être de devenir ma belle-mere. Le compliment, je vous l'avouë, eſt trop difficile pour moi, & c'eſt un titre, s'il vous plaît, que je ne vous ſouhaite point. Ce diſcours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je ſuis aſſûré que vous ſerez perſonne à le prendre comme il faudra, que c'eſt un mariage, madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance, que vous n'ignorez pas, ſçachant ce que je ſuis, comme il choque mes intérêts, & que vous voulez bien enfin que je vous diſe, avec la permiſſion de mon pere, que, ſi les choſes dépendoient de moi, cet hymen ne ſe feroit point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertiment. Quelle belle confeſſion à lui faire!

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choſes ſont fort égales; & que, ſi vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mere, je n'en aurois pas moins, ſans doute, à vous voir mon beau fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce ſoit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je ſerois fort fâchée de vous cauſer du déplaiſir; &, ſi je ne m'y vois forcée par une puiſſance abſoluë, je vous donne ma parole que je ne conſentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raiſon. A ſot compliment, il faut une réponſe de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils; c'eſt un jeune ſot, qui ne ſçait pas encore la conſéquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offenſée; au contraire, il m'a fait plaiſir de m'expliquer ainſi ſes véritables ſentimens. J'aime de lui un aveu de la ſorte; &, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en eſtimerois bien moins.

HARPAGON.

C'eſt beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainſi excuſer ſes fautes. Le tems le rendra plus ſage; & vous verrez qu'il changera de ſentimens.

CLEANTE.

Non, mon pere, je ne ſuis point capable d'en changer; & je prie inſtamment madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance ! Il continue encore plus fort.

CLEANTE.

Voulez-vous que je trahiſſe mon cœur ?

HARPAGON.

Encore ? Avez-vous envie de changer de diſcours ?

CLEANTE.

Hé bien, puiſque vous voulez que je parle d'autre façon, ſouffrez, madame, que je me mette ici à la place de mon pere, & que je vous avouë, que je n'ai rien vû dans le monde de ſi charmant que vous ; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire ; & que le tître de votre époux eſt une gloire, une félicité que je préférerois aux deſtinées des plus grands princes de la terre. Oui, madame, le bonheur de vous poſſéder eſt, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes ; c'eſt où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne ſois capable de faire pour une conquête ſi précieuſe ; & les obſtacles les plus puiſſans...

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLEANTE.

C'eſt un compliment que je fais pour vous à madame.

HARPAGON.

Mon Dieu ! J'ai une langue pour m'expliquer moi-même, & je n'ai pas beſoin d'un interpréte comme vous. Allons, donnez des ſiéges.

FROSINE.

Non. Il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire, afin d'en revenir plûtôt, & d'avoir tout le tems ensuite de nous entretenir.

HARPAGON *à Brindavoine.*

Qu'on mette donc les chevaux au carrosse.

SCENE XII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

JE vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLEANTE.

J'y ai pourvû, mon pere, & j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux, & de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON *bas à Valére.*

Valére.

VALERE *à Harpagon.*

Il a perdu le sens.

CLEANTE.

Est-ce que vous trouvez, mon pere, que ce ne soit pas assez ? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

CLEANTE.

Avez-vous jamais vû, madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon pere a au doigt?

MARIANE.

Il eſt vray qu'il brille beaucoup.

CLEANTE *ôtant du doigt de ſon pere le diamant, & le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il eſt fort beau, ſans doute, & jette quantité de feux.

CLEANTE *ſe mettant au devant de Mariane qui veut rendre le diamant.*

Non, madame, il eſt en de trop belles mains. C'eſt un préſent que mon pere vous fait.

HARPAGON.

Moi?

CLEANTE.

N'eſt-il pas vray, mon pere, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON *bas à ſon fils.*

Comment?

CLEANTE.

[*à Mariane.*]

Belle demande! Il me fait ſigne de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLEANTE *à Mariane.*

Vous moquez-vous? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON *à part.*

J'enrage.

MARIANE.

Ce ſeroit...

CLEANTE *empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.*

Non, vous dis-je, c'eſt l'offenſer.

MARIANE.

De grace...

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON *à part.*

Peſte ſoit...

CLEANTE.

Le voilà qui ſe ſcandaliſe de votre refus.

HARPAGON *bas à ſon fils.*

Ah, traître!

CLEANTE *à Mariane.*

Vous voyez qu'il ſe déſeſpére.

HARPAGON *bas à ſon fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es!

CLEANTE.

Mon pere, ce n'eſt pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle eſt obſtinée.

HARPAGON *bas à ſon fils, avec emportement.*

Pendard.

CLEANTE.

Vous êtes cauſe, madame, que mon pere me querelle.

HARPAGON *bas à son fils, avec les mêmes gestes.*

Le coquin!

CLEANTE *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, madame, ne résistez pas davantage.

FROSINE *à Mariane.*

Mon Dieu! Que de façons! Gardez la bague, puisque monsieur le veut.

MARIANE *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colére, je la garde maintenant, & je prendrai un autre tems pour vous la rendre.

SCENE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

MOnsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Di-lui que je suis empêché, & qu'il revienne une autre fois

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous demande pardon. Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE *courant & faiſant tomber Harpagon.*

Monſieur...

HARPAGON.

Ah! Je ſuis mort.

CLEANTE.

Qu'eſt-ce, mon pere, Vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traître, aſſûrément, a reçu de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALERE *à Harpagon.*

Cela ne ſera rien.

LA MERLUCHE *à Harpagon.*

Monſieur, je vous demande pardon, je croyois bien faire d'accourir vîte.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux ſont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les méne promtement chez le maréchal.

CLEANTE.

En attendant qu'ils ſoient ferrés, je vais faire pour vous, mon pere, les honneurs de votre logis, & conduire madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

SCENE XV.

HARPAGON, VALERE.

HARPAGON.

VAlére, aye un peu l'œil à tout cela; & pren ſoin, je te prie, de m'en ſauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALERE.

C'eſt aſſez.

HARPAGON *ſeul.*

O fils impertinent! As-tu envie de me ruiner?

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

CLEANTE.

Rentrons ici, nous ſerons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous perſonne de ſuſpect, & nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oui, madame, mon frere m'a fait confidence de la paſſion qu'il a pour vous. Je ſçais les chagrins & les déplaiſirs que ſont capables de cauſer de pareilles traverſes; & c'eſt, je vous aſſûre, avec une tendreſſe extrême que je m'intéreſſe à votre avanture.

MARIANE.

C'eſt une douce conſolation que de voir dans ſes intérêts une perſonne comme vous; & je vous conjure, madame, de me garder toujours cette généreuſe amitié, ſi capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuſes gens l'un & l'autre,

de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurois, ſans doute, détournés de cette inquiétude; & n'aurois point amené les choſes où l'on voit qu'elles ſont.

CLEANTE.

Que veux-tu? C'eſt ma mauvaiſe deſtinée, qui l'a voulu ainſi. Mais, belle Mariane, quelles réſolutions ſont les vôtres?

MARIANE.

Hélas! Suis-je en pouvoir de faire des réſolutions? Et, dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des ſouhaits?

CLEANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de ſimples ſouhaits, point de pitié officieuſe, point de ſecourable bonté, point d'affection agiſſante?

MARIANE.

Que ſçaurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que je puis faire. Aviſez, ordonnez vous-même, je m'en remets à vous; & je vous crois trop raiſonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur & la bienſéance.

CLEANTE.

Hélas! Où me réduiſez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront permettre les fâcheux ſentimens d'un rigoureux honneur, & d'une ſcrupuleuſe bienſéance?

MARIANE.

Mais, que voulez-vous que je faſſe? Quand je pourrois

paſſer ſur quantité d'égards où notre ſexe eſt obligé, j'ai de la conſidération pour ma mere. Elle m'a toujours élevée avec une tendreſſe extrême, & je ne ſçaurois me réſoudre à lui donner du déplaiſir. Faites, agiſſez auprès d'elle. Employez tous vos ſoins à gagner ſon eſprit ; vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence ; &, s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien conſentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je ſens pour vous.

CLEANTE.

Froſine, ma pauvre Froſine, voudrois-tu nous ſervir?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous ſçavez que, de mon naturel, je ſuis aſſez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze ; & je n'ai que trop de tendreſſe à rendre de petits ſervices, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci ?

CLEANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumiéres.

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

[*à Mariane.*]

Ceci eſt aſſez difficile. Pour votre mere, elle n'eſt pas tout-à-fait déraiſonnable, & peut-être pourroit-on la gagner, &

la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au [*à Cléante.*] pere. Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre pere est votre pere.

CLEANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse; & qu'il ne sera point d'humeur, ensuite, à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même; & tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLEANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison, je le sçais bien. C'est là ce qu'il faudroit; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez. Si nous avions quelque femme un peu sur l'âge, qui fût de mon talent, & jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, & d'un bizarre nom de marquise, ou de vicomtesse, que nous supposerions de la basse Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire accroire à votre pere que ce seroit une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle seroit éperduement amoureuse de lui, & souhaiteroit de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; & je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition; car enfin, il vous

aime fort, je le ſçais, mais il aime un peu plus l'argent ; & quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois conſenti à ce qui vous touche, il importeroit peu enſuite qu'il ſe déſabuſât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquiſe.

CLEANTE.

Tout cela eſt fort bien penſé.

FROSINE.

Laiſſez-moi faire. Je viens de me reſſouvenir d'une de mes amies, qui ſera notre fait.

CLEANTE.

Sois aſſûrée, Froſine, de ma reconnoiſſance, ſi tu viens à bout de la choſe. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mere ; c'eſt toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous ſera poſſible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne, ſur elle, cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez, ſans réſerve, les graces éloquentes, les charmes tout puiſſans que le Ciel a placés dans vos yeux & dans votre bouche ; & n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces priéres, & de ces careſſes touchantes, à qui je ſuis perſuadé qu'on ne ſçauroit rien refuſer.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, & n'oublierai aucune choſe.

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

HARPAGON *à part, ſans être apperçû.*

OUais ! Mon fils baiſe la main de ſa prétenduë belle-mere, & ſa prétenduë belle-mere ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque myſtére là-deſſous ?

ELISE.

Voilà mon pere.

HARPAGON.

Le carroſſe eſt tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLEANTE.

Puiſque vous n'y allez pas, mon pere, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non. Demeurez. Elles iront toutes ſeules; & j'ai beſoin de vous.

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

OR ça, intérêt de belle-mere à part, que te ſemble, à toi, de cette perſonne?

CLEANTE.

Ce qui m'en ſemble?

HARPAGON.

Oui; de ſon air, de ſa taille, de ſa beauté, de ſon eſprit?

CLEANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore?

CLEANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crûë. Son air eſt de franche coquette, ſa taille eſt aſſez gauche, ſa beauté très-médiocre, & ſon eſprit des plus communs. Ne croyez pas que ce ſoit, mon pere, pour vous en dégoûter; car, belle-mere pour belle-mere, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui diſois tantôt pourtant...

CLEANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom; mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle?

CLEANTE.

Moi? Point du tout.

HARPAGON.

J'en ſuis fâché; car cela rompt une penſée qui m'étoit venuë dans l'eſprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion ſur mon âge; & j'ai ſongé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une jeune perſonne. Cette conſidération m'en faiſoit quitter le deſſein; &, comme je l'ai fait demander, & que je ſuis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, ſans l'averſion que tu témoignes.

CLEANTE.

A moi?

HARPAGON.

A toi.

CLEANTE.

En mariage?

HARPAGON.

En mariage.

CLEANTE.

Ecoutez. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas fort à mon goût; mais, pour vous faire plaiſir, mon pere, je me réſoudrai à l'épouſer, ſi vous voulez.

HARPAGON.

Moi? Je ſuis plus raiſonnable que tu ne penſes. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLEANTE.

Pardonnez-moi. Je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne ſçauroit être heureux, où l'inclination n'eſt pas.

CLEANTE.

C'eſt une choſe, mon pere, qui peut-être viendra enſuite ; & l'on dit que l'amour eſt ſouvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du côté de l'homme on ne doit point riſquer l'affaire, & ce ſont des ſuites fâcheuſes, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois ſenti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouſer, au lieu de moi ; mais cela n'étant pas, je ſuivrai mon premier deſſein, & je l'épouſerai moi-même.

CLEANTE.

Hé bien, mon pere, puiſque les choſes ſont ainſi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre ſecret. La vérité eſt que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade, que mon deſſein étoit tantôt de vous la demander pour femme ; & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos ſentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu viſite !

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLEANTE.

Assez pour le tems qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçû?

CLEANTE.

Fort bien, mais, sans sçavoir qui j'étois; & c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, & le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLEANTE.

Sans doute; & même j'en avois fait à sa mere quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLEANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille, correspond-elle fort à votre amour?

CLEANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon pere, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON.

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret; & voilà justement ce que je demandois. Or sus, mon fils, sçavez-vous ce qu'il y a? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous

défaire de votre amour, à ceſſer toutes vos pourſuites auprès d'une perſonne que je prétends pour moi; & à vous marier, dans peu, avec celle qu'on vous deſtine.

CLEANTE.

Oui, mon pere, c'eſt ainſi que vous me jouez? Hé bien, puiſque les choſes en ſont venuës-la, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la paſſion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrêmité où je ne m'abandonne pour vous diſputer ſa conquête; & que, ſi vous avez pour vous le conſentement d'une mere, j'aurai d'autres ſecours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard, tu as l'audace d'aller ſur mes briſées?

CLEANTE.

C'eſt vous qui allez ſur les miennes, & je ſuis le premier en date.

HARPAGON.

Ne ſuis-je pas ton pere, & ne me dois-tu pas reſpect?

CLEANTE.

Ce ne ſont point ici des choſes où les enfans ſoient obligés de déférer aux peres, & l'amour ne connoît perſonne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLEANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout-à-l'heure.

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES.

HÉ, hé, hé! Meſſieurs, qu'eſt-ce ceci? A quoi ſongez-vous?

CLEANTE.

Je me moque de cela.

M. JACQUES *à Cléante.*

Ah! Monſieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

M. JACQUES *à Harpagon.*

Ah! Monſieur, de grace.

CLEANTE.

Je n'en démordrai point.

M. JACQUES *à Cléante.*

Hé quoi, à votre pere?

HARPAGON.

Laiſſe-moi faire.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Hé quoi, à votre fils? Encore paſſe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raiſon.

M. JACQUES.

[*à Cléante.*]

J'y conſens. Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouſer, & le pendard a l'inſolence de l'aimer avec moi ; & d'y prétendre, malgré mes ordres.

M. JACQUES.

Ah ! Il a tort.

HARPAGON.

N'eſt-ce pas une choſe épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec ſon pere, & ne doit-il pas, par reſpect, s'abſtenir de toucher à mes inclinations?

M. JACQUES.

Vous avez raiſon. Laiſſez-moi lui parler, & demeurez là.

CLEANTE *à maître Jacques qui s'approche de lui.*

Hé bien, oui, puiſqu'il veut te choiſir pour juge, je n'y recule point, il ne m'importe qui que ce ſoit; & je veux bien auſſi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

M. JACQUES.

C'eſt beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLEANTE.

Je ſuis épris d'une jeune perſonne, qui répond à mes vœux,

& reçoit tendrement les offres de ma foi, & mon pere s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

M. JACQUES.

Il a tort, assûrément.

CLEANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier? Lui sied-il bien d'être amoureux; & ne devroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

M. JACQUES.

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui dire deux

[*à Harpagon.*]

mots. Hé bien, votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, & il se met à la raison. Il dit qu'il sçait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la premiere chaleur; & qu'il ne fera point de refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvû que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites; & lui donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah! Di-lui, maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi; & que hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

M. JACQUES.

[*à Cléante.*]

Laissez-moi faire. Hé bien, votre pere n'est pas si déraisonnable que vous le faites; & il m'a témoigné que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colére, qu'il n'en

veut ſeulement qu'à votre maniére d'agir; & qu'il ſera fort diſpoſé à vous accorder ce que vous ſouhaitez, pourvû que vous vouliez vous y prendre par la douceur; & lui rendre les déférences, les reſpects & les ſoumiſſions qu'un fils doit à ſon pere.

CLEANTE.

Ah! Maître Jacques, tu lui peux aſſûrer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus ſoumis de tous les hommes; & que jamais je ne ferai aucune choſe que par ſes volontés.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Cela eſt fait; il conſent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

M. JACQUES *à Cléante.*

Tout eſt conclu; il eſt content de vos promeſſes.

CLEANTE.

Le Ciel en ſoit loué.

M. JACQUES.

Meſſieurs, vous n'avez qu'à parler enſemble, vous voilà d'accord maintenant; & vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLEANTE.

Mon pauvre maître Jacques, je te ſerai obligé toute ma vie.

M. JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, Monſieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaisir, maître Jacques; & cela mérite une récompense.

[*Harpagon fouille dans sa poche, M. Jacques tend la main; mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant*]

Va, je m'en souviendrai, je t'assûre.

M. JACQUES.

Je vous baise les mains.

SCENE V.

HARPAGON, CLEANTE.

CLEANTE.

JE vous demande pardon, mon pere, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON.

Cela n'est rien.

CLEANTE.

Je vous assûre que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joyes du monde de te voir raisonnable.

CLEANTE.

Quelle bonté à vous d'oublier si vîte ma faute!

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfans, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLEANTE.

Quoi ! Ne garder aucun reſſentiment de toutes mes extravagances ?

HARPAGON.

C'eſt une choſe où tu m'obliges par la ſoumiſſion & le reſpect où tu te ranges.

CLEANTE.

Je vous promets, mon pere, que, juſques au tombeau, je conſerverai, dans mon cœur, le ſouvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune choſe que tu n'obtiennes de moi.

CLEANTE.

Ah ! Mon pere, je ne vous demande plus rien ; & c'eſt m'avoir aſſez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment ?

CLEANTE.

Je dis, mon pere, que je ſuis trop content de vous ; & que je trouve toutes choſes dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui eſt-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

CLEANTE.

Vous, mon pere.

HARPAGON.

Moi ?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment? C'eſt toi qui as promis d'y renoncer.

CLEANTE.

Moi, y renoncer?

HARPAGON.

Oui.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre?

CLEANTE.

Au contraire, j'y ſuis plus porté que jamais.

HARPAGON.

Quoi, pendard, de rechef?

CLEANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laiſſe-moi faire, traître.

CLEANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défends de me jamais voir.

CLEANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLEANTE.
Abandonnez.
HARPAGON.
Je te renonce pour mon fils.
CLEANTE.
Soit.
HARPAGON.
Je te déshérite.
CLEANTE.
Tout ce que vous voudrez.
HARPAGON.
Et je te donne ma malédiction.
CLEANTE.
Je n'ai que faire de vos dons.

SCENE VI.

CLEANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE *sortant du jardin avec une cassette.*
AH ! Monsieur, que je vous trouve à propos ! Suivez-moi, vîte.
CLEANTE.
Qu'y a-t-il ?
LA FLECHE.
Suivez-moi, vous dis-je, nous sommes bien.
CLEANTE.
Comment ?

LA FLECHE.

Voici votre affaire.

CLEANTE.

Quoi ?

LA FLECHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLEANTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LA FLECHE.

Le tréſor de votre pere, que j'ai attrapé.

CLEANTE.

Comment as-tu fait ?

LA FLECHE.

Vous ſçaurez tout. Sauvons-nous ; je l'entends crier.

SCENE VII.

HARPAGON, *criant au voleur dès le jardin.*

AU voleur, au voleur, à l'aſſaſſin, au meurtrier. Juſtice, juſte Ciel ! Je ſuis perdu, je ſuis aſſaſſiné ; on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'eſt-il devenu ? Où eſt-il ? Où ſe cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'eſt-il point là ? N'eſt-il point ici ? Qui eſt-ce ? Arrête. [*à lui-même, ſe prenant par le bras.*] Ren-moi mon argent, coquin... Ah ! C'eſt moi. Mon eſprit eſt troublé, & j'ignore où je ſuis, qui je ſuis, & ce que je fais. Hélas ! Mon pau-

vre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi; &, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joye; tout est fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé? Que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; l'on a choisi justement le tems que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la justice, & faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille; & à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, & tout me semble mon voleur. Hé? De quoi est-ce qu'on parle là? De celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grace, si l'on sçait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, & se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vîte, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, & des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; &, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

Fin du quatriéme Acte.



Blondel. Invenit — Toullain sculpsit

ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.



LAISSEZ-moi faire. Je ſçais mon métier, Dieu merci. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols ; & je voudrois avoir autant de ſacs de mille francs, que j'ai fait pendre de perſonnes.

HARPAGON.

Tous les magiſtrats ſont intéreſſés à prendre cette affaire en main ; &, ſi l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai juſtice de la juſtice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les pourſuites requiſes. Vous dites qu'il y avoit dans cette caſſette ?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus !

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol eſt conſidérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de ſupplice aſſez grand pour l'énormité de ce crime; &, s'il demeure impuni, les choſes les plus ſacrées ne ſont plus en ſûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles eſpéces étoit cette ſomme?

HARPAGON.

En bons louis d'or, & piſtoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui ſoupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON.

Tout le monde; & je veux que vous arrêtiez priſonniers la ville & les fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, ſi vous m'en croyez, n'effaroucher perſonne, & tâcher doucement d'attrapper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCENE II.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES *dans le fond du théatre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*

JE m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure, qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante; & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON *à maître Jacques.*

Qui? Celui qui m'a dérobé?

M. JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'est pas question de cela; & voilà monsieur, à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE *à M. Jacques.*

Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser; & les choses iront dans la douceur.

M. JACQUES.

Monsieur est de votre soupé?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M. JACQUES.

Ma foi, Monsieur, je montrerai tout ce que je sçais faire;

& je vous traiterai du mieux qu'il me ſera poſſible.

HARPAGON.

Ce n'eſt pas là l'affaire.

M. JACQUES.

Si je ne vous fais pas auſſi bonne chére que je voudrois, c'eſt la faute de monſieur votre intendant, qui m'a rogné les aîles avec les ciſeaux de ſon œconomie.

HARPAGON.

Traître, il s'agit d'autre choſe que de ſouper; & je veux que tu me diſes des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

M. JACQUES.

On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.

Oui, coquin; & je m'en vais te faire pendre, ſi tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Mon Dieu! Ne le maltraitez point. Je vois à ſa mine qu'il eſt honnête homme; & que, ſans ſe faire mettre en priſon, il vous découvrira ce que vous voulez ſçavoir. Oui, mon ami, ſi vous nous confeſſez la choſe, il ne vous ſera fait aucun mal, & vous ſerez récompenſé, comme il faut, par votre maître. On lui a pris aujourd'hui ſon argent, & il n'eſt pas que vous ne ſçachiez quelques nouvelles de cette affaire.

M. JACQUES *bas à part.*

Voici juſtement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il eſt entré céans, il eſt le favori, on n'écoute que ſes conſeils; & j'ai auſſi ſur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Laiſſez-le faire. Il ſe prépare à vous contenter; & je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

M. JACQUES.

Monſieur, ſi vous voulez que je vous diſe les choſes, je crois que c'eſt monſieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valere?

M. JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui qui me paroît ſi fidéle?

M. JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'eſt lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et ſur quoi le crois-tu?

M. JACQUES.

Sur quoi?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Je le crois... ſur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il eſt néceſſaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vû roder autour du lieu où j'avois mis mon argent ?

M. JACQUES.

Oui vrayment. Où étoit-il votre argent ?

HARPAGON.

Dans le jardin.

M. JACQUES.

Justement. Je l'ai vû roder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent étoit ?

HARPAGON.

Dans une cassette.

M. JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vû une cassette.

HARPAGON.

Et cette cassette comment est-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

M. JACQUES.

Comment elle est faite ?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Elle est faite . . . Elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-là un peu pour voir.

M. JACQUES.

C'est une grande cassette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée est petite.

M. JACQUES.

Hé, oui, elle eſt petite, ſi on le veut prendre par-là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur eſt-elle?

M. JACQUES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

M. JACQUES.

Elle eſt de couleur .... Là, d'une certaine couleur .... Ne ſçauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.

Hé?

M. JACQUES.

N'eſt-elle pas rouge?

HARPAGON.

Non, griſe.

M. JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge; c'eſt ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'eſt elle aſſûrément. Ecrivez, Monſieur, écrivez ſa dépoſition. Ciel! A qui déſormais ſe fier? Il ne faut plus jurer de rien; & je crois, après cela, que je ſuis homme à me voler moi-même.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Monſieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire, au moins, que c'eſt moi qui vous ai découvert cela.

SCENE III.

HARPAGON, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

APproche, vien confeſſer l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monſieur?

HARPAGON.

Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infame, comme ſi tu ne ſçavois pas ce que je veux dire? C'eſt en vain que tu prétendrois de le déguiſer. L'affaire eſt découverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment? Abuſer ainſi de ma bonté, & s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature!

VALERE.

Monſieur, puiſqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, & vous nier la choſe.

M. JACQUES *à part.*

Oh, oh! Aurois-je deviné ſans y penſer?

VALERE.

C'étoit mon deſſein de vous en parler, & je voulois attendre, pour cela, des conjonctures favorables; mais puiſqu'il eſt ainſi, je vous conjure de ne vous point fâcher, & de vouloir entendre mes raiſons.

HARPAGON.

Et quelles belles raiſons peux-tu me donner, voleur infame?

VALERE.

Ah! Monſieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il eſt vrai que j'ai commis une offenſe envers vous; mais, après tout, ma faute eſt pardonnable.

HARPAGON.

Comment pardonnable? Un guet appens, un aſſaſſinat de la ſorte!

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colere. Quand vous m'aurez oüi, vous verrez que le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'eſt pas ſi grand que je le fais? Quoi, mon ſang, mes entrailles, pendard?

VALERE.

Votre ſang, Monſieur, n'eſt pas tombé dans de mauvaiſes mains. Je ſuis d'une condition à ne lui point faire de tort; & il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puiſſe bien réparer.

HARPAGON.

C'eſt bien mon intention, & que tu me reſtituës ce que tu m'as ravi.

VALERE.

Votre honneur, Monſieur, ſera pleinement ſatisfait.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion d'honneur là dedans. Mais, di-moi, qui t'a porté à cette action?

VALERE.

Hélas! Me le demandez-vous?

HARPAGON.

Oui, vrayment, je te le demande.

VALERE.

Un Dieu qui porte les excuſes de tout ce qu'il fait faire; l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour!

VALERE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi! L'amour de mes loüis d'or.

VALERE.

Non, Monſieur, ce ne ſont point vos richeſſes qui m'ont tenté, ce n'eſt pas cela qui m'a ébloui; & je proteſte de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvû que vous me laiſſiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables; je ne te le laiſſerai pas. Mais voyez quelle inſolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait.

VALERE.

Appellez-vous cela un vol?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol? Un trésor comme celui-là?

VALERE.

C'est un trésor, il est vray, & le plus précieux que vous ayez sans doute; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande, à genoux, ce trésor plein de charmes; &, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela?

VALERE.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, & avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le serment est admirable, & la promesse plaisante!

VALERE.

Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous assûre.

VALERE.

Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON.

C'est être bien endiablé après mon argent.

VALERE.

Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez; & un motif plus

noble m'a inſpiré cette réſolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'eſt par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien; mais j'y donnerai bon ordre, & la juſtice, pendard effronté, me va faire raiſon de tout.

VALERE.

Vous en uſerez comme vous voudrez, & me voilà prêt à ſouffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'eſt que moi qu'il en faut accuſer, & que votre fille, en tout ceci, n'eſt aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien, vrayment; il ſeroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais, je veux ravoir mon affaire, & que tu me confeſſes en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALERE.

Moi? Je ne l'ai point enlevée, & elle eſt encore chez vous.

HARPAGON.

[*bas à part.*] [*haut.*]

O ma chere caſſette! Elle n'eſt point ſortie de ma maiſon?

VALERE.

Non, monſieur.

HARPAGON.

Hé, di-moi un peu; tu n'y as point touché?

VALERE.

Moi, y toucher? Ah! Vous lui faites tort auſſi-bien qu'à

moi ; & c'eſt d'une ardeur toute pure & reſpectueuſe, que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON *à part.*

Brûlé pour ma caſſette !

VALERE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune penſée offenſante ; elle eſt trop ſage & trop honnête pour cela.

HARPAGON *à part.*

Ma caſſette trop honnête !

VALERE.

Tous mes déſirs ſe ſont bornés à jouir de ſa vûë ; & rien de criminel n'a profané la paſſion que ſes beaux yeux m'ont inſpirée.

HARPAGON *à part.*

Les beaux yeux de ma caſſette ! Il parle d'elle, comme un amant d'une maîtreſſe.

VALERE.

Dame Claude, monſieur, ſçait la vérité de cette avanture ; & elle vous peut rendre témoignage . . .

HARPAGON.

Quoi ! Ma ſervante eſt complice de l'affaire ?

VALERE.

Oui, monſieur, elle a été témoin de notre engagement ; & c'eſt après avoir connu l'honnêteté de ma flâme, qu'elle m'a aidé à perſuader votre fille de me donner ſa foi, & de recevoir la mienne.

HARPAGON.

[*à part.*]

Hé ? Eſt-ce que la peur de la juſtice le fait extravaguer ?

[*à Valére.*]

Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

VALERE.

Je dis, monſieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire conſentir ſa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui ?

VALERE.

De votre fille ; & c'eſt ſeulement depuis hier qu'elle a pû ſe réſoudre à nous ſigner mutuellement une promeſſe de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a ſigné une promeſſe de mariage ?

VALERE.

Oui, monſieur ; comme, de ma part, je lui en ai ſigné une.

HARPAGON.

O Ciel ! Autre diſgrace !

M. JACQUES *au commiſſaire.*

Ecrivez, monſieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengrégement de mal ! Surcroît de déſeſpoir !

[*au commiſſaire.*]

Allons, monſieur, faites le dû de votre charge, & dreſſez-lui-moi ſon procès comme larron, & comme ſuborneur.

M. JACQUES.

Comme larron, & comme ſuborneur.

VALERE.

Ce ſont des noms qui ne me ſont point dûs; &, quand on ſçaura qui je ſuis...

SCENE IV.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, VALERE, FROSINE, MAISTRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON.

AH! Fille ſcélérate, fille indigne d'un pere comme moi, c'eſt ainſi que tu pratiques les leçons que je t'ai données? Tu te laiſſes prendre d'amour pour un voleur infame, & tu lui engages ta foi ſans mon conſentement? Mais vous ſerez trompés l'un & l'autre.

[*à Eliſe.*]

Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite;

[*à Valére.*]

& une bonne potence me fera raiſon de ton audace.

VALERE.

Ce ne ſera point votre paſſion qui jugera l'affaire; & l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me ſuis abuſé de dire une potence; & tu ſeras roué tout vif.

ELISE *aux genoux d'Harpagon.*

Ah! Mon pere, prenez des ſentimens un peu plus humains,

je vous prie ; & n'allez point pouſſer les choſes dans les derniéres violences du pouvoir paternel. Ne vous laiſſez point entraîner aux premiers mouvemens de votre paſſion ; & donnez-vous le tems de conſidérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offenſez, il eſt tout autre que vos yeux ne le jugent ; & vous trouverez moins étrange que je me ſois donnée à lui, lorſque vous ſçaurez que, ſans lui, vous ne m'auriez plus il y a long-tems. Oui, mon pere, c'eſt celui qui me ſauva de ce grand péril que vous ſçavez que je courus dans l'eau ; & à qui vous devez la vie de cette même fille, dont...

HARPAGON.

Tout cela n'eſt rien ; & il valoit bien mieux, pour moi, qu'il te laiſſât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon pere, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non, je ne veux rien entendre ; & il faut que la juſtice faſſe ſon devoir.

M. JACQUES *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE *à part.*

Voici un étrange embarras.

SCENE V.

ANSELME, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

ANSELME.

QU'eſt-ce, ſeigneur Harpagon ? Je vous vois tout émû.

HARPAGON.

Ah ! Seigneur Anſelme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, & voici bien du trouble & du déſordre au contrat que vous venez faire. On m'aſſaſſine dans le bien, on m'aſſaſſine dans l'honneur ; & voilà un traître, un ſcélérat, qui a violé tous les droits les plus ſaints, qui s'eſt coulé chez moi ſous le tître de domeſtique, pour me dérober mon argent, & pour me ſuborner ma fille.

VALERE.

Qui ſonge à votre argent, dont vous me faites un galimathias ?

HARPAGON.

Oui, ils ſe ſont donnés l'un à l'autre une promeſſe de mariage. Cet affront vous regarde, ſeigneur Anſelme ; & c'eſt vous qui devez vous rendre partie contre lui, & faire, à vos dépens, toutes les pourſuites de la juſtice, pour vous venger de ſon inſolence.

ANSELME.

Ce n'eſt pas mon deſſein de me faire épouſer par force, & de

rien prétendre à un cœur qui se seroit donné; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà monsieur, qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office.

[*au commissaire, montrant Valére.*]

Chargez-le, comme il faut, monsieur, & rendez les choses bien criminelles.

VALERE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, & le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on sçaura ce que je suis.

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; & le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, & s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALERE.

Sçachez que j'ai le cœur trop bon, pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi; & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME.

Tout beau; prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez; & vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, & qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALERE.

VALERE.

Je ne ſuis point homme à rien craindre; & ſi Naples vous eſt connu, vous ſçavez qui étoit Dom Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le ſçais; & peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me ſoucie ni de Dom Thomas, ni de Dom Martin.

[*Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en ſouffle une.*]

ANSELME.

De grace, laiſſez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux dire, que c'eſt lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui?

VALERE.

Oui.

ANSELME.

Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelqu'autre hiſtoire qui vous puiſſe mieux réuſſir; & ne prétendez pas vous ſauver ſous cette impoſture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'eſt point une impoſture; & je n'avance rien, qu'il ne me ſoit aiſé de juſtifier.

ANSELME.

Quoi? Vous oſez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburcy?

VALERE.

Oui, je l'ose; & suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME.

L'audace est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans, pour le moins, que l'homme, dont vous nous parlez, périt sur mer avec ses enfans & sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, & qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALERE.

Oui; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, & que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme son propre fils; & que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai sçû depuis peu que mon pere n'étoit point mort, comme je l'avois toujours crû; que, passant ici pour l'aller chercher, une avanture par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Elise, que cette vûë me rendit esclave de ses beautés, & que la violence de mon amour, & les sévérités de son pere me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, & d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assûrer que ce ne soit point une fable que vous

ayez bâtie ſur une vérité ?

VALERE.

Le capitaine eſpagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon pere, un bracelet d'agathe que ma mere m'avoit mis au bras, le vieux Pédro, ce domeſtique qui ſe ſauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas! A vos paroles, je puis ici répondre, moi, que vous n'impoſez point; & tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frere.

VALERE.

Vous, ma ſœur!

MARIANE.

Oui, mon cœur s'eſt émû dès le moment que vous avez ouvert la bouche; & notre mere que vous allez ravir, m'a mille fois entretenuë des diſgraces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point auſſi périr dans ce triſte naufrage; mais il ne nous ſauva la vie que par la perte de notre liberté; & ce furent des corſaires qui nous recueillirent ma mere & moi ſur un débris de notre vaiſſeau. Après dix ans d'eſclavage, une heureuſe fortune nous rendit notre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, ſans y pouvoir trouver des nouvelles de notre pere. Nous paſſames à Génes, où ma mere alla ramaſſer quelques malheureux reſtes d'une ſucceſſion qu'on avoit déchirée; & de là, fuyant la barbare injuſtice de ſes parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a preſque vêcu que d'une vie languiſſante.

ANSELME.

O Ciel ! Quels ſont les traits de ta puiſſance, & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles ! Embraſſez-moi, mes enfans, & mêlez tous deux vos tranſports à ceux de votre pere.

VALERE.

Vous êtes notre pere ?

MARIANE.

C'eſt vous que ma mere a tant pleuré ?

ANSELME.

Oui, ma fille, oui, mon fils, je ſuis Dom Thomas d'Alburci, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit; & qui, vous ayant tous crû morts durant plus de ſeize ans, ſe préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce & ſage perſonne, la conſolation de quelque nouvelle famille. Le peu de ſûreté que j'ai vû pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours; &, ayant ſçû trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me ſuis habitué ici, où, ſous le nom d'Anſelme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom, qui m'a cauſé tant de traverſes.

HARPAGON *à Anſelme.*

C'eſt-là votre fils ?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé?

HARPAGON.

Lui-même.

VALERE.

Qui vous dit cela?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALERE *à maître Jacques.*

C'eſt toi qui le dis?

M. JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà monſieur le commiſſaire qui a reçû ſa dépoſition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action ſi lâche?

HARPAGON.

Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCENE DERNIERE.

HARPAGON, ANSELME, ELISE, MARIANE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES, LA FLECHE.

CLEANTE.

NE vous tourmentez point, mon pere, & n'accuſez perſonne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire; & je viens ici pour vous dire que, ſi vous voulez vous réſoudre à me laiſſer épouſer Mariane, votre argent vous ſera rendu.

HARPAGON.

Où eſt-il?

CLEANTE.

Ne vous mettez point en peine. Il eſt en lieu dont je réponds; & tout ne dépend que de moi. C'eſt à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; & vous pouvez choiſir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre caſſette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté?

CLEANTE.

Rien du tout. Voyez ſi c'eſt votre deſſein de ſouſcrire à ce mariage, & de joindre votre conſentement à celui de ſa mere, qui lui laiſſe la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE *à Cléante.*

Mais vous ne ſçavez pas que ce n'eſt pas aſſez que ce con-
[*montrant Valére.*]
ſentement; & que le Ciel, avec un frere que vous voyez,
[*montrant Anſelme.*]
vient de me rendre un pere, dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le Ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune perſonne tombera ſur le fils plûtôt que ſur le pere. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'eſt point néceſſaire d'entendre, & conſentez, ainſi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conſeil, que je voye ma caſſette.

CLEANTE.

Vous la verrez ſaine & entiére.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

ANSELME.

Hé bien, j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiéte point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous ſatisfait?

HARPAGON.

Oui, pourvû que, pour les nôces, vous me faſſiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allegresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà, Messieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui; mais je ne prétends pas, moi les avoir faites pour rien.

HARPAGON *montrant maître Jacques.*

Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

M. JACQUES.

Hélas! Comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai; & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le commissaire?

ANSELME.

Soit. Allons vîte faire part de notre joye à votre mere.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chére cassette.

FIN.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE.

ACTEURS.

GEORGE DANDIN, riche paysan, mari d'Angélique.

ANGELIQUE, femme de George Dandin, & fille de monsieur de Sotenville.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, pere d'Angélique.

MADAME DE SOTENVILLE.

CLITANDRE, amant d'Angélique.

CLAUDINE, suivante d'Angélique.

LUBIN, paysan, servant Clitandre.

COLIN, valet de George Dandin.

La scéne est devant la maison de George Dandin, à la campagne.



Inv et dessiné par F. Boucher. Gravé par Lau Cars.

GEORGE DANDIN

ou le mari confondu.



GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN.

AH! Qu'une femme demoiselle est une étrange affaire, & que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition; & s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentil-homme! La noblesse de soi est bonne, c'est une chose considérable, assûrément; mais elle est accompagnée de

tant de mauvaiſes circonſtances, qu'il eſt très-bon de ne s'y point frotter. Je ſuis devenu là-deſſus ſçavant à mes dépens, & connois le ſtile des nobles, lorſqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font eſt petite avec nos perſonnes, c'eſt notre bien ſeul qu'ils épouſent; & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je ſuis, de m'allier en bonne & franche payſannerie, que de prendre une femme qui ſe tient au-deſſus de moi, s'offenſe de porter mon nom; & penſe qu'avec tout mon bien, je n'ai pas aſſez acheté la qualité de ſon mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une ſottiſe la plus grande du monde. Ma maiſon m'eſt effroyable maintenant, & je n'y rentre point ſans y trouver quelque chagrin.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part, voyant ſortir Lubin de chez lui.*

QUe diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi?

LUBIN *à part, appercevant George Dandin.*

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il ne me connoît pas.

LUBIN *à part.*

Il ſe doute de quelque choſe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ouais! Il a grand'peine à ſaluer.

LUBIN *à part.*

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vû ſortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN.

Bon jour.

LUBIN.

Serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous n'êtes pas d'ici, que je crois?

LUBIN.

Non, je n'y ſuis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN.

Hé! Dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans?

LUBIN.

Chut.

GEORGE DANDIN.

Comment?

LUBIN.

Paix.

GEORGE DANDIN.

Quoi donc?

LUBIN.

Motus, il ne faut pas dire que vous m'ayez vû ſortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi?

LUBIN.

Mon Dieu ! Parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore ?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'eſt que je viens de parler à la maîtreſſe du logis, de la part d'un certain monſieur qui lui fait les doux yeux ; & il ne faut pas qu'on ſçache cela. Entendez-vous ?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raiſon. On m'a enchargé de prendre garde que perſonne ne me vît, & je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayiez vû.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je ſuis bien aiſe de faire les choſes ſecrétement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'eſt bien fait. . .

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils diſent, eſt un jaloux qui ne veut pas qu'on faſſe l'amour à ſa femme ; & il feroit le diable à qua-

tre, ſi cela venoit à ſes oreilles. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il ſçache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vû ſortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Aſſûrément. Hé, comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans?

LUBIN.

C'eſt le ſeigneur de notre pays, monſieur le vicomte de choſe... Foin, je ne me ſouviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là, monſieur Cli... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Eſt-ce ce jeune courtiſan, qui demeure...

LUBIN.

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN *à part.*

C'eſt pour cela que depuis peu ce damoiſeau poli s'eſt venu loger contre moi; j'avois bon néz ſans doute, & ſon

voiſinage déjà m'avoit donné quelque ſoupçon.

LUBIN.

Teſtigué, c'eſt le plus honnête homme que vous ayez jamais vû. Il m'a donné trois piéces d'or pour aller dire ſeulement à la femme qu'il eſt amoureux d'elle, & qu'il ſouhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer ſi bien; & ce qu'eſt, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix ſols.

GEORGE DANDIN.

Hé bien? Avez-vous fait votre meſſage?

LUBIN.

Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à ſa maîtreſſe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah! coquine de ſervante!

LUBIN.

Morguienne, cette Claudine-là eſt tout-à-fait jolie, elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne ſoyions mariés enſemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponſe a fait la maîtreſſe à ce monſieur le courtiſan?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire.... Attendez, je ne ſçais ſi je me ſouviendrai bien de tout cela, qu'elle lui eſt tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cauſe de ſon mari qui eſt fantaſque, il garde d'en rien faire paroître;

&

& qu'il faudra ſonger à chercher quelque invention pour ſe pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, pendarde de femme!

LUBIN.

Teſtiguienne, cela ſera drôle; car le mari ne ſe doutera point de la manigance, voilà ce qui eſt de bon; & il aura un pied de nez avec ſa jalouſie. Eſt-ce pas?

GEORGE DANDIN.

Cela eſt vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche couſuë au moins. Gardez bien le ſecret, afin que le mari ne le ſçache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi, je vais faire ſemblant de rien. Je ſuis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCENE III.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

HÉ bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'eſt d'avoir voulu épouſer une demoiſelle. L'on vous accommode de toutes piéces, ſans que vous puiſſiez vous venger, & la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condi-

tion laiſſe du moins à l'honneur d'un mari liberté de reſſentiment; &, ſi c'étoit une payſanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la juſtice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la nobleſſe, & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah! J'enrage de tout mon cœur, & je me donnerois volontiers des ſoufflets. Quoi! Ecouter impudemment l'amour d'un damoiſeau, & y promettre en même tems de la correſpondance! Morbleu, je ne veux point laiſſer paſſer une occaſion de la ſorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au pere & à la mere; & les rendre témoins, à telle fin que de raiſon, des ſujets de chagrin & de reſſentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

SCENE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

QU'eſt-ce, mon gendre? Vous me paroiſſez tout troublé.

GEORGE DANDIN.

Auſſi en ai-je du ſujet, & . . . . .

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas ſaluer les gens quand vous les approchez!

GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle mere, c'eſt que j'ai d'autres choſes en tête; & . . . . .

Me. DE SOTENVILLE.

Encore? Eſt-il poſſible, notre gendre, que vous ſçachiez ſi peu votre monde; & qu'il n'y ait pas moyen de vous inſtruire de la maniere qu'il faut vivre parmi les perſonnes de qualité?

GEORGE DANDIN.

Comment?

Me. DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot de, ma belle-mere, & ne ſçauriez-vous vous accoutumer à me dire, Madame?

GEORGE DANDIN.

Parbleu, ſi vous m'appellez votre gendre, il me ſemble que je puis vous appeller ma belle-mere.

Me. DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, & les choſes ne ſont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'eſt pas à vous à vous ſervir de ce mot là avec une perſonne de ma condition, que, tout notre gendre que vous ſoyez, il y a grande différence de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'en eſt aſſez, m'amour, laiſſons cela.

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu! Monſieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne ſçavez pas

vous faire rendre, par les gens, ce qui vous eſt dû.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-deſſus, & j'ai ſçû montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne ſuis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions; mais il ſuffit de lui avoir donné un petit avertiſſement. Sçachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'eſprit.

GEORGE DANDIN.

Puiſqu'il faut donc parler cathégoriquement, je vous dirai, monſieur de Sotenville, que j'ai lieu de . . .

Mr. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'eſt pas reſpectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui ſont au deſſus de nous, il faut dire, Monſieur, tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, Monſieur, tout court, & non plus monſieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne . . .

Mr. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez auſſi que vous ne devez pas dire, ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment? Ma femme n'eſt pas ma femme?

Me. DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle eſt votre femme; mais il ne vous eſt pas permis de l'appeller ainſi, & c'eſt tout ce que vous pourriez faire, ſi vous aviez épouſé une de vos pareilles.

[*bas à part.*] GEORGE DANDIN. [*haut.*]

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? Hé, de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, & souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai.

[*à part.*]

Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là.

[*à monsieur de Sotenville.*]

Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et la raison, mon gendre?

Me. DE SOTENVILLE.

Quoi! Parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages!

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a? L'avanture n'a pas été mauvaise pour vous; car, sans moi, vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, & mon argent a servi à boucher d'assez bons trous; mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, & au lieu de, George Dandin, d'avoir reçû par vous le titre de monsieur de la Dandiniere?

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville?

Me. DE SOTENVILLE.

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issuë, maison où le ventre annoblit, & qui, par ce beau privilége, rendra vos enfans gentilshommes?

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui eſt bien, mes enfans ſeront gentilshommes, mais je ſerai cocu, moi, ſi l'on n'y met ordre.

Mr. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choſes qui ſont contre l'honneur.

Me. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille eſt d'une race trop pleine de vertu, pour ſe porter jamais à faire aucune choſe dont l'honnêteté ſoit bleſſée; &, de la maiſon de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, dans la maiſon de Sotenville, on n'a jamais vû de coquette; & la bravoure n'y eſt pas plus héréditaire aux mâles, que la chaſteté aux femelles.

Me. DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtreſſe d'un duc & pair, gouverneur de notre province.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refuſa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandoit ſeulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien, votre fille n'eſt pas ſi difficile que cela ; & elle s'eſt apprivoiſée depuis qu'elle eſt chez moi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne ſommes point gens à la ſupporter dans de mauvaiſes actions ; & nous ſerons les premiers, ſa mere & moi, à vous en faire la juſtice.

Me. DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie ſur les matiéres de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la ſévérité poſſible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'eſt qu'il y a ici un certain courtiſan que vous avez vû, qui eſt amoureux d'elle à ma barbe ; & qui lui a fait faire des proteſtations d'amour, qu'elle a très-humainement écoutées.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de ſa mere.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, je lui paſſerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, ſi elle avoit forfait à ſon honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui ſe paſſe, pour vous faire mes plaintes ; & je vous demande raiſon de cette affaire-là.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux ; & je ſuis homme pour ſerrer le bouton à qui que ce puiſſe être. Mais êtes-vous bien ſûr auſſi de ce que vous nous dites?

GEORGE DANDIN.

Très-ſûr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins; car, entre gentilshommes, ce ſont des choſes chatouilleuſes, & il n'eſt pas queſtion d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne ſoit véritable.

Mr. DE SOTENVILLE.

M'amour, allez-vous-en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Me. DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la ſorte, après le ſage exemple que vous ſçavez vous-même que je lui ai donné?

Mr. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorſqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

SCENE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monſieur, ſuis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non pas, que je ſçache, monſieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon nom eſt connu à la cour; & j'eus l'honneur, dans ma jeuneſſe, de me ſignaler, des premiers, à l'arriére-ban de Nanci.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monſieur mon pere, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'aſſiſter, en perſonne, au grand ſiége de Montauban.

CLITANDRE.

J'en ſuis ravi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut ſi conſidéré, en ſon tems, que d'avoir permiſſion de vendre tout ſon bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, monſieur, que vous aimez & pourſuivez une jeune perſonne, qui eſt ma fille, pour laquelle je [*montrant George Dandin.*] m'intéreſſe, & pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui? Moi?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui; & je ſuis bien aiſe de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclairciſſement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médiſance? Qui vous a dit cela, monſieur?

Mr. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien ſçavoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je ſuis honnête homme. Me croyez-vous capable, monſieur, d'une action auſſi lâche que celle-là? Moi, aimer une jeune & belle perſonne, qui a l'honneur d'être la fille de monſieur le baron de Sotenville! Je vous révére trop pour cela, & ſuis trop votre ſerviteur. Quiconque vous l'a dit eſt un ſot.

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi?

CLITANDRE.

C'eſt un coquin & un maraud.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je ſçavois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre préſence, de l'épée dans le ventre.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Soutenez donc la choſe.

GEORGE DANDIN.

Elle eſt toute ſoutenuë. Cela eſt vray.

CLITANDRE.

Eſt-ce votre gendre, monſieur, qui...

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, c'eſt lui-même qui s'en eſt plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir; &, ſans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils diſcours d'une perſonne comme moi.

SCENE VI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Me. DE SOTENVILLE.

POur ce qui eſt de cela, la jalouſie eſt une étrange choſe ! J'améne ici ma fille pour éclaircir l'affaire en préſence de tout le monde.

CLITANDRE *à Angélique.*

Eſt-ce donc vous, madame, qui avez dit à votre mari, que je ſuis amoureux de vous ?

ANGELIQUE.

Moi ? Hé, comment lui aurois-je dit ? Eſt-ce que cela eſt ? Je voudrois bien le voir, vrayment, que vous fuſſiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler ; c'eſt une choſe que je vous conſeille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans ; eſſayez un peu, par plaiſir, à m'envoyer des ambaſſades, à m'écrire ſecretement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y ſera pas, ou le tems que je ſortirai, pour me parler de votre amour ; vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous ſerez reçû comme il faut.

CLITANDRE.

Hé, là, là, madame, tout doucement. Il n'eſt pas néceſſaire de me faire tant de leçons, & de vous tant ſcandaliſer. Qui vous dit que je ſonge à vous aimer?

ANGELIQUE.

Que ſçais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra; mais vous ſçavez ſi je vous ai parlé d'amour, lorſque je vous ai rencontrée.

ANGELIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

CLITANDRE.

Je vous aſſûre qu'avec moi vous n'avez rien à craindre, que je ne ſuis point homme à donner du chagrin aux belles; & que je vous reſpecte trop, & vous, & meſſieurs vos parens, pour avoir la penſée d'être amoureux de vous.

Me. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Hé bien, vous le voyez.

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous voilà ſatisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce ſont là des contes à dormir de bout; que je ſçais bien ce que je ſçais; & que, tantôt, puiſqu'il faut parler net, elle a reçû une ambaſſade de ſa part.

ANGELIQUE.

Moi? J'ai reçû une ambaſſade?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambaſſade?

ANGELIQUE.

Claudine.

CLITANDRE *à Claudine.*

Eſt-il vrai ?

CLAUDINE.

Par ma foi, voilà une étrange fauſſeté.

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, carogne que vous êtes. Je ſçais de vos nouvelles ; & c'eſt vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

CLAUDINE.

Qui ? Moi ?

GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la ſucrée.

CLAUDINE.

Hélas ! Que le monde aujourd'hui eſt rempli de méchanceté, de m'aller ſoupçonner ainſi, moi, qui ſuis l'innocence même !

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, bonne piéce. Vous faites la ſournoiſe, mais je vous connois il y a long-tems ; & vous êtes une deſſalée.

CLAUDINE *à Angélique.*

Madame, eſt-ce que . . .

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, vous dis-je, vous pourriez bien porter la folle enchére de tous les autres ; & vous n'avez point de pere gentil-homme.

ANGELIQUE.

C'eſt une impoſture ſi grande, & qui me touche ſi fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela eſt bien horrible d'être accuſée par un mari, lorſqu'on ne lui fait rien qui ne ſoit à faire. Hélas ! Si je ſuis blâmable de quelque choſe, c'eſt d'en uſer trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Aſſûrément.

ANGELIQUE.

Tout mon malheur eſt de le trop conſidérer; & plût au Ciel que je fûſſe capable de ſouffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne ſerois point tant à plaindre. Adieu, je me retire, je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette ſorte.

SCENE VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Me. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

ALlez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai; &, ſi

j'étois en ſa place, je n'y marchanderois pas.

[*à Clitandre.*]

Oui, monſieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtreſſe. Pouſſez, c'eſt moi qui vous le dis, ce ſera bien employé; & je m'offre à vous y ſervir, puiſqu'il m'en a déjà taxée. [*Claudine ſort.*]

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous diſe ces choſes-là, & votre procédé met tout le monde contre vous.

Me. DE SOTENVILLE.

Allez, ſongez à mieux traiter une demoiſelle bien née; & prenez garde déſormais à ne plus faire de pareilles bévûës.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'enrage de bon cœur, d'avoir tort lorſque j'ai raiſon.

SCENE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à Mr. de Sotenville.*

MOnſieur, vous voyez comme j'ai été fauſſement accuſé; vous êtes homme qui ſçavez les maximes du point d'honneur; & je vous demande raiſon de l'affront qui m'a été fait.

Mr. DE SOTENVILLE.

Cela eſt juſte, & c'eſt l'ordre des procédés. Allons, mon gendre

gendre, faites ſatisfaction à monſieur.

GEORGE DANDIN.

Comment, ſatisfaction?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, cela ſe doit dans les régles, pour l'avoir à tort accuſé.

GEORGE DANDIN.

C'eſt une choſe, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accuſé; & je ſçais bien ce que j'en penſe.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque penſée qui vous puiſſe reſter, il a nié, c'eſt ſatisfaire les perſonnes; & l'on n'a nul droit de ſe plaindre de tout homme qui ſe dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que, ſi je le trouvois couché avec ma femme, il en ſeroit quitte pour ſe dédire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Point de raiſonnement. Faites lui les excuſes que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi? Je lui ferai encore des excuſes, après...

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puiſque c'eſt moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne ſçaurois...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me

mettrois avec lui contre vous. Allons, laiſſez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, George Dandin!

Mr. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main, le premier; monſieur eſt gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN *à part, le bonnet à la main.*

J'enrage.

Mr. DE SOTENVILLE.

Répétez après moi. Monſieur,

GEORGE DANDIN.

Monſieur,

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon

[*Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.*]

Ah!

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon

Mr. DE SOTENVILLE.

Des mauvaiſes penſées que j'ai euës de vous;

GEORGE DANDIN.

Des mauvaiſes penſées que j'ai euës de vous;

Mr. DE SOTENVILLE.

C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

GEORGE DANDIN.

C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire

Mr. DE SOTENVILLE.

Que je ſuis votre ſerviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous voulez que je ſois ſerviteur d'un homme qui me veut faire cocu ?

Mr. DE SOTENVILLE *le menaçant encore.*

Ah !

CLITANDRE.

Il ſuffit, monſieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille dans les formes. Que je ſuis votre ſerviteur.

GEORGE DANDIN.

Que je ſuis votre ſerviteur.

CLITANDRE *à George Dandin.*

Monſieur, je ſuis le vôtre de tout mon cœur, & je ne ſonge plus à ce qui s'eſt paſſé.

[*à monſieur de Sotenville.*]

Pour vous, monſieur, je vous donne le bon jour; & ſuis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous baiſe les mains; &, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertiſſement de courre un liévre.

CLITANDRE.

C'eſt trop de graces que vous me faites.

[*Clitandre ſort.*]

Mr. DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pouſſer les choſes. Adieu. Sçachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne ſouffrira point que l'on vous faſſe aucun affront.

SCENE IX.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

AH! Que je... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George dandin, vous l'avez voulu; cela vous ſiéd fort bien, & vous voilà ajuſté comme il faut; vous avez juſtement ce que vous méritez. Allons. Il s'agit ſeulement de déſabuſer le pere & la mere; & je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réuſſir.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

OUi, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, & que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vû sortir; & il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards.

CLAUDINE.

Vrayment, ce monsieur le vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur; & il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN.

Va, une autre fois, je serai plus fin; & je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui, il sera tems.

LUBIN.

Ne parlons plus de cela. Ecoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute ?

LUBIN.

Tourne un peu ton viſage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien, qu'eſt-ce ?

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Quoi ?

LUBIN.

Hé, là, ne ſçais-tu pas bien ce que je veux dire ?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué, je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon ?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte ; tu me peux croire, puiſque j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me ſens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en réjouis.

LUBIN.

Comment eſt-ce que tu fais pour être ſi jolie ?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu ſeras ma femme, je ſerai ton mari ; & nous ſerons tous deux mari & femme.

CLAUDINE.

Tu ſerois peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi, je hais les maris ſoupçonneux ; & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un ſi plein de confiance, & ſi ſûr de ma chaſteté, qu'il me vît, ſans inquiétude, au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien, je ſerai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'eſt la plus ſotte choſe du monde que de ſe défier d'une femme, & de la tourmenter. La vérité de l'affaire eſt qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait ſonger à mal ; & ce ſont ſouvent les maris, qui, avec leurs vacarmes, ſe font eux-mêmes ce qu'ils ſont.

LUBIN.

Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorſqu'un mari ſe met à notre diſcrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, & il en eſt, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourſe, & nous diſent, prenez. Nous en uſons honnêtement; & nous nous contentons de la raiſon. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je ſerai de ceux qui ouvrent leur bourſe, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN.

Vien donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu?

LUBIN.

Vien, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah! Doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Hé! Un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laiſſe-moi-là, te dis-je, je n'entends pas raillerie.

LUBIN.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE *repoussant Lubin.*

Hai !

LUBIN.

Ah ! Que tu es rude à pauvres gens ! Fi, que cela eſt malhonnête de refuſer les perſonnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te careſſe ? Hé, là.

CLAUDINE.

Je te donnerai ſur le néz.

LUBIN.

Oh ! La farouche ! La ſauvage ! Fi, pouas, la vilaine qui eſt cruelle.

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'eſt-ce que cela te coûteroit de me laiſſer faire ?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiſer ſeulement, en rabattant ſur notre mariage.

CLAUDINE.

Je ſuis votre ſervante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, ſur l'& tant moins.

CLAUDINE.

Hé, que nenni ! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t-en,

& dis à monſieur le vicomte que j'aurai ſoin de rendre ſon billet.

LUBIN.

Adieu, beauté rudaniére.

CLAUDINE.

Le mot eſt amoureux.

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE *ſeule.*

Je vais remettre aux mains de ma maîtreſſe.... Mais la voici avec ſon mari, éloignons-nous; & attendons qu'elle ſoit ſeule.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

GEORGE DANDIN.

NOn, non, on ne m'abuſe pas avec tant de facilité, & je ne ſuis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait eſt véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne penſe, & votre galimathias ne m'a point tantôt ébloui.

SCENE III.

CLITANDRE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à part, dans le fond du théatre.*

AH ! La voilà ; mais le mari eſt avec elle.

GEORGE DANDIN *ſans voir Clitandre.*

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vû la vérité de ce qu'on m'a dit, & le peu de reſpect que vous avez pour le nœud qui nous joint. [*Clitandre & Angélique ſe ſaluent.*] Mon Dieu ! Laiſſez-là votre révérence ; ce n'eſt pas de ces ſortes de reſpects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGELIQUE.

Moi, me moquer ? En aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je ſçais votre penſée, & connois... [*Clitandre & Angélique ſe ſaluent encore.*] Encore ? Ah ! Ne raillons pas davantage. Je n'ignore pas qu'à cauſe de votre nobleſſe, vous me tenez fort au-deſſous de vous ; & le reſpect que je vous veux dire, ne regarde point ma perſonne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds auſſi vénérables que le ſont ceux du mariage. [*Angélique fait ſigne à Clitandre.*] Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de ſottiſes.

ANGELIQUE.

Qui ſonge à lever les épaules ?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu ! Nous voyons clair. Je vous dis, encore une fois, que le mariage eſt une chaîne, à laquelle on doit porter toute ſorte de reſpect ; & que c'eſt fort mal fait à vous d'en uſer comme vous faites. [*Angélique fait ſigne de la tête à Clitandre.*] Oui, oui, mal fait à vous ; & vous n'avez que faire de hocher la tête, & de me faire la grimace.

ANGELIQUE.

Moi ? Je ne ſçais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le ſçais fort bien, moi ; & vos mépris me ſont connus. Si je ne ſuis pas né noble, au moins ſuis-je d'une race où il n'y a point de reproche ; & la famille des Dandins...

CLITANDRE *derrière Angélique, ſans être apperçû de George Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN *ſans voir Clitandre.*

Hé ?

ANGELIQUE.

Quoi ? Je ne dis mot.

[*George Dandin tourne autour de ſa femme, & Clitandre ſe retire, en faiſant une grande révérence à George Dandin.*]

SCENE IV.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

GEORGE DANDIN.

LE voilà qui vient roder autour de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien ? Eſt-ce ma faute ? Que voulez-vous que j'y faſſe ?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y faſſiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à ſon mari. Quoi qu'on en puiſſe dire, les galans n'obſédent jamais que quand on le veut bien ; il y a un certain air doucereux qui les attire, ainſi que le miel fait les mouches ; & les honnêtes femmes ont des maniéres qui les ſçavent chaſſer d'abord.

ANGELIQUE.

Moi, les chaſſer ? Et par quelle raiſon ? Je ne me ſcandaliſe point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaiſir.

GEORGE DANDIN.

Oui ? Mais quel perſonnage voulez-vous que joüe un mari pendant cette galanterie ?

ANGELIQUE.

Le perſonnage d'un honnête homme, qui eſt bien aiſe de voir ſa femme conſidérée.

GEORGE DANDIN.

Je ſuis votre valet. Ce n'eſt pas là mon compte ; & les Dandins ne ſont point accoûtumés à cette mode-là.

ANGELIQUE.

Oh, les Dandins s'y accoûtumeront, s'ils veulent; car, pour moi, je vous déclare que mon deſſein n'eſt pas de renoncer au monde, & de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment! Parce qu'un homme s'aviſe de nous épouſer, il faut d'abord que toutes choſes ſoient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans? C'eſt une choſe merveilleuſe que cette tyrannie de meſſieurs les maris, & je les trouve bons de vouloir qu'on ſoit morte à tous les divertiſſemens, & qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, & ne veux point mourir ſi jeune.

GEORGE DANDIN.

C'eſt ainſi que vous ſatisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement?

ANGELIQUE.

Moi? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon conſentement, & ſi je voulois bien de vous? Vous n'avez conſulté pour cela que mon pere & ma mere, ce ſont eux, proprement, qui vous ont épouſé; & c'eſt pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez priſe ſans conſulter mes ſentimens, je prétends n'être point obligée à me ſoumettre en eſclave à vos volontés; & je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeuneſſe, prendre les douces libertés que l'âge

me permet, voir un peu le beau monde, & goûter le plaiſir de m'oüir dire des douceurs. Préparez-vous-y pour votre punition ; & rendez graces au Ciel de ce que je ne ſuis pas capable de quelque choſe de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui ? C'eſt ainſi que vous le prenez ? Je ſuis votre mari, & je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGELIQUE.

Moi, je ſuis votre femme, & je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il me prend des tentations d'accommoder tout ſon viſage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de ſa vie aux diſeurs de fleurettes. Ah ! Allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

SCENE V.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

J'Avois, madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous ſçavez.

ANGELIQUE.

Voyons.

CLAUDINE *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGELIQUE.

Ah ! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que, dans tous leurs discours, & dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable ! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province ?

CLAUDINE.

Je crois, qu'après les avoir vûs, les Dandins ne vous plaisent guéres.

ANGELIQUE.

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE *seule.*

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici...

SCENE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

VRayment, monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sçais que tu m'as rendus.

[*Il fouille dans sa poche.*]

CLAUDINE.

CLAUDINE.

Hé! Monſieur, il n'eſt pas néceſſaire. Non, Monſieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine là; & je vous rends ſervice, parce que vous le méritez, & que je me ſens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE *donnant de l'argent à Claudine.*

Je te ſuis obligé.

LUBIN *à Claudine.*

Puiſque nous ſerons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde auſſi-bien que le baiſer.

CLITANDRE *à Claudine.*

Di-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtreſſe?

CLAUDINE.

Oui. Elle eſt allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puiſſe entretenir?

CLAUDINE.

Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à riſquer?

CLAUDINE.

Non, non. Son mari n'eſt pas au logis; & puis, ce n'eſt pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'eſt ſon pere & ſa mere; &, pourvû qu'ils ſoient prévenus, tout le reſte n'eſt point à craindre.

CLITANDRE.

Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN *ſeul.*

Teſtiguenne, que j'aurai là une habile femme ! Elle a de l'eſprit comme quatre.

SCENE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *bas à part.*

VOici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût ſe réſoudre à vouloir rendre témoignage au pere & à la mere de ce qu'ils ne veulent point croire.

LUBIN.

Ah ! Vous voilà, monſieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un cauſeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en ſecret.

GEORGE DANDIN.

Moi ?

LUBIN.

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, & vous êtes cauſe qu'il a fait du vacarme. Je ſuis bien aiſe de ſçavoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Ecoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne sçaurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment? Qu'est-ce qui se passe?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé; vous n'en tâterez plus, & je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'est pas cela.

LUBIN.

Hé, quelque sot. Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN.

C'est autre chose. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous disse que monsieur le vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN.

De grace.....

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai.....

LUBIN.

Tarare.

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN *seul.*

JE n'ai pû me ſervir, avec cet innocent, de la penſée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui eſt échappé feroit la même choſe; &, ſi le galant eſt chez moi, ce ſeroit pour avoir raiſon aux yeux du pere & de la mere, & les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'eſt que je ne ſçais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; &, quelque choſe que je puiſſe voir, moi-même, de mon deshonneur, je n'en ſerai point crû à mon ſerment, & l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-pere & belle-mere, ſans être ſûr de trouver chez moi le galant, ce ſera la même choſe; & je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement, s'il y eſt encore?

[*après avoir été regarder par le trou de la ſerrure.*]

Ah, Ciel! Il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le ſort me donne ici de quoi confondre ma partie; &, pour achever l'avanture, il fait venir, à point nommé, les juges dont j'avois beſoin.

SCENE IX.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

ENfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, & votre fille l'a emporté ſur moi; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode; &, Dieu merci, mon deshonneur eſt ſi clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre, vous en êtes encore là-deſſus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y ſuis; & jamais je n'eus tant de ſujet d'y être.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la tête?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame; & l'on fait bien pis à la mienne.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous laſſez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN.

Non. Mais je me laſſe fort d'être pris pour duppe.

Me. DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos penſées extravagantes ?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me deshonore.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, cherchez des termes moins offençans que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd, ne peut rire.

Me. DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épouſé une demoiſelle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en ſouviens aſſez ; & ne m'en ſouviendrai que trop.

Mr. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en ſouvenez, ſongez donc à parler d'elle avec plus de reſpect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne ſonge-t-elle plûtôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ? Parce qu'elle eſt demoiſelle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, ſans que j'oſe ſouffler ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire? N'avez-vous pas vû ce matin qu'elle s'eſt défenduë de connoître celui dont vous m'étiez venu parler?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais, vous, que pourrez-vous dire, ſi je vous fais voir maintenant que le galant eſt avec elle?

Me. DE SOTENVILLE.

Avec elle?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, & dans ma maiſon.

Mr. DE SOTENVILLE.

Dans votre maiſon?

GEORGE DANDIN.

Oui, dans ma propre maiſon.

Me. DE SOTENVILLE.

Si cela eſt, nous ſerons pour vous contr'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous eſt plus cher que toute choſe; &, ſi vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre ſang, & l'abandonnerons à votre colére.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me ſuivre.

Me. DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

Mr. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! Vous allez voir. [*montrant Clitandre qui ſort avec Angélique.*] Tenez. Ai-je menti?

SCENE X.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR DE SOTENVILLE & MADAME DE SOTENVILLE *avec* GEORGE DANDIN, *dans le fond du théatre.*

ANGELIQUE *à Clitandre.*

ADieu. J'ai peur qu'on vous ſurprenne ici; & j'ai quelques meſures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGELIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN *à monſieur & à madame de Sotenville.*

Approchons doucement par derriére; & tâchons de n'être point vûs.

CLAUDINE.

Ah! Madame, tout eſt perdu. Voilà votre pere & votre mere accompagnés de votre mari.

CLITANDRE *à part.*

Ah, Ciel!

ANGELIQUE.

ANGELIQUE *bas à Clitandre & à Claudine.*

Ne faites pas semblant de rien, & me laissez faire tous deux.

[*haut à Clitandre.*]

Quoi! Vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt? Et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentimens? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des desseins de me solliciter; j'en témoigne mon dépit, & m'explique à vous clairement en présence de tout le monde; vous niez hautement la chose, & me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser, & cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent sots contes, pour me persuader de répondre à vos extravagances, comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enseignée? Si mon pere sçavoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises; mais une honnête femme n'aime point les éclats, je n'ai garde de lui en rien dire;

[*après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton.*]

& je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme; & ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

[*Angélique prend le bâton, & le léve sur Clitandre, qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin.*]

CLITANDRE *criant comme s'il avoit été frappé.*

Ah, ah, ah, ah, ah! Doucement.

SCENE XI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Fort, madame, frappez comme il faut.

ANGELIQUE *faiſant ſemblant de parler à Clitandre.*

S'il vous demeure quelque choſe ſur le cœur, je ſuis pour vous répondre.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGELIQUE *faiſant l'étonnée.*

Ah! Mon pere, vous êtes-là?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille; & je vois qu'en ſageſſe & en courage tu te montres un digne rejetton de la maiſon de Sotenville. Vien-çà, approche-toi, que je t'embraſſe.

Me. DE SOTENVILLE.

Embraſſe-moi auſſi, ma fille. Las! Je pleure de joye, & reconnois mon ſang aux choſes que tu viens de faire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette avan-

ture eſt pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juſte ſujet de vous alarmer ; mais vos ſoupçons ſe trouvent diſſipés le plus avantageuſement du monde.

Me. DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Aſſûrément. Voilà une femme, celle-là ; vous êtes trop heureux de l'avoir ; & vous devriez baiſer les pas par où elle paſſe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Hé, traîtreſſe !

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'eſt-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous.

ANGELIQUE.

Non, non, mon pere, il n'eſt pas néceſſaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir ; & tout ce que j'en fais, n'eſt que pour l'amour de moi-même.

Mr. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous ma fille ?

ANGELIQUE.

Je me retire, mon pere, pour ne me voir point obligée à recevoir ſes complimens.

CLAUDINE *à George Dandin.*

Elle a raiſon d'être en colére. C'eſt une femme qui mérite d'être adorée, & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN *à part.*

Scélérate.

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'Eſt un petit reſſentiment de l'affaire de tantôt, & cela ſe paſſera avec un peu de careſſe que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix enſemble, & tâchez de l'appaiſer par des excuſes de votre emportement.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous devez conſidérer que c'eſt une jeune fille élevée à la vertu, & qui n'eſt point accoûtumée à ſe voir ſoupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je ſuis ravie de voir vos déſordres finis, & des tranſports de joye que vous doit donner ſa conduite.

SCENE XIII.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

JE ne dis mot; car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'eſt rien vû d'égal à ma diſgrace. Oui, j'admire mon malheur, & la ſubtile adreſſe de ma carogne de femme

pour ſe donner toujours raiſon, & me faire avoir tort. Eſt-il poſſible que toujours j'aurai du deſſous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi ; & que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? O Ciel, ſeconde mes deſſeins, & m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me déshonore.

Fin du ſecond Acte.





ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.



LA nuit est avancée, j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin.

LUBIN.

Monsieur.

CLITANDRE.

Est-ce par ici?

LUBIN

Je pense que oui. Morgué voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort assûrément; mais, si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyions vûs.

LUBIN.

Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois

bien ſçavoir, monſieur, vous qui êtes ſçavant, pourquoi il ne fait point jour la nuit?

CLITANDRE.

C'eſt une grande queſtion, & qui eſt difficile. Tu es curieux, Lubin?

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été ſonger à des choſes où on n'a jamais ſongé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'eſprit ſubtil & pénétrant.

LUBIN.

Cela eſt vray. Tenez. J'explique du latin, quoique jamais je ne l'aye appris; &, voyant l'autre jour écrit ſur une grande porte, *collegium*, je devinai que cela vouloit dire collége.

CLITANDRE.

Cela eſt admirable! Tu ſçais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Oui, je ſçais lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais ſçu apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

[*après avoir frappé dans ſes mains.*]

Nous voici contre la maiſon. C'eſt le ſignal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi, c'eſt une fille qui vaut de l'argent, & je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Auſſi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monſieur, je vous ſuis...

CLITANDRE.

Chut. J'entends quelque bruit.

SCENE II.

ANGELIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGELIQUE.

CLaudine.

CLAUDINE.

Hé bien?

ANGELIQUE.

Laiſſe la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui eſt fait.

[*Scene de nuit. Les acteurs ſe cherchent les uns, les autres, dans l'obſcurité.*]

CLITANDRE *à Lubin.*

Ce ſont elles. St.

ANGELIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE *à Claudine, qu'il prend pour Angélique.*

Madame.

ANGELIQUE *à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.*

Quoi?

LUBIN *à Angélique, qu'il prend pour Claudine.*

Claudine.

CLAUDINE *à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.*

Qu'eſt-ce?

CLITANDRE *à Claudine, croyant parler à Angélique.*

Ah! Madame, que j'ai de joye!

LUBIN *à Angélique, croyant parler à Clitandre.*

Claudine, ma pauvre Claudine.

CLAUDINE *à Clitandre.*

Doucement, Monſieur.

ANGELIQUE *à Lubin.*

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.

Eſt-ce toi, Claudine?

CLAUDINE.

Oui.

LUBIN.

Eſt-ce vous, madame?

ANGELIQUE.

Oui.

CLAUDINE *à Clitandre.*

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN *à Angélique.*

Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

ANGELIQUE.

Eſt-ce pas vous, Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui, madame.

ANGELIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce tems pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous aſſeoir.

CLAUDINE.

C'eſt fort bien aviſé.

[*Angélique, Clitandre & Claudine vont s'aſſeoir dans le fond du théatre.*]

LUBIN *cherchant Claudine.*

Claudine, où eſt-ce que tu es ?

SCENE III.

ANGELIQUE, CLITANDRE & CLAUDINE *aſſis au fond du théatre,* GEORGE DANDIN, *à moitié déshabillé,* LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'Ai entendu deſcendre ma femme, & je me ſuis vîte habillé pour deſcendre après elle. Où peut-elle être allée ? Seroit-elle ſortie ?

LUBIN *cherchant toujours Claudine.*

[*prenant George Dandin pour Claudine.*]

Où es-tu donc, Claudine ? Ah ! Te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, & je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres ; & il ne sçait pas que monsieur le vicomte & elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien sçavoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout-à-fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, & de vouloir qu'elle soit à lui tout seul ? C'est un impertinent, & monsieur le vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, suivons-les, & me donne ta petite menotte que je la baise. Ah ! Que cela est doux ! Il me semble que je mange des confitures.

[*à George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, & qui le repousse rudement.*]

Tu-Dieu, comme vous y allez ? Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là ?

LUBIN.

Personne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit, & me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, sans tarder, j'envoye appeller son pere & sa mere, & que cette avanture me serve à me faire séparer d'elle. Holà, Colin, Colin.

SCENE IV.

ANGELIQUE & CLITANDRE, *avec* CLAUDINE & LUBIN *assis au fond du théatre,* GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN *à la fenêtre.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Allons, vîte ici bas.

COLIN *sautant par la fenêtre.*

M'y voilà, on ne peut pas plus vîte.

GEORGE DANDIN.

Tu es-là?

COLIN.

Oui, monsieur.

[*Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre, & s'endort.*]

GEORGE DANDIN *se tournant du côté où il croit qu'est Colin.*

Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon beau-pere & ma belle-mere, & di que je les prie très-instamment de venir tout-à-l'heure ici. Entens-tu? Hé? Colin, Colin.

COLIN *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Où, diable, es-tu?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Peſte ſoit du maroufle, qui s'éloigne de moi.

[*Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin eſt reſté, Colin, à moitié endormi, paſſe de l'autre, & ſe rendort.*]

Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-pere, & ma belle-mere, & leur dire que je les conjure de ſe rendre ici tout-à-l'heure. M'enten-tu bien ? Répon, Colin, Colin.

COLIN *de l'autre côté, ſe réveillant.*]

Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera enrager. Vien-t-en à moi.

[*Ils ſe rencontrent, & tombent tous deux.*]

Ah! Le traître ! Il m'a eſtropié. Où eſt-ce que tu es ? Approche que je te donne mille coups. Je penſe qu'il me fuit.

COLIN.

Aſſûrément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir ?

COLIN.

Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN.

Vien, te dis-je.

COLIN.

Point. Vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN.

Assûrément?

GEORGE DANDIN.

[*à Colin, qu'il tient par le bras.*]

Oui. Approche. Bon. Tu es bienheureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t-en vîte, de ma part, prier mon beau-pere & ma belle-mere, de se rendre ici le plûtôt qu'ils pourront, & leur di que c'est pour une affaire de la derniére conséquence; &, s'ils faisoient quelque difficulté, à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, & de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien, maintenant?

COLIN.

Oui, monsieur.

GEORGE DANDIN.

[*se croyant seul.*]

Va vîte, & revien de même. Et moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que.... Mais j'entends quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, & me serve de l'obscurité qu'il fait.

[*George Dandin se range près la porte de sa maison.*]

SCENE V.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE *à Clitandre.*

Adieu. Il eſt tems de ſe retirer.

CLITANDRE.

Quoi ! Si-tôt ?

ANGELIQUE.

Nous nous ſommes aſſez entretenus.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, puis-je aſſez vous entretenir, & trouver, en ſi peu de tems, toutes les paroles dont j'ai beſoin ? Il me faudroit des journées entiéres pour me bien expliquer à vous de tout ce que je ſens ; & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGELIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Hélas ! De quel coup me percez-vous l'ame, lorſque vous me parlez de vous retirer ! Et avec combien de chagrin m'allez-vous laiſſer maintenant !

ANGELIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui ; mais je ſonge qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette penſée m'aſſaſſine, & les priviléges qu'ont les maris, ſont des choſes cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGELIQUE.

Serez-vous aſſez foible pour avoir cette inquiétude ? Et penſez-vous qu'on ſoit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, & que l'on dépend de parens, qui n'ont des yeux que pour le bien ; mais on ſçait leur rendre juſtice, & l'on ſe moque fort de les conſidérer au-delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah ! Qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçû, & que c'eſt une étrange choſe que l'aſſemblage qu'on a fait, d'une perſonne comme vous, avec un homme comme lui !

GEORGE DANDIN *à part.*

Pauvres maris ! Voilà comme on vous traite.

CLITANDRE.

Vous méritez, ſans doute, une toute autre deſtinée ; & le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un payſan.

GEORGE DANDIN.

Plût au Ciel, fût-elle la tienne ! Tu changerois bien de langage. Rentrons, c'en eſt aſſez.

[*George Dandin, étant rentré, ferme la porte en dedans.*]

SCENE

SCENE VI.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

MAdame, si vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vîte, car il est tard.

CLITANDRE.

Ah, Claudine, que tu es cruelle!

ANGELIQUE *à Clitandre.*

Elle a raison. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre, un peu, des méchans momens que je vais passer.

ANGELIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon soir?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, & je t'en renvoye autant.

SCENE VII.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE.

Rentrons ſans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'eſt fermée.

ANGELIQUE.

J'ai le paſſe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGELIQUE.

On a fermé en dedans, & je ne ſçais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appellez le garçon qui couche là.

ANGELIQUE.

Colin, Colin, Colin.

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN *à la fenêtre.*

COlin, Colin. Ah! Je vous y prends donc, Madame ma femme; & vous faites des *escampativos* pendant que je dors. Je suis bien aise de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGELIQUE.

Hé bien? Quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN.

Oui, oui. L'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plûtôt le chaud, madame la coquine; & nous sçavons toute l'intrigue du rendez-vous, & du damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un & l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé; & que votre pere & votre mere seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, & du déréglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans un moment.

ANGELIQUE *à part.*

Ah Ciel!

CLAUDINE.

Madame.

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup, ſans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'eſt maintenant que je triomphe, & j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil & détruire vos artifices. Juſques ici vous avez joué mes accuſations, ébloui vos parens, & plâtré vos malverſations. J'ai eu beau voir, & beau dire, votre adreſſe toujours l'a emporté ſur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raiſon; mais, à cette fois, Dieu merci, les choſes vont être éclaircies, & votre effronterie ſera pleinement confonduë.

ANGELIQUE.

Hé, je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non, il faut attendre la venuë de ceux que j'ai mandés, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il eſt. En attendant qu'ils viennent, ſongez, ſi vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre eſcapade; à trouver quelque belle ruſe pour éluder ici les gens & paroître innocente, quelque prétexte ſpécieux de pélerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de ſecourir.

ANGELIQUE.

Non. Mon intention n'eſt pas de vous rien déguiſer. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choſes, puiſque vous les ſçavez.

GEORGE DANDIN.

C'eſt que vous voyez bien que tous les moyens vous en ſont fermés; & que, dans cette affaire, vous ne ſçauriez inventer d'excuſe, qu'il ne me ſoit facile de convaincre de fauſſeté.

ANGELIQUE.

Oui, je confeſſe que j'ai tort, & que vous avez ſujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'expoſer point maintenant à la mauvaiſe humeur de mes parens; & de me faire promtement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baiſe les mains.

ANGELIQUE.

Hé, mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

GEORGE DANDIN.

Hé, mon pauvre petit mari! Je ſuis votre petit mari maintenant, parce que vous vous ſentez priſe. Je ſuis bien aiſe de cela; & vous ne vous étiez jamais aviſée de me dire ces douceurs.

ANGELIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun ſujet de déplaiſir; & de me . . .

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'eſt rien. Je ne veux point perdre cette avanture; & il m'importe qu'on ſoit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

ANGELIQUE.

De grace, laiſſez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audiance.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, quoi ?

ANGELIQUE.

Il eſt vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, que votre reſſentiment eſt juſte, que j'ai pris le tems de ſortir pendant que vous dormiez ; & que cette ſortie eſt un rendez-vous que j'avois donné à la perſonne que vous dites. Mais enfin ce ſont des actions que vous devez pardonner à mon âge ; des emportemens de jeune perſonne qui n'a encore rien vû, & ne fait que d'entrer au monde ; des libertés, où l'on s'abandonne, ſans y penſer de mal, & qui, ſans doute, dans le fond, n'ont rien de...

GEORGE DANDIN.

Oui, vous le dites, & ce ſont de ces choſes qui ont beſoin qu'on les croye pieuſement.

ANGELIQUE.

Je ne veux point m'excuſer par là d'être coupable envers vous, & je vous prie ſeulement d'oublier une offenſe dont je vous demande pardon de tout mon cœur ; & de m'épargner, en cette rencontre, le déplaiſir que me pourroient cauſer les reproches fâcheux de mon pere & de ma mere. Si vous m'accordez généreuſement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entiérement, elle touchera tout-à-fait mon cœur ; & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens, & les liens du mariage n'avoient pû y jetter. En un mot, elle ſera cauſe que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de l'attache-

ment que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir déſormais la meilleure ſemme du monde; & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en ſerez ſatisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah! Crocodile, qui flate les gens pour les étrangler.

ANGELIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires. Je ſuis inexorable.

ANGELIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGELIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGELIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Je veux qu'on ſoit détrompé de vous, & que votre confuſion éclate.

ANGELIQUE.

Hé bien, ſi vous me réduiſez au déſeſpoir, je vous avertis qu'une femme en cet état eſt capable de tout; & que je ferai quelque choſe ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît ?

ANGELIQUE.

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions; & de ce couteau que voici, je me tuerai sur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah, ah! A la bonne heure.

ANGELIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sçait de tous côtés nos différends & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; & mes parens ne sont pas gens, assûrément, à laisser cette mort impunie, & ils en feront, sur votre personne, toute la punition que leur pourront offrir & les poursuites de la justice, & la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous, & je ne suis pas la premiére qui ait sçû recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la derniere extrêmité.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même; & la mode en est passée il y a long-tems.

ANGELIQUE.

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr; &, si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous faire voir jusques

où

où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au déſeſpoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles; c'eſt pour me faire peur.

ANGELIQUE.

Hé bien, puiſqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, & montrera ſi je me moque.

[*Après avoir fait ſemblant de ſe tuer.*]

Ah! C'en eſt fait. Faſſe le Ciel que ma mort ſoit vengée, comme je le ſouhaite, & que celui qui en eſt la cauſe, reçoive un juſte châtiment de la dureté qu'il a euë pour moi!

GEORGE DANDIN.

Ouais! Seroit-elle bien ſi malicieuſe, que de s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

SCENE IX.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE *à Claudine.*

ST. Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

SCENE X.

ANGELIQUE & CLAUDINE *entrant dans la maison, au moment que George Dandin en sort, & fermant la porte en dedans,* GEORGE DANDIN *une chandelle à la main.*

GEORGE DANDIN.

LA méchanceté d'une femme iroit-elle bien jusques-là ?

[*seul, après avoir regardé par tout.*]

Il n'y a personne. Hé, je m'en étois bien douté, & la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par priéres, ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ses affaires encore plus mauvaises; & le pere & la mere qui vont venir, en verront mieux son crime.

[*après avoir été à la porte de sa maison pour rentrer.*]

Ah, ah ! La porte est fermée. Holà, oh, quelqu'un, qu'on m'ouvre promtement.

SCENE XI.

ANGELIQUE & CLAUDINE *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE.

COmment! C'eſt toi? D'où viens-tu, bon pendard? Eſt-il l'heure de revenir chez ſoi quand le jour eſt prêt de paroître? Et cette maniére de vie eſt-elle celle que doit ſuivre un honnête mari?

CLAUDINE.

Cela eſt-il beau d'aller yvrogner toute la nuit, & de laiſſer ainſi toute ſeule une pauvre jeune femme dans la maiſon?

GEORGE DANDIN.

Comment! Vous avez...

ANGELIQUE.

Va, va, traître, je ſuis laſſe de tes déportemens, & je veux m'en plaindre, ſans plus tarder, à mon pere & à ma mere.

GEORGE DANDIN.

Quoi! C'eſt ainſi que vous oſez...

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, & MADAME DE SOTENVILLE *en déshabillé de nuit*, COLIN *portant une lanterne*, ANGELIQUE & CLAUDINE *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE *à Mr. & Me. de Sotenville.*

APprochez, de grace, & venez me faire raiſon de l'inſolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalouſie ont troublé, de telle ſorte, la cervelle, qu'il ne ſçait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; & vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais oüi parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit; &, ſi vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi, que, durant qu'il dormoit, je me ſuis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de même nature qu'il eſt allé rêver.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà une méchante carogne.

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maiſon, & que nous étions dehors; & c'eſt une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment ! Qu'eſt-ce à dire cela ?

Me. DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuſe impudence, que de nous envoyer querir !

GEORGE DANDIN.

Jamais...

ANGELIQUE.

Non, mon pere, je ne puis plus ſouffrir un mari de la ſorte, ma patience eſt pouſſée à bout ; & il vient de me dire cent paroles injurieuſes.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Corbleu vous êtes un mal-honnête homme.

CLAUDINE.

C'eſt une conſcience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, & cela crie vengeance au Ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on...

Mr. DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laiſſez-moi vous dire deux mots.

ANGELIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

GEORGE DANDIN *à part.*

Je déſeſpére.

CLAUDINE.

Il a tant bû, que je ne penſe pas qu'on puiſſe durer contre lui ; l'odeur du vin qu'il ſouffle eſt montée juſqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monſieur mon beau pere, je vous conjure...

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie...

Me. DE SOTENVILLE.

Fi, ne m'approchez pas, votre haleine eſt empeſtée.

GEORGE DANDIN *à Mr. de Sotenville.*

Souffrez que je vous...

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous ſouffrir.

GEORGE DANDIN *à Me. de Sotenville.*

Permettez-moi, de grace, que...

Me. DE SOTENVILLE.

Pouas, vous m'engloutiſſez le cœur. Parlez de loin, ſi vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'eſt elle qui eſt ſortie.

ANGELIQUE.

Ne voilà pas ce que je vous ai dit?

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Allez, vous vous moquez des gens. Deſcendez, ma fille, & venez ici.

SCENE XIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

GEORGE DANDIN.

J'Atteste le Ciel, que j'étois dans la maison, & que...

Mr. DE SOTENVILLE.

Taisez-vous, c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écrase tout-à-l'heure, si...

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête; & songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi, demander pardon?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, pardon; & sur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi! Je...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, si vous me repliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin!

SCENE XIV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

ALlons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGELIQUE.

Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit? Non, non, mon pere, il m'eſt impoſſible de m'y réſoudre; & je vous prie de me ſéparer d'un mari avec lequel je ne ſçaurois plus vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y réſiſter?

Mr. DE SOTENVILLE.

Ma fille, de ſemblables ſéparations ne ſe font point ſans grand ſcandale; & vous devez vous montrer plus ſage que lui, & patienter encore cette fois.

ANGELIQUE.

Comment patienter après de telles indignités? Non, mon pere, c'eſt une choſe où je ne puis conſentir.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille, & c'eſt moi qui vous le commande.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Ce mot me ferme la bouche; & vous avez ſur moi une puiſſance abſoluë.

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGELIQUE.

Il eſt fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures; mais, quelque violence que je me faſſe, c'eſt à moi de vous obéïr.

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

Mr. DE SOTENVILLE *à Angélique.*

Approchez.

ANGELIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne ſervira de rien; & vous verrez que ce ſera dès demain à recommencer.

Mr. DE SOTENVILLE.

[*à George Dandin.*]

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, à genoux, & ſans tarder.

GEORGE DANDIN *à genoux, une chandelle à la main.*

[*à part.*] [*à Mr. de Sotenville.*]

O Ciel! Que faut-il dire?

Mr. DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner

Mr. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite,

GEORGE DANDIN.

[*à part.*]

L'extravagance que j'ai faite, de vous épouser;

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Prenez-y garde, & sçachez que c'est ici la derniére de vos impertinences que nous souffrirons.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! Si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme, & à ceux de qui elle sort.

Mr. DE SOTENVILLE.

[*à George Dandin.*]

Voilà le jour qui va paroître. Adieu. Rentrez chez vous,

[*à madame de Sotenville.*]

& songez bien à être sage. Et, nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCENE DERNIERE.

GEORGE DANDIN *seul.*

AH! Je le quitte maintenant, & je n'y vois plus de remède. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jetter dans l'eau la tête la premiére.

FIN.



AVERTISSEMENT.

LA comédie de George Dandin parut pour la premiere fois devant le Roi en 1668, & faisoit une des principales parties de la fête que sa Majesté donna à Versailles le 18 Juillet de cette année. Elle y fut représentée avec des intermédes qui sont une espéce de comédie en vers, mêlée de musique & de danses, qu'on avoit, en quelque sorte, liée au sujet principal.

En faisant imprimer ces intermédes, on a joint le détail de la fête entiére, & on y a été autorisé par celui qui nous a été conservé dans toutes les éditions de Moliere, de la fête de 1664. Les monumens de la magnificence de Louis XIV. en tous les genres, méritent d'être transmis à la postérité.

FESTE DE VERSAILLES,

en 1668.

LE Roi ayant accordé la paix aux inſtances de ſes alliés, & aux vœux de toute l'Europe, & donné des marques d'une modération & d'une bonté ſans exemple, même dans le plus fort de ſes conquêtes, ne penſoit plus qu'à s'appliquer aux affaires de ſon royaume, lorſque, pour réparer en quelque ſorte ce que la cour avoit perdu dans le carnaval pendant ſon abſence, il réſolut de faire une fête dans les jardins de Verſailles, où, parmi les plaiſirs que l'on trouve dans un ſéjour ſi délicieux, l'eſprit fût encore touché de ces beautés ſurprenantes & extraordinaires dont ce grand prince ſçait ſi bien aſſaiſonner tous ſes divertiſſemens.

Pour cet effet, voulant donner la comédie enſuite d'une collation, & après la comédie, le ſouper qui fut ſuivi d'un bal & d'un feu d'artifice, il jetta les yeux ſur les perſonnes qu'il jugea les plus capables pour diſpoſer toutes les choſes propres à cela. Il leur marqua lui-même les endroits où la diſpoſition du lieu pouvoit, par ſa beauté naturelle, contribuer davantage à leur décoration; &, parce que l'un des plus beaux ornemens de cette maiſon eſt la quantité

des eaux que l'art y a conduites malgré la nature qui les lui avoit refusées, sa Majesté leur ordonna de s'en servir le plus qu'ils pourroient à l'embellissement de ces lieux; & même leur ouvrit les moyens de les employer, & d'en tirer les effets qu'elles peuvent faire.

Pour l'exécution de cette fête le duc de Crequi, comme premier gentilhomme de la chambre, fut chargé de ce qui regardoit la comédie; le maréchal de Bellefonds, comme premier maître d'hôtel du Roi, prit le soin de la collation, du souper & de tout ce qui regardoit le service des tables; & monsieur Colbert, comme surintendant des bâtimens, fit construire & embellir les divers lieux destinés à ce divertissement royal, & donna les ordres pour l'exécution des feux d'artifice.

Le sieur Vigarani eut ordre de dresser le théatre pour la comédie, le sieur Gissey d'accommoder un endroit pour le souper, & le sieur le Vau premier architecte du Roi, un autre pour le bal.

Le mercredi 18. jour de juillet, le Roi étant parti de saint Germain vint dîner à Versailles avec la Reine, Monseigneur le Dauphin, Monsieur & Madame. Le reste de la cour, étant arrivé incontinent après midi, trouva des officiers du Roi qui faisoient les honneurs, & recevoient tout le monde dans les sales du château, où il y avoit en plusieurs endroits des tables dressées, & de quoi se rafraîchir; les principales dames furent conduites dans des chambres particuliéres pour se reposer.

Sur les six heures du soir, le Roi, ayant commandé au mar-

quis de Gesvres capitaine de ses gardes, de faire ouvrir toutes les portes afin qu'il n'y eût personne qui ne prît part au divertissement, sortit du château avec la Reine, & tout le reste de la cour, pour prendre le plaisir de la promenade.

Quand leurs Majestés eurent fait le tour du grand parterre, elles descendirent dans celui de gazon qui est du côté de la grotte, où, après avoir considéré les fontaines qui les embellissent, elles s'arrêterent particuliérement à regarder celle qui est au bas du petit parc du côté de la pompe. Dans le milieu de son bassin, l'on voit un dragon de bronze, qui, percé d'une fléche, semble vomir le sang par la gueule, en poussant en l'air un bouillon d'eau qui retombe en pluye, & couvre tout le bassin.

Autour de ce dragon, il y a quatre petits Amours sur des cygnes qui font chacun un grand jet d'eau, & qui nagent vers le bord comme pour se sauver. Deux de ces Amours qui sont en face du dragon, se cachent le visage avec la main pour ne le pas voir, & sur leur visage l'on apperçoit toutes les marques de la crainte parfaitement exprimées; les deux autres, plus hardis, parce que le monstre n'est pas tourné de leur côté, l'attaquent de leurs armes. Entre ces Amours sont des dauphins de bronze, dont la gueule ouverte pousse en l'air de gros bouillons d'eau.

Leurs Majestés allerent ensuite chercher le frais dans ces bosquets si délicieux, où l'épaisseur des arbres empêche que le soleil ne se fasse sentir. Lorsqu'elles furent dans celui dont un grand nombre d'agréables allées forme une espé-

ce de labyrinthe, elles arriverent, après plusieurs détours, dans un cabinet de verdure pentagone, où aboutissent cinq allées. Au milieu de ce cabinet, il y a une fontaine, dont le bassin est bordé de gazon. De ce bassin sortoient cinq tables en maniére de buffets, chargées de toutes les choses qui peuvent composer une collation magnifique.

L'une de ces tables représentoit une montagne, où, dans plusieurs espéces de cavernes, on voyoit diverses sortes de viandes froides, l'autre étoit comme la face d'un palais bâti de massepains & pâtes sucrées. Il y en avoit une chargée de pyramides de confitures séches, une autre d'une infinité de vases remplis de toutes sortes de liqueurs; & la derniere étoit composée de caramels. Toutes ces tables, dont les plans étoient ingénieusement formés en divers compartimens, étoient couvertes d'une infinité de choses délicates & disposées d'une maniére toute nouvelle; leurs pieds & leurs dossiers, étoient environnés de feuillages, mêlés de festons de fleurs, dont une partie étoit soutenue par des Bacchantes. Il y avoit, entre ces tables, une petite pelouse de mousse verte, qui s'avançoit dans le bassin, & sur laquelle on voyoit, dans de grands vases, des orangers, dont les fruits étoient confits; chacun de ces orangers avoit à côté de lui, deux autres arbres de différentes espéces, dont les fruits étoient pareillement confits.

Du milieu de ces tables, s'élevoit un jet d'eau de plus de trente pieds de haut, dont la chûte faisoit un bruit très-agréable; de sorte qu'en voyant tous ces buffets d'une même hauteur, joints les uns aux autres par les branches d'arbres

d'arbres & les fleurs dont ils étoient revêtus, il sembloit que ce fût une petite montagne, du haut de laquelle sortit une fontaine.

La palissade qui fait l'enceinte de ce cabinet, étoit disposée d'une maniére toute particuliére; le jardinier, ayant employé son industrie à bien ployer les branches des arbres, & à les lier ensemble en diverses façons, en avoit formé une espéce d'architecture. Dans le milieu du couronnement, on voyoit un socle de verdure, sur lequel il y avoit un dé, qui portoit un vase rempli de fleurs. Aux côtés du dé, & sur le même socle, étoient deux autres vases de fleurs; &, en cet endroit, le haut de la palissade, venant doucement à s'arrondir en forme de galbe, se terminoit aux deux extrémités, par deux autres vases aussi remplis de fleurs.

Au lieu de siéges de gazon, il y avoit, tout au tour du cabinet, des couches de melons, dont la quantité, la grosseur & la bonté, étoient surprenantes pour la saison. Ces couches étoient faites d'une maniére toute extraordinaire; &, à bien considérer la beauté de ce lieu, l'on auroit pû dire autrefois, que les hommes n'auroient point eu de part à un si bel arrangement, mais que quelques Divinités de ces bois auroient employé leurs soins pour l'embellir de la sorte.

Comme il y a cinq allées qui se terminent toutes dans ce cabinet, & qui forment une étoile, l'on trouvoit ces allées ornées de chaque côté, de vingt-six arcades de cyprès. Sous chaque arcade, & sur des siéges de gazon, il y avoit

de grands vases remplis de divers arbres, chargés de leurs fruits. Dans la premiere de ces allées, il n'y avoit que des oranges de Portugal. La seconde étoit toute de bigarreautiers & de cerisiers mêlés ensemble. La troisiéme étoit bordée d'abricotiers & de pechers. La quatriéme, de groseliers de Hollande; &, dans la cinquiéme, l'on ne voyoit que des poiriers de différentes espéces. Tous ces arbres faisoient un agréable objet à la vûë, à cause de leurs fruits, qui paroissoient encore davantage contre l'épaisseur du bois.

Au bout de ces cinq allées, il y a cinq grandes niches de verdure, que l'on voit toutes en face du milieu du cabinet. Ces niches étoient ceintrées; &, sur les pilastres des côtés, s'élevoient deux rouleaux qui s'alloient joindre à un quarré qui étoit au milieu. Dans ce quarré, l'on voyoit les chiffres du Roi, composés de différentes fleurs; &, des deux côtés, pendoient des festons qui s'attachoient à l'extrémité des rouleaux. A côté de la niche, il y avoit deux arcades aussi de verdure, avec leurs pilastres, d'un côté & d'autre; & tous ces pilastres étoient terminés par des vases remplis de fleurs.

Dans l'une de ces niches, étoit la figure du Dieu Pan, qui ayant sur le visage toutes les marques de la joye, sembloit prendre part à celle de toute l'assemblée. Le sculpteur l'avoit disposé dans une action qui faisoit connoître qu'il étoit mis là, comme la Divinité qui présidoit dans ce lieu.

Dans les quatre autres niches, il y avoit quatre Satyres, deux hommes & deux femmes, qui tous sembloient danser, & témoigner le plaisir qu'ils ressentoient de se voir

visités par un si grand monarque, suivi d'une si belle cour. Toutes ces figures étoient dorées, & faisoient un effet admirable contre le verd de ces palissades.

Après que leurs Majestés eurent été quelque tems dans cet endroit si charmant, & que les dames eurent fait collation, le Roi abandonna les tables au pillage des gens qui suivoient ; & la destruction d'un arrangement si beau, servit encore d'un divertissement agréable à toute la cour, par l'empressement & la confusion de ceux qui démolissoient ces châteaux de massepains, & ces montagnes de confitures.

Au sortir de ce lieu, le Roi rentrant dans une caléche, la Reine dans sa chaise, & tout le reste de la cour dans leurs carrosses, poursuivirent leur promenade pour se rendre à la comédie; & passant dans une grande allée de quatre rangs de tilleuls, firent le tour du bassin de la fontaine des cygnes, qui termine l'allée royale vis-à-vis du château. Ce bassin est un quarré long finissant par deux demi-ronds. Sa longueur est de soixante-toises sur quarante de large. Dans son milieu, il y a une infinité de jets d'eau, qui, réunis ensemble, font une gerbe d'une hauteur & d'une grosseur extraordinaire.

A côté de la grande allée royale, il y en a deux autres qui en sont éloignées d'environ deux cens pas; celle qui est à droite en montant vers le château, s'appelle l'allée du Roi, & celle qui est à gauche, l'allée des prés. Ces trois allées sont traversées par une autre qui se termine à deux grilles qui font la clôture du petit parc. Les deux allées des côtés,

& celle qui les traverſe, ont cinq toiſes de large; mais, à l'endroit où elles ſe rencontrent, elles forment un grand eſpace qui a plus de treize toiſes en quarré. C'eſt dans cet endroit de l'allée du Roi, que le ſieur Vigarani avoit diſpoſé le lieu de la comédie. Le théatre qui avançoit un peu dans le quarré de la place, s'enfonçoit de dix toiſes dans l'allée qui monte vers le château, & laiſſoit pour la ſale un eſpace de treize toiſes de face, ſur neuf de large.

L'exhauſſement de ce ſalon étoit de trente piéds juſques à la corniche, d'où les côtés du platfonds s'élevoient encore de huit piéds juſques au dernier enfoncement. Il étoit couvert de feuillée par dehors; &, par dedans, paré de riches tapiſſeries que le ſieur du Mets, intendant des meubles de la couronne, avoit pris ſoin de faire diſpoſer de la maniére la plus belle & la plus convenable pour la décoration de ce lieu. Du haut du platfonds pendoient trente-deux chandeliers de criſtal, portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la ſale étoient pluſieurs ſiéges diſpoſés en amphithéatre, remplis de plus de douze cent perſonnes; &, dans le parterre, il y avoit encore ſur des bancs une plus grande quantité de monde. Cette ſale étoit percée par deux grandes arcades, dont l'une étoit vis-à-vis du théatre, & l'autre, du côté qui va vers la grande allée. L'ouverture du théatre étoit de trente-ſix pieds, &, de chaque côté, il y avoit deux grandes colonnes torſes de bronze & de lapis, environnées de branches & de feuilles de vigne d'or; elles étoient poſées ſur des piédeſtaux de marbre, & portoient une grande corniche auſſi

de marbre, dans le milieu de laquelle on voyoit les armes du Roi ſur un cartouche doré accompagné de trophées; l'architecture étoit d'ordre ionique. Entre chaque colonne il y avoit une figure; celle qui étoit à droite, repréſentoit la Paix, & celle qui étoit à gauche figuroit la Victoire, pour montrer que ſa Majeſté eſt toujours en état de faire que ſes peuples jouiſſent d'une paix heureuſe & pleine d'abondance, en établiſſant le repos dans l'Europe, ou d'une victoire glorieuſe & remplie de joye, quand elle eſt obligée de prendre les armes pour ſoutenir ſes droits.

Lorſque leurs Majeſtés furent arrivées dans ce lieu, dont la grandeur & la magnificence ſurprirent toute la cour, & quand elles eurent pris leurs places ſous le haut dais qui étoit au milieu du parterre, on leva la toile qui cachoit la décoration du théatre; & alors, les yeux ſe trouvant tout-à-fait trompés, l'on crut voir effectivement un jardin d'une beauté extraordinaire.

A l'entrée de ce jardin, l'on découvroit deux paliſſades ſi ingénieuſement moulées, qu'elles formoient un ordre d'architecture, dont la corniche étoit ſoutenuë par quatre termes qui repréſentoient des Satyres. La partie d'en bas de ces termes, & ce qu'on appelle guaine étoit de jaſpe, & le reſte de bronze doré. Ces Satyres portoient ſur leurs têtes des corbeilles pleines de fleurs; &, ſur les piédeſtaux de marbre qui ſoutenoient ces mêmes termes, il y avoit de grands vaſes dorés, auſſi remplis de fleurs.

Un peu plus loin, paroiſſoient deux terraſſes revêtuës de marbre blanc, qui environnoient un long canal. Aux bords

de ces terrasses, il y avoit des masques dorés qui vomissoient de l'eau dans le canal; &, au dessus de ces masques, on voyoit des vases de bronze doré, d'où sortoient aussi autant de véritables jets d'eau.

On montoit sur ces terrasses par trois degrez, & sur la même ligne où étoient rangés les termes, il y avoit, d'un côté & d'autre, une allée de grands arbres, entre lesquels paroissoient des cabinets d'une architecture rustique. Chaque cabinet couvroit un grand bassin de marbre, soutenu sur un piédestal de même matiére; & de ces bassins sortoient autant de jets d'eau.

Le bout du canal le plus proche étoit bordé de douze jets d'eau qui formoient autant de chandeliers; &, à l'autre extrémité, on voyoit un superbe édifice en forme de dôme. Il étoit percé de trois grands portiques, au travers desquels on découvroit une grande étenduë de pays.

D'abord l'on vit sur le théatre une collation magnifique d'oranges de Portugal, & de toutes sortes de fruits chargés à fond & en pyramides dans trente-six corbeilles qui furent servies à toute la cour par le maréchal de Bellefonds, & par plusieurs seigneurs, pendant que le sieur de Launay, intendant des menus plaisirs & affaires de la chambre, donnoit de tous côtés des imprimés qui contenoient le sujet de la comédie & du ballet.

Bien que la piéce qu'on représenta doive être considérée comme un impromptu & un de ces ouvrages où la nécessité de satisfaire sur le champ aux volontés du Roi, ne donne pas toujours le loisir d'y apporter la derniére main,

& d'en former les derniers traits, néanmoins il eſt certain qu'elle eſt compoſée de parties ſi diverſifiées & ſi agréables, qu'on peut dire qu'il n'en a guéres paru ſur le théatre de plus capable de ſatisfaire tout enſemble l'oreille & les yeux des ſpectateurs. La proſe dont on s'eſt ſervi eſt un langage très-propre pour l'action qu'on repréſente; & les vers qui ſe chantent entre les actes de la comédie conviennent ſi bien au ſujet, & expriment ſi tendrement les paſſions dont ceux qui les récitent doivent être émûs, qu'il n'y a jamais rien eu de plus touchant. Quoi qu'il ſemble que ce ſoient deux comédies que l'on jouë en même tems, dont l'une ſoit en proſe & l'autre en vers, elles ſont pourtant ſi bien unies à un même ſujet, qu'elles ne font qu'une même piéce, & ne repréſentent qu'une ſeule action.

ACTEURS DES INTERMÉDES

DE LA COMÉDIE DE GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

BERGERS dansans, déguisés en valets de fête.

BERGERS jouant de la flûte.

CLIMÉNE, bergére chantante.

CLORIS, bergére chantante.

TIRCIS, berger chantant, amant de Climéne.

PHILÉNE, berger chantant, amant de Cloris.

UNE BERGÉRE.

BÂTELIERS dansans.

UN PAYSAN, ami de George Dandin.

CHOEUR DE BERGERS chantans.

BERGERS & BERGÉRES dansans.

UN SATYRE chantant.

UN SUIVANT DE BACCHUS chantant.

CHOEUR DE SUIVANS DE BACCHUS chantans.

CHOEUR DE SUIVANS DE L'AMOUR chantans.

UN BERGER chantant.

SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES dansans.

SUIVANS DE L'AMOUR dansans.

INTERMÉDES DE LA COMÉDIE DE GEORGE DANDIN.

PREMIER INTERMÉDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, BERGERS *déguisés en valets de fête*, BERGERS *jouant de la flûte.*

PREMIERE ENTRÉE.

Quatre bergers, déguisés en valets de fête, accompagnés de quatre bergers jouant de la flûte, entrent en dansant, & obligent George Dandin de danser avec eux.

George Dandin mal satisfait de son mariage, & n'ayant l'esprit rempli que de fâcheuses pensées, quitte bientôt les bergers avec lesquels il n'a demeuré que par contrainte.

SCENE II.

CLIMENE, CLORIS.

CLIMENE.

L'Autre jour d'Annette
J'entendis la voix,
Qui, ſur ſa muſette,
Chantoit dans nos bois;
Amour, que ſous ton empire
On ſouffre de maux cuiſans!
Je le puis bien dire,
Puiſque je le ſens.

CLORIS.

La jeune Liſette,
Au même moment,
Sur le ton d'Annette,
Reprit tendrement;
Amour, ſi, ſous ton empire,
Je ſouffre des maux cuiſans,
C'eſt de n'oſer dire
Tout ce que je ſens.

SCENE III.

TIRCIS, PHILENE, CLIMENE, CLORIS.

CLORIS.

LAiſſe-nous en repos, Philéne,

CLIMENE.

Tircis, ne vien point m'arrêter.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Ah! Belle inhumaine,
Daigne un moment m'écouter.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Mais, que me veux-tu conter?

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Que, d'une flâme immortelle,
Mon cœur brûle ſous tes loix.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Ce n'eſt pas une nouvelle,
Tu me l'as dis mille fois.

PHILENE *à Cloris.*

Quoi! Veux-tu, toute ma vie,
Que j'aime, & n'obtienne rien.

CLORIS.

Non, ce n'eſt pas mon envie.
N'aime plus, je le veux bien.

TIRCIS *à Climéne.*

Le Ciel me force à l'hommage
Dont tous ces bois ſont témoins.

CLIMENE.

C'eſt au Ciel, puiſqu'il t'engage,
A te payer de tes ſoins.

PHILENE *à Cloris.*

C'eſt par ton mérite extrême,
Que tu captives mes vœux.

CLORIS.

Si je mérite qu'on m'aime,
Je ne dois rien à tes feux.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

L'éclat de tes yeux me tuë.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Détourne de moi tes pas.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Je me plais dans cette vûë.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILENE.

Ah, belle Climéne!

TIRCIS.

Ah, belle Cloris!

PHILENE *à Climéne.*

Ren-la pour moi plus humaine.

TIRCIS *à Cloris.*

Domte pour moi ſes mépris.

CLIMENE *à Cloris.*

Sois ſenſible à l'amour que te porte Philéne.

CLORIS *à Climéne.*

Sois ſenſible à l'ardeur dont Tircis eſt épris.

CLIMENE *à Cloris.*

Si tu veux me donner ton exemple, bergére,
Peut-être je le recevrai.

CLORIS *à Climéne.*

Si tu veux te réſoudre à marcher la premiére,
Poſſible que je te ſuivrai.

CLIMENE *à Philéne.*

Adieu, berger.

CLORIS *à Tircis.*

Adieu berger.

CLIMENE *à Philéne.*

Attends un favorable ſort.

CLORIS *à Tircis.*

Attends un doux ſuccès du mal qui te poſſéde.

TIRCIS.

Je n'attends aucun reméde.

PHILENE.

Et je n'attends que la mort.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Puiſqu'il nous faut languir en de tels déplaiſirs,
Mettons fin, en mourant, à nos triſtes ſoupirs.

Fin du premier Interméde.

PREMIER ACTE DE LA COMÉDIE.

II. INTERMÉDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE.

La Bergére vient apprendre à George Dandin le déſeſpoir de Tircis & Philéne, qui ſe ſont précipités dans les eaux. George Dandin, agité d'autres inquiétudes, la quitte en colére.

SCÉNE II.

CLORIS.

AH! Mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur
Tienne notre ame en eſclave aſſervie?
Hélas! Pour contenter ſa barbare rigueur,
J'ai réduit mon amant à ſortir de la vie.

Ah ! Mortelles douleurs !
Qu'ai-je plus à prétendre ?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Me puis-je pardonner, dans ce funeste sort,
Les séveres froideurs dont je m'étois armée ?
Quoi donc, mon cher amant, je t'ai donné la mort !
Est-ce le prix, hélas ! de m'avoir tant aimée ?

Ah ! Mortelles douleurs !
Qu'ai-je plus à prétendre ?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Fin du second Interméde.



SECOND ACTE DE LA COMÉDIE.

III. INTERMÉDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE, BATELIERS.

La bergére qui avoit annoncé à George Dandin le malheur de Tircis & Philéne, lui vient dire que ces bergers ne ſont point morts, & lui montre les bâteliers qui les ont ſauvés. George Dandin n'écoute pas plus tranquillement ce ſecond récit de la bergére, qu'il n'avoit fait le premier, & ſe retire.

SCENE II.

ENTRÉE DE BALLET.

Les bâteliers qui ont ſauvé Tircis & Philéne, ravis de la récompenſe qu'ils ont reçuë, expriment leur joye en danſant, & font une maniére de jeu avec leurs crocs.

Fin du troiſiéme interméde.

TROISIÉME

TROISIÉME ACTE DE LA COMÉDIE.

IV. INTERMÉDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UN PAYSAN.

Ce paysan, ami de George Dandin, lui conseille de noyer dans le vin toutes ses inquiétudes, & l'emmène pour joindre sa troupe, voyant venir toute la foule des bergers amoureux, qui commencent à célébrer, par des chants & des danses, le pouvoir de l'Amour.

SCENE II.

Le théatre change, & représente de grandes roches entremêlées d'arbres, où l'on voit plusieurs bergers qui jouent des instrumens.

CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHOEUR DE BERGERS *chantans*, BERGERS & BERGERES *dansans*.

CLORIS.

ICi l'ombre des ormeaux,
Donne un teint frais aux herbettes;
Et les bords de ces ruisseaux
Brillent de mille fleurettes
Qui se mirent dans les eaux.

Prenez, bergers, vos muſettes,
Ajuſtez vos chalumeaux;
Et mêlons nos chanſonnettes
Au chant des petits oiſeaux.

Le Zéphire, entre ces eaux,
Fait mille courſes ſecrettes;
Et les roſſignols nouveaux,
De leurs douces amourettes,
Parlent aux tendres rameaux.
Prenez, bergers, vos muſettes,
Ajuſtez vos chalumeaux;
Et mêlons nos chanſonnettes
Au chant des petits oiſeaux.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Bergers & Bergéres danſans.

CLIMENE.

Ah! Qu'il eſt doux, belle Silvie,
Ah! Qu'il eſt doux de s'enflammer!
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en paſſe ſans aimer.

CLORIS.

Ah! Les beaux jours qu'Amour nous donne,
Lorſque ſa flâme unit les cœurs!
Eſt-il ni gloire ni couronne
Qui vaille ſes moindres douceurs?

TIRCIS.

Qu'avec peu de raiſon on ſe plaint d'un martyre
Que ſuivent de ſi doux plaiſirs.

PHILENE.

Un moment de bonheur dans l'amoureux empire
Répare dix ans de ſoupirs.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable ;
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux ;
Il eſt le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.

SCENE III.

Un grand rocher couvert d'arbres, ſur lequel eſt aſſiſe toute la troupe de Bacchus, s'avance ſur le bord du théatre.

UN SATYRE, UN SUIVANT DE BACCHUS, CHOEUR DE SATYRES *chantans*, SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES *danſans*, CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHOEUR DE BERGERS *chantans*, BERGERS & BERGERES *danſans*.

LE SATYRE.

ARrêtez, c'eſt trop entreprendre ;
Un autre Dieu, dont nous ſuivons les loix,

S'oppose à cet honneur qu'à l'Amour osent rendre
Vos musettes & vos voix;
A des titres si beaux, Bacchus seul peut prétendre,
Et nous sommes ici pour défendre ses droits.

CHOEUR DE SATYRES.

Nous suivons de Bacchus le pouvoir adorable,
Nous suivons en tous lieux
Ses attraits glorieux;
Il est le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.

DEUXIEME ENTRÉE DE BALLET.

Suivans de Bacchus & Bacchantes dansans.

CLORIS.

C'est le printems qui rend l'ame
A nos champs semés de fleurs;
Mais c'est l'Amour & sa flâme
Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT *de Bacchus.*

Le soleil chasse les ombres
Dont le Ciel est obscurci;
Et, des ames les plus sombres,
Bacchus chasse le souci.

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Bacchus est révéré sur la terre & sur l'onde.

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Et l'Amour est un Dieu qu'on adore en tous lieux.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Bacchus à ſon pouvoir a ſoumis tout le monde.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Et l'Amour a domté les hommes & les Dieux.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Rien peut-il égaler ſa douceur ſans ſeconde?

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Rien peut-il égaler ſes charmes précieux?

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Fi de l'Amour & de ſes feux.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Ah! Quel plaiſir d'aimer!

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Ah! Quel plaiſir de boire!

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

A qui vit ſans amour, la vie eſt ſans appas.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

C'eſt mourir que de vivre & de ne boire pas.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Aimables fers!

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Douce victoire!

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Ah! Quel plaiſir d'aimer!

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Ah! Quel plaiſir de boire!

TOUS ENSEMBLE.

Non, non, c'eſt un abus;

Le plus grand Dieu de tous.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

C'eſt l'Amour.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

C'eſt Bacchus.

SCENE IV.

UN BERGER, *& les mêmes acteurs.*

UN BERGER.

C'Eſt trop, c'eſt trop, Bergers. Hé, pourquoi ces débats?
Souffrons qu'en un parti la raiſon nous aſſemble.
L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas,
Ce ſont deux Déïtés qui ſont fort bien enſemble,
Ne les ſéparons pas.

LES DEUX CHOEURS.

Mêlons donc leurs douceurs aimables;
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables;
Et faiſons répéter aux échos d'alentour,
Qu'il n'eſt rien de plus doux que Bacchus & l'Amour.

TROISIÉME ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers & bergéres ſe mêlent avec les ſuivans de Bacchus & les Bacchantes. Les ſuivans de Bacchus frappent avec leurs tyrſes les eſpéces de tambours de baſque que portent les Bacchantes, pour repréſenter ces cribles qu'elles por-

toient anciennement aux fêtes de Bacchus; les uns & les autres font différentes postures, pendant que les bergers & les bergéres dansent plus sérieusement.

FIN.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT REPRÉSENTÉ, *chanté & dansé dans les intermédes de la comédie de George Dandin.*

George Dandin, *le sieur Moliere.* Bergers dansans, déguisés en valets de fête, *les sieurs Beauchamp, Saint André, la Pierre, Favier.* Bergers jouans de la flûte, *les sieurs Descôteaux, Philbert, Jean & Martin Hotteterre.* Climéne, *mademoiselle Hilaire.* Cloris, *mademoiselle des Fronteaux.* Tircis, *le sieur Blondel.* Philéne, *le sieur Gaye.* Une Bergére, *mademoiselle ......* Bâteliers dansans, *les sieurs Beauchamp, Jouan, Chicanneau, Favier, Noblet, Mayeu.* Un paysan, ami de George Dandin, *le sieur...* Bergers dansans, *les sieurs Chicanneau, Saint André, la Pierre, Favier.* Bergéres dansantes, *les sieurs Bonard, Arnald, Noblet, Foignard.* Satyre chantant, *le sieur Estival.* Suivant de Bacchus, chantant, *le sieur Gingan.* Suivans de Bacchus, dansans, *les sieurs Beauchamp, Dolivet, Chicanneau, Mayeu.* Bacchantes dansantes, *les sieurs Paysan, Manceau, le Roy, Pesan.* Un Berger, *le sieur le Gros.*

CEt agréable ſpectacle étant fini de la ſorte, le Roi & toute la cour ſortirent par le portique du côté gauche du ſalon, & qui rend dans l'allée de traverſe, au bout de laquelle, à l'endroit où elle coupe l'allée des prés, l'on apperçut de loin un édifice élevé de cinquante piéds de haut. Sa figure étoit octogone, & ſur le haut de la couverture s'élevoit une eſpéce de dôme d'une grandeur & d'une hauteur ſi belle & ſi proportionnée, que le tout enſemble reſſembloit beaucoup à ces beaux temples antiques dont l'on voit encore quelques reſtes ; il étoit tout couvert de feuillage, & rempli d'une infinité de lumiéres. A meſure qu'on s'en approchoit, on y découvroit mille différentes beautés. Il étoit iſolé, & l'on voyoit dans les huit angles autant de pilaſtres qui ſervoient comme de piéds forts ou d'arcboutans élevés de quinze piéds de haut. Au deſſus de ces pilaſtres, il y avoit de grands vaſes ornés de différentes façons & remplis de lumiéres. Du haut de ces vaſes ſortoit une fontaine qui, retombant à l'entour, les environnoit comme d'une cloche de criſtal. Ce qui faiſoit un effet d'autant plus admirable, qu'on voyoit un feu éclairer agréablement au milieu de l'eau.

Cet édifice étoit percé de huit portes. Au devant de celle par où l'on entroit, & ſur deux piédeſtaux de verdure, étoient deux grandes figures dorées qui repréſentoient deux Faunes jouant chacun d'un inſtrument. Au deſſus de ces portes, on voyoit comme une eſpéce de friſe ornée de huit grands bas reliefs, repréſentant, par des figures aſſiſes, les quatre ſaiſons de l'année, & les quatre parties du jour. A côté des premiéres,

res, il y avoit de doubles L, &, à côté des autres, des fleurs de lys. Elles étoient toutes enchaſſées parmi le feuillage, & faites avec un artifice de lumiere ſi beau & ſi ſurprenant, qu'il ſembloit que toutes ces figures, ces L, & ces fleurs de lys fûſſent d'un métal lumineux & tranſparent.

Le tour du petit dôme étoit auſſi orné de huit bas reliefs éclairés de la même ſorte; mais, au lieu de figures, c'étoient des trophées diſpoſés en différentes maniéres. Sur les angles du principal édifice & du petit dôme, il y avoit de groſſes boules de verdure qui en terminoient les extrêmités.

Si l'on fut ſurpris en voyant par dehors la beauté de ce lieu, on le fut encore davantage en voyant le dedans. Il étoit preſque impoſſible de ne ſe pas perſuader que ce ne fût un enchantement, tant il y paroiſſoit de choſes qui ſembloient ne ſe pouvoir faire que par magie. Sa grandeur étoit de huit toiſes de diamétre. Au milieu il y avoit un grand rocher, & autour du rocher une table de figure octogone chargée de ſoixante & quatre couverts. Ce rocher étoit percé en quatre endroits, il ſembloit que la nature eût fait choix de tout ce qu'elle a de plus beau & de plus riche pour la compoſition de cet ouvrage, & qu'elle eût elle-même pris plaiſir d'en faire ſon chef-d'œuvre, tant les ouvriers avoient bien ſçû cacher l'artifice dont ils s'étoient ſervi pour l'imiter.

Sur la cime du rocher étoit le cheval Pegaſe; il ſembloit, en ſe cabrant, faire ſortir de l'eau qu'on voyoit couler doucement de deſſous ſes pieds, mais qui auſſi-tôt tomboit

avec abondance, & formoit comme quatre fleuves. Cette eau qui se précipitoit avec violence & par gros bouillons parmi les pointes du rocher, le rendoit tout blanc d'écume, & ne s'y perdoit que pour paroître ensuite plus belle & plus brillante; car, ressortant avec impétuosité par des endroits cachés, elle faisoit des chûtes d'autant plus agréables qu'elles se séparoient en plusieurs petits ruisseaux parmi les cailloux & les coquilles. Il sortoit de tous les endroits les plus creux du rocher mille goutes d'eau qui, avec celles des cascades, venoient à inonder une pelouse couverte de mousse & de divers coquillages qui en faisoit l'entrée. C'étoit sur ce beau vert, & à l'entour de ces coquilles que ces eaux, venant à se répandre & à couler agréablement, faisoient une infinité de retours qui paroissoient autant de petites ondes d'argent, &, avec un murmure doux & agréable qui s'accordoit au bruit des cascades, tomboient en cent différentes maniéres dans huit canaux qui séparoient la table d'avec le rocher, & en recevoient toutes les eaux. Ces canaux étoient revêtus de carreaux de porcelaine & de mousse, au bord desquels il y avoit de grands vases à l'antique émaillés d'or & d'azur, qui, jettant l'eau par trois différens endroits, remplissoient trois grandes coupes de cristal qui se dégorgeoient encore dans ces mêmes canaux.

Au dessous du cheval Pegase, & vis-à-vis la porte par où l'on entroit, on voyoit la figure d'Apollon assise, tenant dans sa main une lyre; les neuf Muses étoient au dessous de lui qui tenoient aussi divers instrumens. Dans les quatre

coins du rocher, & au dessous de la chûte de ces fleuves, il y avoit quatre figures couchées qui en représentoient les Divinités.

De quelque côté qu'on regardât ce rocher, l'on y voyoit toujours différens effets d'eau, & les lumiéres dont il étoit éclairé étoient si bien disposées, qu'il n'y en avoit point qui ne contribuassent à faire paroître toutes les figures qui étoient d'argent, & à faire briller davantage les divers éclats de l'eau & les différentes couleurs des pierres & des cristaux dont il étoit composé. Il y avoit même des lumiéres si industrieusement cachées dans les cavités de ce rocher, qu'elles n'étoient point apperçûës, mais qui cependant le faisoient voir par tout, & donnoient un lustre & un éclat merveilleux à toutes les gouttes d'eau qui tomboient.

Des huit portes dont ce salon étoit percé, il y en avoit quatre au droit des quatre grandes allées, & quatre autres qui étoient vis-à-vis des petites allées, qui sont dans les angles de cette place. A côté de chaque porte il y avoit quatre grandes niches percées à jour, & remplies d'un grand pied d'argent; au dessous étoit un grand vase de même matiére, qui portoit une girandole de cristal, allumée de dix bougies de cire blanche. Dans les huit angles qui forment la figure de ce lieu, il y avoit un corps solide taillé rustiquement, & dont le fond verdâtre brilloit en façon de cristal ou d'eau congelée. Contre ce corps étoient quatre coquilles de marbre les unes audessous des autres, & dans des distances fort proportionnées; la plus haute étoit la moins grande, & celles de dessous augmentoient

toujours en grandeur, pour mieux recevoir l'eau qui tomboit des unes dans les autres. On avoit mis ſur la coquille la plus élevée une girandole de criſtal, allumée de dix bougies, & de cette coquille ſortoit de l'eau en forme de nappe, qui tombant dans la ſeconde coquille, ſe répandoit dans une troiſiéme, où l'eau d'un maſque poſé au-deſſus venant à ſe rendre, la rempliſſoit encore davantage. Cette troiſiéme coquille étoit portée par deux dauphins, dont les écailles étoient de couleur de nacre; ces deux dauphins jettoient de l'eau dans la quatriéme coquille, où tomboit auſſi en nappe l'eau de la coquille qui étoit au-deſſus; & toutes ces eaux venoient enfin à ſe rendre dans un baſſin de marbre, aux deux extrêmités duquel étoient deux grands vaſes remplis d'orangers.

Le platfonds de ce lieu n'étoit pas cintré en forme de voûte; il s'élevoit juſques à l'ouverture du petit dôme par huit pans, qui repréſentoient un compartiment de menuiſerie artiſtement taillé de feuillages dorés. Dans ces compartimens qui paroiſſoient percés, l'on avoit peint des branches d'arbres au naturel, pour avoir plus d'union avec la feuillée, dont le corps de cet édifice étoit compoſé. Le haut du petit dôme étoit auſſi un compartiment d'une riche broderie d'or & d'argent ſur un fond vert.

Outre vingt-cinq luſtres de criſtal, chacun de dix bougies, qui éclairoient ce lieu, & qui tomboient du haut de la voûte, il y en avoit encore d'autres au milieu des huit portes, qui étoient attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent entre des feſtons de fleurs, noués avec de

pareilles écharpes enrichies d'une frange de même.
Sur la grande corniche qui regnoit tout autour de ce ſalon, étoient rangés ſoixante & quatre vaſes de porcelaine remplis de diverſes fleurs; &, entre ces vaſes, on avoit mis ſoixante & quatre boules de criſtal de diverſes couleurs, & d'un pied de diamétre, ſoutenuës ſur des pieds d'argent; elles paroiſſoient comme autant de pierres précieuſes, & étoient éclairées d'une maniére ſi ingénieuſe, que la lumiére paſſant au travers, & ſe trouvant chargée des différentes couleurs de ces criſtaux, ſe répandoit par tout le haut du platfonds, où elle faiſoit des effets ſi admirables, qu'il ſembloit que ce fuſſent les couleurs même d'un véritable arc-en-ciel. De cette corniche, & du tour que formoit l'ouverture du petit dôme, pendoient pluſieurs feſtons de toutes ſortes de fleurs, attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent, dont les bouts, tombant entre chaque feſton, paroiſſoient avec beaucoup d'éclat & de grace ſur tout le corps de cette architecture qui étoit de feuillages, & dont l'on avoit ſi bien ſçû former différentes ſortes de verdure, que la diverſité des arbres qu'on y avoit employés, & que l'on avoit ſçû accommoder les uns auprès des autres, ne faiſoit pas une des moindres beautés de la compoſition de cet agréable édifice.

Au-delà du portique, qui étoit vis-à-vis de celui par où l'on entroit, on avoit dreſſé un buffet d'une beauté & d'une richeſſe toute extraordinaire. Il étoit enfoncé de dix-huit pieds dans l'allée, & l'on y montoit par trois grands degrez en forme d'eſtrade. Il y avoit des deux côtés de ce

buffet, deux maniéres d'aîles élevées d'environ dix pieds de haut, dont le dessous servoit pour passer ceux qui portoient les viandes. Sur le milieu de chacune de ces aîles, étoit un socle de verdure, qui portoit un grand guéridon d'argent, chargé d'une girandole aussi d'argent allumée de bougies de cire blanche, & à côté de ces guéridons, plusieurs grands vases d'argent; contre ce socle étoit attaché une grande plaque d'argent à trois branches, portant chacune un flambeau de cire blanche.

Sur la table du buffet, il y avoit quatre degrez de deux pieds de large, & de trois à quatre pieds de haut, qui s'élevoient jusques à un platfonds de feuillée de vingt-cinq pieds d'exhaussement. Sur ce buffet, & sur ces degrez, l'on voyoit dans une disposition agréable, vingt-quatre bassins d'argent d'une grandeur extrême, & d'un ouvrage merveilleux; ils étoient séparés les uns des autres par autant de grands vases, de cassolettes, & de girandoles d'argent d'une pareille beauté. Il y avoit sur la table vingt-quatre grands pots d'argent, remplis de toutes sortes de fleurs, avec la nef du Roi, la vaisselle & les verres destinés pour son service. Au devant de la table, on voyoit une grande cuvette d'argent en forme de coquille, & aux deux bouts du buffet, quatre guéridons d'argent de six pieds de haut, sur lesquels étoient des girandoles d'argent allumées de dix bougies de cire blanche.

Dans les deux autres arcades qui étoient à côté de celle-ci, étoient deux autres buffets, moins hauts & moins larges que celui du milieu; chaque table avoit deux degrez, sur les-

quels étoient dreſſés quatre grands baſſins d'argent, qui accompagnoient un grand vaſe, chargé d'une girandole allumée de dix bougies; &, entre ces baſſins & ce vaſe, il y avoit pluſieurs figures d'argent. Aux deux bouts du buffet, l'on voyoit deux grandes plaques portant chacune trois flambeaux de cire blanche; au deſſus du doſſier, un guéridon d'argent, chargé de pluſieurs bougies, & à côté, pluſieurs grands vaſes d'un prix & d'une peſanteur extraordinaires; outre ſix grands baſſins qui ſervoient de fond. Devant chaque table, il y avoit une grande cuvette d'argent, peſant mille marcs, & ces tables, qui étoient comme deux crédences pour accompagner le grand buffet du Roi, étoient deſtinées pour le ſervice des dames.

Au delà de l'arcade qui ſervoit d'entrée du côté de l'allée qui deſcend vers les grilles du grand parc, étoit un enfoncement de dix-huit toiſes de long, qui formoit comme un avant-ſalon.

Ce lieu étoit terminé d'un grand portique de verdure, au delà duquel il y avoit une grande ſale bornée par les deux côtés des paliſſades de l'allée, &, par l'autre bout, d'un autre portique de feuillages. Dans cette ſale l'on avoit dreſſé quatre grandes tentes très-magnifiques, ſous leſquelles étoient huit tables accompagnées de leurs buffets, chargés de baſſins, de verres & de lumiéres, diſpoſés dans un ordre tout-à-fait ſingulier.

Lorſque le Roi fut entré dans le ſalon octogone, & que toute la cour ſurpriſe de la beauté & de la diſpoſition ſi extraordinaire de ce lieu, en eut bien conſidéré toutes les

parties, Sa Majeſté ſe mit à table, le dos tourné du côté par où elle avoit entré; & lorſque Monſieur eut auſſi pris ſa place, les dames qui étoient nommées par ſa Majeſté pour y ſouper, prirent les leurs ſelon qu'elles ſe rencontrerent, ſans garder aucun rang. Celles qui eurent cet honneur, furent,

Meſdemoiſelles d'Angoulême.
Madame Aubry de Courcy.
Madame de ſaint Abre.
Madame de Broglio.
Madame de Bailleul.
Madame de Bonnelle.
Madame Bignon.
Madame de Bordeaux.
Mademoiſelle Borelle.
Madame de Briſſac.
Madame de Coulange.
Madame la maréchale de Clerembaut.
Madame la maréchale de Caſtelnau.
Madame de Cominge.
Madame la marquiſe de Caſtelnau.
Mademoiſelle d'Elbeuf.
Madame la maréchale d'Albret, & mademoiſelle ſa fille.
Madame la maréchale d'Eſtrées.
Madame la maréchale de la Ferté.
Madame de la Fayette.
Madame la comteſſe de Fieſque.

Madame

Madame de Fontenay Hotman.

Madame de Fieubet.

Madame la maréchale de Grançei, & mesdemoiselles ses deux filles.

Madame des Hameaux.

Madame la maréchale de l'Hôpital.

Madame la lieutenante civile.

Madame la comtesse de Louvigny.

Mademoiselle de Manicham.

Madame de Mekelbourg.

Madame la grande maréchale.

Madame de Marré.

Madame de Nemours.

Madame de Richelieu.

Madame la duchesse de Richemont.

Mademoiselle de Tresmes.

Madame Tambonneau.

Madame de la Trousse.

Madame la présidente Tubœuf.

Madame la duchesse de la Valliére.

Madame la marquise de la Valliére.

Madame de Vilacerf.

Madame la duchesse de Wirtemberg, & madame sa fille.

Madame de Valavoire.

Comme la somptuosité de ce festin passe tout ce qu'on en pourroit dire, tant par l'abondance & la délicatesse des viandes qui y furent servies, que par le bel ordre que le

maréchal de Bellefonds, & le ſieur de Valentiné controlleur général de la maiſon du Roi y apporterent, je n'entreprendrai pas d'en faire le détail; je dirai ſeulement que le pied du rocher étoit revêtu, parmi les coquilles & la mouſſe, de quantité de pâtes, de confitures, de conſerves, d'herbages, & de fruits ſucrés, qui ſembloient être crûs parmi les pierres, & en faire partie. Il y avoit ſur les huit angles qui marquent la figure du rocher & de la table, huit pyramides de fleurs, dont chacune étoit composée de treize porcelaines remplies de différens mêts. Il y eut cinq ſervices, chacun de cinquante-ſix plats; les plats du deſſert étoient chargés de ſeize porcelaines en pyramides, où tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus rare dans la ſaiſon, y paroiſſoit à l'œil & au goût, d'une maniére qui ſecondoit bien ce que l'on avoit fait dans cet agréable lieu pour charmer la vûë.

Dans une allée aſſez proche de là, & ſous une tente, étoit la table de la Reine, où mangeoient Madame, Mademoiſelle, madame la Princeſſe, madame la princeſſe de Carignan. Monſeigneur le Dauphin ſoupa au château dans ſon appartement.

Le Roi étoit ſervi par monſieur le Duc, & Monſieur, par le ſieur de Valentiné. Le ſieur Grotteau, controlleur de la bouche, les ſieurs Gaut & Chamois, controlleurs d'office, mettoient les viandes ſur la table.

Le maréchal de Bellefonds ſervoit la Reine, le ſieur Courtet, controlleur d'office, ſervoit Madame, le ſieur de la Grange, auſſi controlleur d'office, mettoit ſur table, les

cent ſuiſſes de la garde portoient les viandes, & les pages & valets de piéd du Roi, de la Reine, de Monſieur & de Madame, ſervoient les tables de leurs Majeſtés.

Dans le même tems que l'on portoit ſur ces deux tables, il y en avoit huit autres que l'on ſervoit de la même maniére, qui étoient dreſſées ſous les quatre tentes dont j'ai parlé, & ces tables avoient leurs maîtres d'hôtel, qui faiſoient porter les viandes par les gardes ſuiſſes. La premiére étoit celle,

De madame la comteſſe de Soiſſons, de .... 20 couverts.
De madame la princeſſe de Bade, de .... 20 couverts.
De madame la ducheſſe de Crequy, de .... 20 couverts.
De madame la maréchale de la Mothe, de ... 20 couverts.
De madame de Montauſier, de .... 40 couverts.
De madame la maréchale de Bellefonds, de .. 65 couverts.
De madame la maréchale d'Humiéres, de ... 20 couverts.
De madame de Bethune, de .... 20 couverts.

Il y en avoit encore trois autres dans une petite allée à côté de celle que tenoit madame la maréchale de Bellefonds, de quinze à ſeize couverts chacune, dont les maîtres d'hôtel du Roi avoient le ſoin.

Quantité d'autres tables ſe ſervoient de la deſſerte de la Reine, & des autres, pour les femmes de la Reine & pour d'autres perſonnes.

Dans la grotte, proche du château, il y eut trois tables pour les ambaſſadeurs, qui furent ſervies en même tems, de vingt-deux couverts chacune.

Il y avoit encore en pluſieurs endroits des tables dreſſées,

où l'on donnoit à manger à tout le monde; & l'on peut dire que l'abondance des viandes, des vins & des liqueurs, la beauté & l'excellence des fruits & des confitures, & une infinité d'autres choſes délicatement apprêtées, faiſoient bien voir que la magnificence du Roi ſe répandoit de tous côtés.

Le Roi s'étant levé de table pour donner un nouveau divertiſſement aux dames, & paſſant par le portique, où l'allée monte vers le château, les conduiſit dans la ſale du bal.

A deux cens pas de l'endroit où l'on avoit ſoupé, & dans une traverſe d'allées qui forme un eſpace d'une vaſte grandeur, l'on avoit dreſſé un édifice d'une figure octogone, haut de plus de neuf toiſes, & large de dix. Toute la cour marcha le long de l'allée, ſans s'appercevoir du lieu où elle étoit; mais comme elle eut fait plus de la moitié du chemin, il y eut une paliſſade de verdure, qui s'ouvrant tout d'un coup de part & d'autre, laiſſa voir au travers d'un grand portique, un ſalon rempli d'une infinité de lumiéres, & une longue allée au delà, dont l'extraordinaire beauté ſurprit tout le monde.

Ce bâtiment n'étoit pas tout de feuillages, comme celui où l'on avoit ſoupé, il repréſentoit une ſuperbe ſale, revêtuë de marbre & de porphyre, & ornée ſeulement en quelques endroits, de verdure & de feſtons. Un grand portique de ſeize piéds de large & de trente-deux de haut, ſervoit d'entrée à ce riche ſalon; il avançoit environ trois toiſes dans l'allée, & cette avance ſervoit encore de veſti-

bule, & faisoit symétrie aux autres enfoncemens qui se rencontroient dans les huit côtés. Du milieu du portique pendoient de grands festons de fleurs, attachés de part & d'autre. Aux deux côtés de l'entrée, & sur deux piédestaux, on voyoit des thermes représentant des Satyres, qui étoient là comme les gardes de ce beau lieu. A la hauteur de huit piéds, ce salon étoit ouvert par les six côtés entre la porte par où l'on entroit, & l'allée du milieu; ces ouvertures formoient six grandes arcades qui servoient de tribunes, où l'on avoit dressé plusieurs siéges en forme d'amphithéatres, pour asseoir plus de six-vingt personnes dans chacune. Ces enfoncemens étoient ornés de feuillages qui, venant à se terminer contre les pilastres & le haut des arcades, y montroient assez que ce bel endroit étoit paré comme à un jour de fête, puisque l'on y mêloit des feuilles & des fleurs pour l'orner; car les impostes & les clés des arcades étoient marquées par des festons & des ceintures de fleurs.

Du côté droit, dans l'arcade du milieu, & au haut de l'enfoncement étoit une grotte de rocaille, où, dans un large bassin travaillé rustiquement, l'on voyoit Arion porté sur un Dauphin, & tenant une lyre; il avoit à côté de lui deux Tritons; c'étoit dans ce lieu que les musiciens étoient placés. A l'opposite, l'on avoit mis tous les joueurs d'instrumens; l'enfoncement de l'arcade où ils étoient, formoit aussi une grotte, où l'on voyoit Orphée sur un rocher, qui sembloit joindre sa voix à celle de deux Nymphes assises auprès de lui. Dans le fond des quatre autres arcades,

il y avoit d'autres grottes, où par la gueule de certains monſtres, ſortoit de l'eau qui tomboit dans des baſſins ruſtiques, d'où elle s'échappoit entre des pierres, & dégouttoit lentement parmi la mouſſe & les rocailles.

Contre les huit pilaſtres qui formoient ces arcades, & ſur des piédeſtaux de marbre, l'on avoit poſé huit grandes figures de femmes, qui tenoient dans leurs mains divers inſtrumens, dont elles ſembloient ſe ſervir pour contribuer au divertiſſement du bal.

Dans le milieu des piédeſtaux, il y avoit des maſques de bronze doré, qui jettoient de l'eau dans un baſſin. Au bas de chaque piédeſtal, & des deux côtés du même baſſin, s'élevoient deux jets d'eau qui formoient deux chandeliers.

Tout autour de ce ſalon, regnoit un ſiége de marbre, ſur lequel, d'eſpace en eſpace, étoient pluſieurs vaſes remplis d'orangers.

Dans l'arcade qui étoit vis-à-vis de l'entrée, & qui ſervoit d'ouverture à une grande allée de verdure, l'on voyoit encore, ſur deux piédeſtaux, deux figures qui repréſentoient Flore & Pomone. De ces piédeſtaux, il en ſortoit de l'eau comme de ceux du ſalon.

Le haut du ſalon s'élevoit au deſſus de la corniche par huit pans, juſques à la hauteur de douze piéds; puis formant un platfonds de figure octogone, laiſſoit dans le milieu, une ouverture de pareille forme, dont l'enfoncement étoit de cinq à ſix piéds. Dans ces huit pans, étoient huit grands ſoleils d'or, ſoutenus de huit figures, qui repréſentoient les douze mois de l'année avec les ſignes du zodia-

que; le fond étoit d'azur, ſemé de fleurs de lys d'or; & le reſte enrichi de roſes & d'autres ornemens d'or, d'où pendoient trente-deux luſtres, portant chacun douze bougies.

Outre toutes ces lumiéres, qui faiſoient le plus beau jour du monde, il y avoit dans les ſix tribunes, vingt-quatre plaques, dont chacune portoit neuf bougies; & aux deux côtés des huit pilaſtres, au deſſus des figures, ſortoient de la feuillée de grands fleurons d'argent, en forme de branches d'arbres, qui ſoutenoient treize chandeliers diſpoſés en pyramides. Aux deux côtés de la porte, & dans l'endroit qui ſervoit comme de veſtibule, il y avoit ſix grandes plaques en ovale, enrichies des chiffres du Roi; chacune de ces plaques portoit ſeize chandeliers, allumés de ſeize bougies.

L'allée qui aboutit au milieu de ce ſalon, avoit plus de vingt piéds de large; elle étoit toute défeuillée de part & d'autre, & paroiſſoit découverte par le haut; par les côtés, elle ſembloit accompagnée de huit cabinets, où, à chaque encogneure, l'on voyoit, ſur des piédeſtaux de marbre, des thermes qui repréſentoient des Satyres; à l'endroit où étoient ces thermes, les cabinets ſe fermoient en berceau.

Au bout de l'allée, il y avoit une grotte de rocaille, où l'art étoit ſi heureuſement joint à la nature, que parmi les figures qui l'ornoient, on y voyoit cette belle négligence & cet arrangement ruſtique, qui donne un ſi grand plaiſir à la vûë.

Au haut, & dans le lieu le plus enfoncé de la grotte, on

découvroit une eſpéce de maſque de bronze doré, repréſentant la tête d'un monſtre marin. Deux Tritons argentés ouvroient les deux côtés de la gueule de ce maſque, duquel s'élevoit en forme d'aigrette un gros bouillon d'eau, dont la chûte augmentant celle qui tomboit de ſa gueule extraordinairement grande, faiſoit une nappe, qui ſe répandoit dans un grand baſſin d'où ces deux Tritons ſembloient ſortir.

De ce baſſin ſe formoit une autre grand nappe, accompagnée de deux gros jets d'eau que deux animaux d'une figure monſtrueuſe vomiſſoient en ſe regardant l'un l'autre. Ces deux animaux qui ne paroiſſoient qu'à demi hors de la roche, étoient auſſi de bronze doré. De cette quantité d'eau qu'ils jettoient, & de celle de ce baſſin qui tomboit dans un autre beaucoup plus grand, il ſe formoit une troiſiéme nappe, qui, couvrant tout le bas du rocher, & ſe déchirant inégalement contre les pierres d'en bas, faiſoit paroître des éclats ſi beaux & ſi extraordinaires, qu'on ne les peut bien exprimer.

Cette abondance d'eau, qui, comme un agréable torrent, ſe précipitoit de la ſorte par différentes chûtes, ſembloit couvrir le rocher de pluſieurs voiles d'argent qui n'empêchoient pas qu'on ne vît la diſpoſition des pierres & des coquillages, dont les couleurs paroiſſoient encore avec plus de beauté parmi la mouſſe mouillée, & au travers de l'eau qui tomboit en bas, où elle formoit de gros bouillons d'écume.

De ce dernier endroit, où toute cette eau finiſſoit ſa chûte dans un quarré qui étoit au piéd de la grotte, elle ſe diviſoit

ſoit en deux canots, qui, bordant les deux côtés de l'allée, venoient à ſe terminer dans un grand baſſin, dont la figure étoit d'un quarré long augmenté par les quatre côtés de quatre demi-ronds, lequel ſéparoit l'allée d'avec le ſalon ; mais cette eau ne couloit pas, ſans faire paroître mille beaux effets ; car, vis-à-vis des huit cabinets, il y avoit dans chaque canal deux jets d'eau, qui formoient de chaque côté ſeize lances de douze à quinze pieds de haut ; &, d'eſpace en eſpace, l'eau de ces canaux, venant à tomber, faiſoit des caſcades qui compoſoient autant de petites nappes argentées, dont la longueur de chaque canal étoit agréablement interrompue.

Ces canaux étoient bordés de gazon de part & d'autre ; du côté des cabinets & entre les thermes qui en marquoient les encogneures, il y avoit dans de grands vaſes, des orangers chargés de fleurs & de fruits ; & le milieu de l'allée étoit d'un ſable jaune qui partageoit les deux liſiéres de gazon.

Dans le baſſin qui ſéparoit l'allée d'avec le ſalon, il y avoit un grouppe de quatre dauphins dans des coquilles de bronze doré poſées ſur un petit rocher ; ces quatre dauphins ne formoient qu'une ſeule tête, qui étoit renverſée, & qui, ouvrant la gueule en haut, pouſſoit un jet d'eau d'une groſſeur extraordinaire. Après que cette eau qui s'élevoit de plus de trente pieds de haut, avoit frappé la feuillée avec violence, elle retomboit dans le baſſin en mille petites boules de criſtal.

Aux deux côtés de ce baſſin il y avoit quatre grandes pla-

ques en ovale, chargées chacune de quinze bougies; mais comme toutes les autres lumiéres qui éclairoient cette allée étoient cachées derriere les pilaſtres & les thermes qui marquoient les cabinets, l'on ne voyoit qu'un jour univerſel qui ſe répandoit ſi agréablement dans tout ce lieu, & en découvroit les parties avec tant de beautés, que tout le monde préféroit cette clarté à la lumiere des plus beaux jours. Il n'y avoit point de jets d'eau qui ne fît paroître mille brillans; & l'on reconnoiſſoit principalement dans ce lieu & dans la grotte où le Roi avoit ſoupé, une diſtribution d'eaux ſi belle & ſi extraordinaire, que jamais il ne s'eſt rien vû de pareil. Le ſieur Joly qui en avoit eu la conduite les avoit ſi bien ménagées, que, produiſant toutes des effets différens, il y avoit encore une union & un certain accord qui faiſoit paroître par tout une agréable beauté; la chûte des unes ſervant, en pluſieurs endroits, à donner plus d'éclat à la chûte des autres. Les jets d'eau qui s'élevoient de quinze pieds ſur le devant des deux canaux, venoient peu à peu à ſe diminuer de hauteur & de force, à meſure qu'ils s'éloignoient de la vûë, de ſorte que, s'accordant avec la belle maniere dont l'on avoit diſpoſé l'allée, il ſembloit que cette allée qui n'avoit gueres plus de quinze toiſes de long, en eût quatre fois davantage, tant toutes choſes y étoient bien conduites.

Pendant que, dans un ſéjour ſi charmant, leurs Majeſtés & toute la cour prenoient le divertiſſement du bal, à la vûë de ces beaux objets, & au bruit de ces eaux qui n'interrompoit qu'agréablement le ſon des inſtrumens, l'on pré-

paroit ailleurs d'autres ſpectacles dont perſonne ne s'étoit apperçû, & qui devoient ſurprendre tout le monde. Le ſieur Giſſey, outre le ſoin qu'il avoit pris du lieu où le Roi avoit ſoupé, & des deſſeins de tous les habits de la comédie, ſe trouvant encore chargé des illuminations qu'on devoit mettre au château, & en pluſieurs endroits du parc, travailloit à mettre toutes ces choſes en ordre, pour faire que ce beau divertiſſement eût une fin auſſi heureuſe & auſſi agréable, que le ſuccès en avoit été favorable juſques alors; ce qui arriva en effet par les ſoins qu'il y prit. Car en un moment toutes les choſes furent ſi bien ordonnées, que quand leurs Majeſtés ſortirent du bal, elles apperçûrent le tour du fer à cheval & le château tout en feu; mais d'un feu ſi beau & ſi agréable, que cet élément qui ne paroît gueres dans l'obſcurité de la nuit ſans donner de la crainte & de la frayeur, ne cauſoit que du plaiſir & de l'admiration. Deux cent vaſes de quatre pieds de haut de pluſieurs façons, & ornés de différentes manieres, entouroient ce grand eſpace qui enferme les parterres de gazon, & qui forme le fer à cheval. Au bas des degrés qui ſont au milieu, on voyoit quatre figures repréſentant quatre fleuves; & au deſſus, ſur quatre piedeſtaux qui ſont aux extrêmités des rampes, quatre autres figures qui repréſentoient les quatre parties du monde. Sur les angles du fer à cheval, & entre les vaſes, il y avoit trente-huit candélabres ou chandeliers antiques de ſix pieds de haut; & ces vaſes, ces candélabres, & ces figures étant éclairés de la même ſorte que celles qui avoient paru dans la friſe du ſa-

lon où l'on avoit ſoupé, faiſoient un ſpectacle merveilleux. Mais, la cour étant arrivée au haut du fer à cheval, & découvrant encore mieux tout le château, ce fut alors que tout le monde demeura dans une ſurpriſe qui ne ſe peut connoître qu'en la reſſentant.

Il étoit orné de quarante-cinq figures. Dans le milieu de la porte du château, il y en avoit une qui repréſentoit Janus; &, des deux côtés, dans les quatorze fenêtres d'en bas, l'on voyoit différens trophées de guerre. A l'étage d'en haut, il y avoit quinze figures qui repréſentoient diverſes vertus, & au deſſus, un ſoleil avec des lyres, & d'autres inſtrumens ayant rapport à Apollon, qui paroiſſoient en quinze différens endroits. Toutes ces figures étoient de diverſes couleurs, mais ſi brillantes & ſi belles, que l'on ne pouvoit dire ſi c'étoient différens métaux allumés, ou des pierres de pluſieurs couleurs qui fuſſent éclairées par un artifice inconnu. Les baluſtrades qui environnent le foſſé du château, étoient illuminées de la même ſorte, & dans les endroits où durant le jour on avoit vû des vaſes remplis d'orangers & de fleurs, l'on y voyoit cent vaſes de diverſes formes allumés de différentes couleurs.

De ſi merveilleux objets arrêtoient la vûë de tout le monde, lorſqu'un bruit, qui s'éleva vers la grande allée, fit qu'on ſe tourna de ce côté-là, auſſi-tôt on la vit éclairée, d'un bout à l'autre, de ſoixante & douze thermes faits de la même maniere que les figures qui étoient au château, & qui la bordoient des deux côtés. De ces thermes il partit en un moment un ſi grand nombre de fuſées, que les

unes, ſe croiſant ſur l'allée, faiſoient une eſpece de berceau, & les autres s'élevant tout droit, & laiſſant juſques en terre une groſſe trace de lumiére, formoient comme une haute paliſſade de feu. Dans le tems que ces fuſées montoient juſques au Ciel, & qu'elles rempliſſoient l'air de mille clartés plus brillantes que les étoiles, l'on voyoit tout au bas de l'allée, le grand baſſin d'eau qui paroiſſoit une mer de flâme & de lumiére, dans laquelle une infinité de feux plus rouges & plus vifs ſembloient ſe jouer au milieu d'une clarté plus blanche & plus claire.

A de ſi beaux effets, ſe joignit le bruit de plus de cinq cent boëtes qui, étant dans le grand parc, & fort éloignées, ſembloient être l'écho de ces grands éclats dont les groſſes fuſées faiſoient retentir l'air, lorſqu'elles étoient en haut.

Cette grande allée ne fut guéres en cet état, que les trois baſſins de fontaines qui ſont dans le parterre de gazon, au bas du fer à cheval, parurent trois ſources de lumiéres. Mille feux ſortoient du milieu de l'eau, qui, comme furieux & s'échapant d'un lieu où ils auroient été retenus par force, ſe répandoient de tous côtés ſur les bords du parterre. Une infinité d'autres feux ſortant de la gueule des lézards, des crocodilles, des grenouilles, & des autres animaux de bronze qui ſont ſur les bords des fontaines, ſembloient aller ſecourir les premiers, & ſe jettant dans l'eau ſous la figure de pluſieurs ſerpens, tantôt ſéparément, tantôt joints enſemble par gros pelotons, lui faiſoient une rude guerre. Dans ces combats, accompagnés de bruits épouventables,

d'un embrâſement qu'on ne peut repréſenter, ces deux élémens étoient ſi étroitement mêlés enſemble, qu'il étoit impoſſible de les diſtinguer. Mille fuſées qui s'élevoient en l'air, paroiſſoient comme des jets d'eau enflammés; & l'eau qui bouillonnoit de toutes parts, reſſembloit à des flots de feu, & à des flâmes agitées.

Bien que tout le monde ſçût que l'on préparoit des feux d'artifice, néanmoins, en quelque lieu qu'on allât durant le jour, l'on n'y voyoit nulle diſpoſition; de ſorte que, dans le tems que chacun étoit en peine du lieu où ils devoient paroître, l'on s'en trouva tout d'un coup environné; car, non ſeulement ils partoient de ces baſſins de fontaines, mais encore des grandes allées qui environnent le parterre; &, en voyant ſortir de terre mille flâmes qui s'élevoient de tous côtés, l'on ne ſçavoit s'il y avoit des canaux qui fourniſſent cette nuit-là autant de feux, comme pendant le jour on avoit vû de jets d'eau qui rafraîchiſſoient ce beau parterre. Cette ſurpriſe cauſa un agréable déſordre parmi tout le monde qui, ne ſçachant où ſe retirer, ſe cachoit dans l'épaiſſeur des bocages, & ſe jettoit contre terre.

Ce ſpectacle ne dura qu'autant de tems qu'il en faut pour imprimer dans l'eſprit une belle image de ce que l'eau & le feu peuvent faire, quand ils ſe rencontrent enſemble, & qu'ils ſe font la guerre; & chacun croyant que la fête ſe termineroit par un artifice ſi merveilleux, retournoit vers le château, quand, du côté du grand étang, l'on vit tout d'un coup le Ciel rempli d'éclairs, & l'air d'un bruit qui ſembloit faire trembler la terre; chacun ſe rangea vers

la grotte pour voir cette nouveauté, & auſſi-tôt il ſortit de la tour de la pompe qui éleve toutes les eaux, une infinité de groſſes fuſées, qui remplirent tous les environs de feu & de lumiere. A quelque hauteur qu'elles montaſſent, elles laiſſoient attachée à la tour une groſſe queuë, qui ne s'en ſéparoit point, que la fuſée n'eût rempli l'air d'une infinité d'étoiles qu'elle y alloit répandre. Tout le haut de cette tour ſembloit être embrâſé, &, de moment en moment, elle vomiſſoit une infinité de feux, dont les uns s'élevoient juſqu'au Ciel, & les autres ne montant pas ſi haut, ſembloient ſe jouer par mille mouvemens agréables qu'ils faiſoient. Il y en avoit même, qui, marquant les chiffres du Roi par leurs tours & retours, traçoient dans l'air de doubles L, toutes brillantes, d'une lumiere très-vive & très-pure. Enfin, après que de cette tour il fut ſorti, à pluſieurs fois, une ſi grande quantité de fuſées que jamais on n'a rien vû de ſemblable, toutes ces lumieres s'éteignirent; &, comme ſi elles euſſent obligé les étoiles du Ciel à ſe retirer, l'on s'apperçut que, de ce côté là, la plus grande partie ne ſe voyoit plus, mais que le jour, jaloux des avantages d'une ſi belle nuit, commençoit à paroître.

Leurs Majeſtés prirent auſſi-tôt le chemin de ſaint Germain avec toute la cour, & il n'y eut que Monſeigneur le Dauphin qui demeura dans le château.

Ainſi finit cette grande fête, de laquelle ſi l'on remarque bien toutes les circonſtances, on verra qu'elle a ſurpaſſé en quelque façon ce qui a jamais été fait de plus mémora-

ble. Car, ſoit que l'on regarde comme en ſi peu de tems l'on a dreſſé des lieux d'une grandeur extraordinaire pour la comédie, pour le ſouper & pour le bal; ſoit que l'on conſidére les divers ornemens dont on les a embellis, le nombre de lumieres dont on les a éclairés, la quantité d'eau qu'il a fallu conduire, & la diſtribution qui en a été faite, la ſomptuoſité des repas où l'on a vû une quantité de toutes ſortes de viandes qui n'eſt pas concevable; & enfin toutes les choſes néceſſaires à la magnificence de ces ſpectacles, & à la conduite de tant de différens ouvriers, on avouera qu'il ne s'eſt jamais rien fait de plus ſurprenant & qui ait cauſé plus d'admiration.

FIN.



MONSIEUR

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE, pere de Julie.
JULIE, fille d'Oronte.
ERASTE, amant de Julie.
NÉRINE, femme d'intrigue, feinte picarde.
LUCETTE, feinte gascone.
SBRIGANI, napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MÉDECIN.
SECOND MÉDECIN.
UN APOTIQUAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMT.
DEUX ARCHERS.

ACTEURS DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.

DEUX MUSICIENS.

TROUPE DE DANSEURS.

DEUX MAISTRES A DANSER.

DEUX PAGES danſans.

QUATRE CURIEUX de ſpectacles, danſans.

DEUX SUISSES danſans.

DEUX MÉDECINS groteſques.

MATASSINS danſans.

DEUX AVOCATS chantans.

DEUX PROCUREURS, } danſans.
DEUX SERGENS, }

TROUPE DE MASQUES.

UNE ÉGYPTIENNE chantante.

UN ÉGYPTIEN chantant.

UN PANTALON chantant.

CHOEUR DE MASQUES chantans.

SAUVAGES danſans.

BISCAYENS danſans.

La ſcéne eſt à Paris.



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

M^R DE POURCEAUGNAC



MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *COMEDIE-BALLET.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans.* PLUSIEURS AUTRES *jouant des inſtrumens.* TROUPE DE DANSEURS.

ERASTE *aux muſiciens, & aux danſeurs.*

SUIVEZ les ordres que je vous ai donnés pour la ſérénade. Pour moi, je me retire, & ne veux point paroître ici.

SCENE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, *chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouant des instrumens*, TROUPE DE DANSEURS.

Cette sérénade est composée de chants, d'instrumens & de danses. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation où Eraste se trouve avec Julie, & expriment les sentimens de deux amans qui sont traversés dans leur amour par le caprice de leurs parens.

UNE MUSICIENNE.

RÉpands, charmante nuit, répands sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence;
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux,
Que les cœurs que l'amour soumet à sa puissance.
Tes ombres & ton silence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à soupirer d'amour.

I. MUSICIEN.

Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!
A d'aimables panchans notre cœur nous dispose;
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!

2. MUSICIEN.

Tout ce qu'à nos vœux on oppose,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien;
Et, pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle,
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidéle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle;
Quand deux cœurs s'aiment bien
Tout le reste n'est rien.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Danse de deux maîtres à danser.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Danse de deux pages.

III. ENTRE'E DE BALLET.

Quatre curieux de spectacles, qui ont pris querelle pendant la danse des deux pages, dansent en se battant l'épée à la main.

IV. ENTRE'E DE BALLET.

Deux suisses séparent les quatre combattans; &, après les avoir mis d'accord, dansent avec eux.

SCENE III.

JULIE, ERASTE, NERINE.

JULIE.

MOn Dieu! Eraſte, gardons d'être ſurpris; je tremble qu'on ne nous voye enſemble; & tout ſeroit perdu après la défenſe que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtés, & je n'apperçois rien.

JULIE *à Nérine.*

Aye auſſi l'œil au guet, Nérine; & prends bien garde qu'il ne vienne perſonne.

NERINE *ſe retirant dans le fond du théatre.*

Repoſez-vous ſur moi; & dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque choſe de favorable, & croyez-vous, Eraſte, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon pere s'eſt mis en tête?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement; & déja nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverſer ce deſſein ridicule.

NERINE *accourant, à Julie.*

Par ma foi, voilà votre pere.

JULIE.

JULIE.

Ah! Séparons-nous vîte.

NERINE.

Non, non, non, ne bougez, je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu! Nérine, que tu es ſotte de nous donner de ces frayeurs.

ERASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dreſſé pour cela quantité de machines; & nous ne feignons point de mettre tout en uſage, ſur la permiſſion que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les reſſorts que nous ferons jouer, vous en aurez le divertiſſement; &, comme aux comédies, il eſt bon de vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe, & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir. C'eſt aſſez de vous dire que nous avons en main divers ſtratagêmes tout prêts à produire dans l'occaſion; & que l'ingénieuſe Nérine, & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NERINE.

Aſſûrément. Votre pere ſe moque-t-il, de vouloir vous anger de ſon avocat de Limoges, monſieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vû de ſa vie, & qui vient par le coche vous enlever à notre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, ſur la parole de votre oncle, lui faſſent rejetter un amant qui vous agrée? Et une perſonne comme vous, eſt-elle faite pour un limoſin? S'il a envie de ſe marier, que ne prend-il une limoſine, & ne laiſſe-t-il en repos les chrétiens? Le ſeul nom de monſieur de Pourceaugnac

m'a miſe dans une colére effroyable. J'enrage de monſieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom là, monſieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage; & vous ne ſerez point madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! Cela ſe peut-il ſouffrir? Non, Pourceaugnac eſt une choſe que je ne ſçaurois ſupporter, & nous lui jouerons tant de piéces, nous lui ferons tant de niches ſur niches, que nous renvoyerons à Limoges monſieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voici notre ſubtil napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCENE IV.

JULIE, ERASTE, SBRIGANI, NERINE.

SBRIGANI.

Monſieur, votre homme arrive. Je l'ai vû à trois lieuës d'ici, où a couché le coche; &, dans la cuiſine où il eſt deſcendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne demie heure, & je le ſçais déjà par cœur. Pour ſa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la nature l'a deſſiné, & ſi l'ajuſtement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais, pour ſon eſprit, je vous avertis par avance, qu'il eſt des plus épais qui ſe faſſent; que nous trouvons en lui une matiére tout-à-fait diſpoſée pour ce que nous voulons, & qu'il eſt homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui préſentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vray ?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NERINE.

Madame, voilà un illustre. Votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, & c'est le héros de notre siéple pour les exploits dont il s'agit ; un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galéres ; qui, au péril de ses bras & de ses épaules, sçait mettre noblement à fin les avantures les plus difficiles ; & qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays, pour je ne sçais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, & je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie ; & principalement sur la gloire que vous acquîtes, lorsqu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille ; lorsqu'avec tant de grandeur d'ame, vous sçûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié ; & que, si généreusement, on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NERINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle ;

& vos éloges me ſont rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modeſtie, laiſſons cela, &, pour commencer notre affaire, allons vîte joindre notre provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts au beſoin les autres acteurs de la comédie.

ERASTE.

Au moins, madame, ſouvenez-vous de votre rôle; &, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des réſolutions de votre pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choſes iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie, ſi toutes nos machines venoient à ne pas réuſſir?

JULIE.

Je déclarerai à mon pere mes véritables ſentimens.

ERASTE.

Et ſi, contre vos ſentimens, il s'obſtinoit à ſon deſſein?

JULIE.

Je le menacerois de me jetter dans un couvent.

ERASTE.

Mais ſi, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous diſe?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me disiez ?

JULIE.

Oui.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi ?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre ; & que, malgré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu ! Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être n'aurons-nous pas besoin ; &, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ERASTE.

Hé bien...

SBRIGANI.

Ma foi, voici notre homme, songeons à nous.

NERINE.

Ah ! Comme il est bâti !

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *se tournant du côté d'où il vient, & parlant à des gens qui le suivent.*

HE bien, quoi? Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Au diantre soit la sotte ville, & les sottes gens qui y sont! Ne pouvoir faire un pas, sans trouver des nigauds qui vous regardent, & se mettent à rire! Hé, messieurs les badauts, faites vos affaires, & laissez passer les personnes sans leur rire au néz. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI *parlant aux mêmes personnes.*

Qu'est-ce que c'est, messieurs? Que veut dire cela? A qui en avez-vous? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI.

Quel procédé est le vôtre, & qu'avez-vous à rire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui?

SBRIGANI.

Eſt-il autrement que les autres ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou boſſu ?

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt bien dit.

SBRIGANI.

Monſieur eſt d'une mine à reſpecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela eſt vray.

SBRIGANI.

Perſonne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Gentilhomme limoſin.

SBRIGANI.

Homme d'eſprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monſieur n'eſt point une perſonne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Aſſûrément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Monſieur, je vous ſuis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je ſuis fâché, monſieur, de voir recevoir de la ſorte une perſonne comme vous; & je vous demande pardon pour la ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vû ce matin, monſieur, avec le coche, lorſque vous avez déjeuné; & la grace avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous; &, comme je ſçais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, & que vous y êtes tout neuf, je ſuis bien aiſe de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon ſervice à cette arrivée, & vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas, par fois, pour les honnêtes gens, toute la conſidération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt trop de graces que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déjà dit; du moment que je vous ai vû, je me ſuis ſenti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ſuis obligé.

SBRIGANI.

Votre phyſionomie m'a plû.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vû quelque choſe d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Quelque choſe d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De doux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De majeſtueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

Je vous aſſûre que je ſuis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'eſt du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous ſçauriez que je ſuis homme tout-à-fait ſincére,

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie,

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en ſuis perſuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'eſt pas capable de déguiſer ſes ſentimens. Vous regardez mon habit qui n'eſt pas fait comme les autres; mais je ſuis originaire de Naples, à votre ſervice, & j'ai voulu conſerver un peu la maniére de s'habiller, & la ſincérité de mon pays.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtiſans.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt ce que m'a dit mon tailleur. L'habit eſt propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au louvre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roi ſera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je ſerai bien aiſe d'être avec vous pour cela, & je connois tout ce pays-ci.

SCENE VI.

ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ERASTE.

AH ! Qu'eſt-ceci ! Que vois-je ? Quelle heureuſe rencontre ! Monſieur de Pourceaugnac ! Que je ſuis ravi de vous voir ! Comment ! Il ſemble que vous ayez peine à me reconnoître ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

ERASTE.

Eſt-il poſſible que cinq ou ſix années m'ayent ôté de votre mémoire, & que vous ne reconnoiſſiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs ?

M. DE POURCEAUGNAC.

[*bas à Sbrigani.*]

Pardonnez-moi. Ma foi, je ne ſçais qui il eſt.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoiſſe, depuis le plus grand juſqu'au plus petit ; je ne fréquentois qu'eux dans le tems que j'y étois, & j'avois l'honneur de vous voir preſque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt moi qui l'ai reçu, monſieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon viſage?

M. DE POURCEAUGNAC.

[*à Sbrigani.*]

Si fait. Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous reſſouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire, je ne ſçais combien de fois, avec vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

[*à Sbrigani.*]

Excuſez-moi. Je ne ſçais ce que c'eſt.

ERASTE.

Comment appellez-vous ce traiteur de Limoges, qui fait ſi bonne chére?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit Jean?

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus ſouvent enſemble chez lui nous réjouir. Comment eſt-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on ſe proméne?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le cimetiére des arénes?

ERASTE.

Juſtement. C'eſt où je paſſois de ſi douces heures à jouir de votre agréable converſation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

[*à Sbrigani.*]

Excuſez-moi, je me le remets. Diable emporte, ſi je m'en ſouviens.

SBRIGANI *bas à monſieur de Pourceaugnac.*

Il y a cent choſes comme cela qui paſſent de la tête.

ERASTE.

Embraſſez-moi donc, je vous prie; & reſſerrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI *à monſieur de Pourceaugnac.*

Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment ſe porte monſieur votre .... là ... qui eſt ſi honnête homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frere le conſul?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ſe porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes j'en ſuis ravi. Et celui qui eſt de ſi bonne humeur? Là ... monſieur votre ...

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon couſin l'aſſeſſeur?

ERASTE.

Juſtement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gay & gaillard.

ERASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joye. Et monſieur votre oncle ? . . . Le . . .

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce tems-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non. Rien qu'une tante.

ERASTE.

C'eſt ce que je voulois dire, madame votre tante ; comment ſe porte-t-elle ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle eſt morte depuis ſix mois.

ERASTE.

Hélas ! La pauvre femme ! Elle étoit ſi bonne perſonne.

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons auſſi mon neveu le chanoine, qui a penſé mourir de la petite vérole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit été !

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoiſſez-vous auſſi ?

ERASTE.

Vrayment, ſi je le connois ! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien prise,

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé, oui.

ERASTE.

Qui est votre neveu,

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ERASTE.

Fils de votre frere ou de votre sœur,

M. DE POURCEAUGNAC.

Justement.

ERASTE.

Chanoine de l'Eglise de ... Comment l'appellez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

De saint Etienne.

ERASTE.

Le voilà; je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Il dit toute ma parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoît, plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré long-tems dans notre ville?

ERASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là, quand mon cousin l'élû fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur?

ERASTE.

Vrayment oui; j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Très-galant.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien troussé.

ERASTE.

Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vites donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgourdin?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah, ah!

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet; mais je lui dis bien son fait.

ERASTE.

Aſſûrément. Au reſte, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de . . . .

ERASTE.

Vous moquez-vous ? Je ne ſouffrirai point du tout que mon meilleur ami ſoit autre part, que dans ma maiſon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce ſeroit vous . . . .

ERASTE.

Non, vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI *à m. de Pourceaugnac.*

Puiſqu'il le veut obſtinément, je vous conſeille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où ſont vos hardes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laiſſées avec mon valet, où je ſuis deſcendu.

ERASTE.

Envoyons les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fuſſe moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'eſt prudemment aviſé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce pays-ci eſt un peu ſujet à caution.

ERASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner monsieur, & le raménerai où vous voudrez.

ERASTE.

Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout-à-l'heure.

ERASTE *à m. de Pourceaugnac.*

Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ERASTE *seul.*

Ma foi, monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons; les choses sont préparées, & je n'ai qu'à frapper. Holà.

SCENE VII.

UN APOTIQUAIRE, ERASTE.

ERASTE.

JE crois, Monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part.

L'APOTIQUAIRE.

Non, Monſieur, ce n'eſt pas moi qui ſuis le médecin; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne ſuis qu'apotiquaire, apotiquaire indigne, pour vous ſervir.

ERASTE.

Et monſieur le médecin eſt-il à la maiſon?

L'APOTIQUAIRE.

Oui. Il eſt là embarraſſé à expédier quelques malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ERASTE.

Non, ne bougez; j'attendrai qu'il ait fait. C'eſt pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé; & qui ſe trouve attaqué de quelque folie que nous ſerions bien aiſe qu'il pût guérir, avant que de le marier.

L'APOTIQUAIRE.

Je ſçais ce que c'eſt, je ſçais ce que c'eſt, & j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adreſſer à un médecin plus habile; c'eſt un homme qui ſçait la médecine à fond, comme je ſçais ma croix de par dieu; & qui, quand on devroit créver, ne démordroit pas, d'un *iota,* des régles des anciens. Oui, il ſuit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures; &, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une perſonne avec d'autres remédes que ceux que la faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir, que la faculté n'y conſente.

L'APOTIQUAIRE.

Ce n'eſt pas parce que nous ſommes grands amis, que j'en parle; mais il y a plaiſir d'être ſon malade, & j'aimerois mieux mourir de ſes remédes, que de guérir de ceux d'un autre; car, quoi qu'il puiſſe arriver, on eſt aſſûré que les choſes ſont toujours dans l'ordre; &, quand on meurt ſous ſa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'eſt une grande conſolation pour un défunt.

L'APOTIQUAIRE.

Aſſûrément. On eſt bien aiſe au moins d'être mort méthodiquement. Au reſte, il n'eſt pas de ces médecins qui marchandent les maladies; c'eſt un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ſes malades; &, quand on a à mourir, cela ſe fait avec lui le plus vîte du monde.

ERASTE.

En effet, il n'eſt rien tel que de ſortir promtement d'affaire.

L'APOTIQUAIRE.

Cela eſt vrai. A quoi bon tant barguigner, & tant tourner autour du pot? Il faut ſçavoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raiſon.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà déja trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui ſont morts en moins de quatre jours; & qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ERASTE.

Il eſt bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTIQUAIRE.

Sans doute. Il ne me reſte que deux enfans, dont il prend ſoin comme des ſiens; il les traite & gouverne à ſa fantaiſie, ſans que je me mêle de rien; & le plus ſouvent, quand je reviens de la ville, je ſuis tout étonné que je les trouve ſaignés ou purgés par ſon ordre.

ERASTE.

Voilà des ſoins fort obligeans.

L'APOTIQUAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCENE VIII.

ERASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN *au Médecin.*

MOnſieur, il n'en peut plus; il dit qu'il ſent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

I. MEDECIN.

Le malade eſt un ſot; d'autant plus que, dans la maladie dont il eſt attaqué, ce n'eſt pas la tête, ſelon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoique c'en ſoit, Monſieur, il a toujours avec cela ſon cours de ventre depuis ſix mois.

I. MEDECIN.

Bon. C'eſt ſigne que le dedans ſe dégage. Je l'irai viſiter dans deux ou trois jours; mais, s'il mouroit avant ce tems-là, ne manquez pas de m'en donner avis; car il n'eſt pas de la civilité qu'un médecin viſite un mort.

LA PAYSANNE *au Médecin.*

Mon pere, Monſieur, eſt toujours malade de plus en plus.

I. MEDECIN.

Ce n'eſt pas ma faute. Je lui donne des remédes, que ne guérit-il? Combien a-t-il été ſaigné de fois?

LA PAYSANNE.

Quinze, Monſieur, depuis vingt jours.

I. MEDECIN.

Quinze fois ſaigné?

LA PAYSANNE.

Oui.

I. MEDECIN.

Et il ne guérit point?

LA PAYSANNE.

Non, Monſieur.

I. MEDECIN.

C'eſt ſigne que la maladie n'eſt pas dans le ſang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir ſi elle n'eſt pas dans les humeurs; &, ſi rien ne nous réuſſit, nous l'envoyerons aux bains.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà le fin cela, voilà le fin de la médecine.

SCENE IX.

ERASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.

ERASTE *au médecin.*

C'Est moi, Monſieur, qui vous ai envoyé parler ces jours paſſés, pour un parent un peu troublé d'eſprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il ſoit vû de moins de monde.

I. MEDECIN.

Oui, Monſieur, j'ai déja diſpoſé tout, & promets d'en avoir tous les ſoins imaginables.

ERASTE.

Le voici fort à propos.

I. MEDECIN.

La conjoncture eſt tout-à-fait heureuſe, & j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je ſerai bien aiſe de conſulter ſa maladie.

SCENE X.

M. DE POURCEAUGNAC, ERASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.

ERASTE *à m. de Pourceaugnac.*

UNe petite affaire m'eſt ſurvenuë, qui m'oblige à vous [*montrant le médecin.*] quitter; mais voilà une perſonne, entre les mains de qui je vous laiſſe, qui aura ſoin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui ſera poſſible.

I. MEDECIN.

Le devoir de ma profeſſion m'y oblige; & c'eſt aſſez que vous me chargiez de ce ſoin.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

C'eſt ſon maître d'Hôtel, ſans doute; & il faut que ce ſoit un homme de qualité.

I. MEDECIN *à Eraſte.*

Oui, je vous aſſûre que je traiterai monſieur méthodiquement & dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! Il ne me faut point tant de cérémonies; & je ne viens pas ici pour incommoder.

I. MEDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joye.

ERASTE *au médecin.*

Voilà toujours dix piſtoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, & que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu! Laissez-moi faire; ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

[*bas au médecin.*]

C'est ce que je veux faire. Je vous recommande, sur tout, de ne le point laisser sortir de vos mains; car, par fois, il veut s'échapper.

I. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE *à m. de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez; & c'est trop de grace que vous me faites.

SCENE XI.

M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER MEDECIN, SECOND MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.

I. MEDECIN.

CE m'eſt beaucoup d'honneur, monſieur, d'être choiſi pour vous rendre ſervice.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

I. MEDECIN.

Voici un habile homme, mon confrere, avec lequel je vais conſulter la maniére dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je; & je ſuis homme à me contenter de l'ordinaire.

I. MEDECIN.

Allons, des ſiéges.

[*Des laquais entrent, & donnent des ſiéges.*]

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Voilà, pour un jeune homme, des domeſtiques bien lugubres.

I. MEDECIN.

Allons, monſieur, prenez votre place, monſieur.

[*Les deux médecins font aſſeoir m. de Pourceaugnac entre eux deux.*]

M. DE POURCEAUGNAC *s'asséyant.*

Votre très-humble valet. [*Les deux médecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le pouls.*] Que veut dire cela ?

I. MEDECIN.

Mangez-vous bien, monsieur ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui ; & bois encore mieux.

I. MEDECIN.

Tant pis. Cette grande appétition du froid & de l'humide, est une indication de la chaleur & sécheresse qui est au-dedans. Dormez-vous fort.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien soupé.

I. MEDECIN.

Faites-vous des songes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

I. MEDECIN.

De quelle nature sont-ils ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce-là ?

I. MEDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions ; & je veux plûtôt boire un coup.

I. MEDECIN.

Un peu de patience. Nous allons raiſonner ſur votre affaire devant vous, & nous le ferons en françois, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raiſonnement faut-il pour manger un morceau ?

I. MEDECIN.

Comme ainſi ſoit qu'on ne puiſſe guérir une maladie, qu'on ne la connoiſſe parfaitement, & qu'on ne la puiſſe parfaitement connoître, ſans en bien établir l'idée particuliére, & la véritable eſpéce, par ſes ſignes diagnoſtiques & prognoſtiques ; vous me permettrez, monſieur notre ancien, d'entrer en conſidération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, & aux remédes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, monſieur, avec votre permiſſion, que notre malade ici préſent eſt malheureuſement attaqué, affecté, poſſédé, travaillé de cette ſorte de folie, que nous nommons fort bien, mélancolie hypocondriaque ; eſpéce de folie très-fâcheuſe, & qui ne demande pas moins qu'un Eſculape comme vous, conſommé dans notre art ; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, ſous le harnois, & auquel il en a tant paſſé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la diſtinguer des deux autres ; car le célébre Galien établit doctement, à ſon ordinaire, trois eſpéces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainſi appellée non ſeule-

ment par les latins, mais encore par les grecs, ce qui eſt bien à remarquer pour notre affaire. La premiére, qui vient du propre vice du cerveau; la ſeconde, qui vient de tout le ſang, fait & rendu atrabilaire; la troiſiéme, appellée hypocondriaque, qui eſt la nôtre, laquelle procéde du vice de quelque partie du bas ventre, & de la région inférieure; mais particuliérement de la rate, dont la chaleur & l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaiſſes & craſſes, dont la vapeur noire & maligne cauſe dépravation aux fonctions de la faculté princeſſe, & fait la maladie dont, par notre raiſonnement, il eſt manifeſtement atteint & convaincu. Qu'ainſi ne ſoit, pour diagnoſtique inconteſtable de ce que je dis, vous n'avez qu'à conſidérer ce grand ſérieux que vous voyez; cette triſteſſe accompagnée de crainte & de défiance, ſignes pathognomoniques & individuels de cette maladie, ſi bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate; cette phyſionomie, ces yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menuë, grêle, noire & veluë, leſquels ſignes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres; laquelle maladie par laps de tems naturaliſée, envieillie, habituée, & ayant pris droit de bourgeoiſie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phtiſie, ou en apopléxie, ou même en fine phrénéſie & fureur. Tout ceci ſuppoſé, puiſqu'une maladie bien connuë eſt à demi guérie; car *ignoti nulla eſt curatio morbi*, il ne vous ſera pas difficile de convenir des remédes que nous devons faire à monſieur. Premiérement, pour remédier à cette plé-

thore obturante, & à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je ſuis d'avis qu'il ſoit phlébotomiſé libéralement, c'eſt-à-dire que les ſaignées ſoient fréquentes & plantureuſes; en premier lieu de la baſilique, puis de la céphalique, & même, ſi le mal eſt opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, & que l'ouverture ſoit large, afin que le gros ſang puiſſe ſortir; & en même tems, de le purger, déſopiler, & évacuer par purgatifs propres & convenables; c'eſt-à-dire, par cholagogues, mélanogogues, *& cætera;* & comme la véritable ſource de tout le mal, eſt, ou une humeur craſſe & féculente, ou une vapeur noire & groſſiére qui obſcurcit, infecte & ſalit les eſprits animaux, il eſt à propos enſuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette, avec force petit lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur craſſe, & éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur; mais, avant toute choſe, je trouve qu'il eſt bon de le réjouir par agréables converſations, chants & inſtrumens de muſique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danſeurs, afin que leurs mouvemens, diſpoſition & agilité puiſſent exciter & réveiller la pareſſe de ſes eſprits engourdis, qui occaſionne l'épaiſſeur de ſon ſang, d'où procéde la maladie. Voilà les remédes que j'imagine, auxquels pourront être ajoûtés beaucoup d'autres meilleurs, par monſieur notre maître & ancien, ſuivant l'expérience, jugement, lumiére & ſuffiſance qu'il s'eſt acquiſe dans notre art. *Dixi.*

2. MEDECIN.

A Dieu ne plaiſe, monſieur, qu'il me tombe en penſée

d'ajoûter rien à ce que vous venez de dire. Vous avez ſi bien diſcouru ſur tous les ſignes, les ſymptômes & les cauſes de la maladie de monſieur ; le raiſonnement que vous en avez fait eſt ſi docte & ſi beau, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas fou, & mélancolique hypocondriaque; &, quand il ne le ſeroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choſes que vous avez dites, & la juſteſſe du raiſonnement que vous avez fait. Oui, monſieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphicè depinxiſti*, tout ce qui appartient à cette maladie ; il ne ſe peut rien de plus doctement, ſagement, ingénieuſement conçû, penſé, imaginé que ce que vous avez prononcé au ſujet de ce mal, ſoit pour la diagnoſe, ou la prognoſe, ou la thérapie ; & il ne me reſte rien ici, que de féliciter monſieur d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il eſt trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace & la douceur des remédes que vous avez ſi judicieuſement propoſés. Je les approuve tous, *manibus & pedibus deſcendo in tuam ſententiam*. Tout ce que j'y voudrois ajoûter, c'eſt de faire les ſaignées & les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet ;* de prendre le lait clair avant le bain ; de lui compoſer un fronteau où il entre du ſel, le ſel eſt ſymbole de la ſageſſe ; de faire blanchir les murailles de ſa chambre, pour diſſiper les ténébres de ſes eſprits, *album eſt diſgregativum viſus ;* & de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour ſervir de prélude & d'introduction à ces judicieux remédes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du ſoulagement. Faſſe le Ciel, que ces remédes, monſieur, qui ſont les vôtres, réuſſiſſent au

au malade, ſelon notre intention.

M. DE POURCEAUGNAC.

Meſſieurs, il y a une heure que je vous écoute. Eſt-ce que nous jouons ici une comédie?

I. MEDECIN.

Non, monſieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que tout ceci? Et que voulez-vous dire avec votre galimathias & vos ſottiſes?

I. MEDECIN.

Bon. Dire des injures. Voilà un diagnoſtique qui nous manquoit pour la confirmation de ſon mal; & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Avec qui m'a-t-on mis ici? [*Il crache deux ou trois fois.*]

I. MEDECIN.

Autre diagnoſtique. La ſputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſons cela; & ſortons d'ici.

I. MEDECIN.

Autre encore. L'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce donc que toute cette affaire? Et que me voulez-vous?

I. MEDECIN.

Vous guérir, ſelon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guérir?

I. MEDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, je ne ſuis pas malade.

I. MEDECIN.

Mauvais ſigne, lorſqu'un malade ne ſent pas ſon mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

I. MEDECIN.

Nous ſçavons mieux que vous comment vous vous portez; & nous ſommes médecins qui voyons clair dans votre conſtitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous; & je me moque de la médecine.

I. MEDECIN.

Hom, hom! Voici un homme plus fou que nous ne penſons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon pere & ma mere n'ont jamais voulu de remédes; & ils ſont morts tous deux ſans l'aſſiſtance des médecins.

I. MEDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui eſt inſenſé.

[*au ſecond médecin.*]

Allons, procédons à la curation; &, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adouciſſons, lénifions, & accoiſons l'aigreur de ſes eſprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC *ſeul.*

QUe diable eſt-ce-là ? Les gens de ce pays-ci ſont-ils inſenſés ? Je n'ai jamais rien vû de tel, & je n'y comprends rien du tout.

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MEDECINS *groteſques.*

[*Ils s'aſſéyent d'abord tous trois, les médecins ſe lévent à différentes repriſes pour ſaluer monſieur de Pourceaugnac, qui ſe léve autant de fois pour les ſaluer.*]

LES DEUX MEDECINS.

BUon di, buon di, buon di,
Non vi laſciate uccidere
Dal dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col noſtro canto harmonico ;
Sol' per guarir vi
Siamo venuti quí.
Buon di, buon di, buon di.

1. MEDECIN.

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
L'amalato
Non è disperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria.
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

2. MEDECIN.

Su, cantate, ballate, ridete;
Et, se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta un poco di tabac.
Allegramente, monsu Pourceaugnac.

SCENE XIV.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MEDECINS *grotesques*, MATASSINS.

ENTRÉE DE BALLET.

Danse des matassins autour de monsieur de Pourceaugnac.

SCENE XV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTIQUAIRE *tenant une ſeringue.*

L'APOTIQUAIRE.

MOnſieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTIQUAIRE.

Il a été ordonné, monſieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! Que de bruit!

L'APOTIQUAIRE.

Prenez-le, monſieur, prenez-le; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah!

L'APOTIQUAIRE.

C'eſt un petit clyſtère, un petit clyſtère, benin, benin; il eſt benin, benin; là, prenez, prenez, monſieur, c'eſt pour déterger, pour déterger, déterger.

SCENE XVI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTIQUAIRE, *les* DEUX MEDECINS *grotesques*, & *les* MATASSINS *avec des seringues.*

LES DEUX MEDECINS.

Piglia lo su,
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su,
Che non ti fara male,
Piglia lo su questo servitiale,
Piglia lo su,
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable.

[*Monsieur de Pourceaugnac mettant son chapeau pour se garantir des seringues, est suivi par les deux médecins, & par les matassins; il passe par derriére le théatre, & revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'apotiquaire qui l'attendoit; les deux médecins & les matassins rentrent aussi.*

LES DEUX MEDECINS.

Piglia lo ſu ,
Signor Monſu ,
Piglia lo , piglia lo , piglia lo ſu ,
Che non ti ſara male.
Piglia lo ſu queſto ſervitiale ,
Piglia lo ſu ,
Signor Monſu ,
Piglia lo , piglia lo , piglia lo ſu.

[*Monſieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaiſe ; l'apotiquaire appuye ſa ſeringue contre ; & les médecins & les mataſſins le ſuivent.*

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PREMIER MEDECIN, SBRIGANI.

I. MEDECIN.



L a forcé tous les obſtacles que j'avois mis, & s'eſt dérobé aux remédes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'eſt être bien ennemi de ſoi-même, que de fuir des remédes auſſi ſalutaires que les vôtres.

I. MEDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raiſon dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main.

I. MEDECIN.

Sans doute; quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante piſtoles bien acquiſes qu'il vous fait perdre.

I. MEDECIN.

I. MEDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, & je prétends le guérir, en dépit qu'il en ait. Il eſt lié & engagé à mes remédes; & je veux le faire ſaiſir où je le trouverai, comme déſerteur de la médecine, & infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raiſon. Vos remédes étoient un coup ſûr, & c'eſt de l'argent qu'il vous vole.

I. MEDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte aſſûrément, dont il vient épouſer la fille; & qui, ne ſçachant rien de l'infirmité de ſon gendre futur, voudra peut-être ſe hâter de conclure le mariage.

I. MEDECIN.

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

I. MEDECIN.

Il eſt hipotéqué à mes conſultations; & un malade ne ſe moquera pas d'un médecin.

SBRIGANI.

C'eſt fort bien dit à vous; &, ſi vous m'en croyez, vous ne ſouffrirez point qu'il ſe marie, que vous ne l'ayez panſé tout votre ſaoul.

I. MEDECIN.

Laiſſez-moi faire.

SBRIGANI *à part, en s'en allant.*

Je vais de mon côté dreſſer une autre batterie, & le beau-pere eſt auſſi duppe que le gendre.

SCENE II.

ORONTE, PREMIER MEDECIN.

I. MEDECIN.

VOus avez, Monſieur, un certain monſieur de Pourceaugnac, qui doit épouſer votre fille.

ORONTE.

Oui; je l'attends de Limoges, & il devroit être arrivé.

I. MEDECIN.

Auſſi l'eſt-il, & il s'en eſt fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aye dûement préparé pour cela; & mis en état de procréer des enfans bien conditionnés & de corps & d'eſprit.

ORONTE.

Comment donc?

I. MEDECIN.

Votre prétendu gendre a été conſtitué mon malade; ſa maladie qu'on m'a donnée à guérir, eſt un meuble qui m'appartient, & que je compte entre mes effets; & je vous déclare que je ne prétends point qu'il ſe marie, qu'au préalable il n'ait ſatisfait à la médecine, & ſubi les remédes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal?

I. MEDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît?

I. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ORONTE.

Eſt-ce quelque mal....

I. MEDECIN.

Les médecins ſont obligés au ſecret. Il ſuffit que je vous ordonne, à vous, & à votre fille, de ne point célébrer, ſans mon conſentement, vos nôces avec lui, ſur peine d'encourir la diſgrace de la faculté, & d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, ſi cela eſt, de faire le mariage.

I. MEDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il eſt obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

I. MEDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à ſe faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y conſens.

1. MEDECIN.

Oui, il faut qu'il créve, ou que je le guérisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

1. MEDECIN.

Et, si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous; & je vous guérirai.

ORONTE.

Je me porte bien.

1. MEDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade; & je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez; mais ce ne sera pas moi.

[*seul.*]

Voyez un peu la belle raison.

SCENE III.

ORONTE, SBRIGANI *en marchand flamand.*

SBRIGANI.

MOntsir, avec le fostre permission, je suisse un trancher marchant flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monsieur?

SBRIGANI.

Mettez le foſtre chapeau ſur le tête, Montſir, ſi ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monſieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montſir, ſi fous le mettre pas le chapeau ſur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monſieur?

SBRIGANI.

Fous connoître point en ſti file un certe montſir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme eſtile, Montſir, ſi ve plaît?

ORONTE.

C'eſt un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande, Montſir, s'il eſt un homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montſir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en ſuiſſe aiſe beaucoup, Montſir.

ORONTE.

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, pour un petit raiſonne de conſéquence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, que ſti Montſir Oronte donne ſon fille en mariage à un certe Montſir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et ſti Montſir de Pourcegnac, Montſir, l'eſt un homme que doivre beaucoup grandement, à dix ou douze marchanes flamanes qui être venus ici.

ORONTE.

Ce monſieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

SBRIGANI.

Oui, Montſir; &, depuis huite mois, nous afoir obtenir un petit ſentence contre lui, & lui à remettre à payer tout ſe créancier de ſti mariage que ſti montſir Oronte donne pour ſon fille.

ORONTE.

Hom, hom! Il a remis là à payer ſes créanciers?

SBRIGANI.

Oui, Montſir, & avec un grant déſotion nous tous attendre ſti mariage.

ORONTE.

[*à part.*]

L'avis n'eſt pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

SBRIGANI.

Je remercie, Montſir, de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le ſuis, Montſir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montſir m'avoir donné.

[*ſeul, après avoir ôté ſa barbe & dépouillé l'habit de flamand qu'il a par deſſus le ſien.*]

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajuſtement de flamand pour ſonger à d'autres machines; & tâchons de ſemer tant de ſoupçons & de diviſion entre le beau-pere & le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également ſont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; &, entre nous autres fourbes de la premiere claſſe, nous ne faiſons que nous jouer, lorſque nous trouvons un gibier auſſi facile que celui-là.

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *se croyant seul.*

Piglia lo ſu, piglia lo ſu,
Signor monſu ....

Que diable eſt-ce là ? [*appercevant Sbrigani.*] Ah !

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur, qu'avez-vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois, me ſemble lavement.

SBRIGANI.

Comment ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne ſçavez pas ce qui m'eſt arrivé dans ce logis, à la porte duquel vous m'avez conduit ?

SBRIGANI.

Non, vrayment. Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je penſois y être régalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laiſſe entre les mains de monſieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaiſe. Tâter le pouls. Comme

ainſi

ainſi ſoit. Il eſt fou. Deux gros jouflus. Grands chapeaux. *Buon di, buon di.* Six pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, monſu Pourceaugnac.* Apotiquaire. Lavement. Prenez, monſieur, prenez, prenez. Il eſt benin, benin, benin. C'eſt pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo ſu, ſignor monſu, piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu.* Jamais je n'ai été ſi ſaoul de ſottiſes.

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce que tout cela veut dire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ſes grandes embraſſades, eſt un fourbe, qui m'a mis dans une maiſon pour ſe moquer de moi, & me faire une piéce.

SBRIGANI.

Cela eſt-il poſſible?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de poſſédés après mes chauſſes; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échaper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu; les mines ſont bien trompeuſes! Je l'aurois crû le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnemens, comme il eſt poſſible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne ſens-je point le lavement? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Hé! Il y a quelque petite choſe qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat & l'imagination toute remplie de cela ; & il me ſemble toujours que je vois une douzaine de lavemens qui me couchent en jouë.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande ; & les hommes ſont bien traîtres & ſcélérats !

M. DE POURCEAUGNAC.

Enſeignez-moi, de grace, le logis de monſieur Oronte ; je ſuis bien aiſe d'y aller tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Ah, ah ! Vous êtes donc de complexion amoureuſe ; & vous avez oüi parler que ce monſieur Oronte a une fille...

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Je viens l'épouſer.

SBRIGANI.

L'é... L'épouſer ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc ?

SBRIGANI.

Ah ! C'eſt une autre choſe ; je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore ?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vîte.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI.

Non, cela n'est pas nécessaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en dispenser.

M. DE POURCEAUGNAC.

Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis ?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience. [*Après s'être un peu éloigné de monsieur de Pourceaugnac.*]

C'eſt un homme qui cherche ſon bien, qui tâche de pourvoir ſa fille le plus avantageuſement qu'il eſt poſſible; & il ne faut nuire à perſonne. Ce ſont des choſes qui ſont connuës à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, & il eſt défendu de ſcandaliſer ſon prochain. Cela eſt vray; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut ſurprendre, & qui, de bonne foi, vient ſe marier avec une fille qu'il ne connoît pas, & qu'il n'a jamais vûë; un gentilhomme plein de franchiſe, pour qui je me ſens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour ſon ami, prend confiance en moi, & me donne une bague à

[*à m. de Pourceaugnac.*]

garder pour l'amour de lui. Oui, je trouve que je puis vous dire les choſes ſans bleſſer ma conſcience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous ſera poſſible, & d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là méne une vie déshonnête, cela ſeroit un peu trop fort; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante auſſi n'eſt pas aſſez; celui de coquette achevée, me ſemble propre à ce que nous voulons, & je m'en puis ſervir, pour vous dire honnêtement ce qu'elle eſt.

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour duppe?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; & puis il y a des gens, après tout, qui ſe mettent au-deſſus de ces ſortes de choſes, & qui ne croyent

pas que leur honneur dépende . . .

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur, je ne me veux point mettre ſur la tête un chapeau comme celui-là, & l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voilà le pere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là ?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

SCENE V.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Bon jour, monſieur, bon jour.

ORONTE.

Serviteur, monſieur, ſerviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes monſieur Oronte, n'eſt-ce pas ?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, monſieur Oronte, que les limoſins ſoient des ſots?

ORONTE.

Croyez-vous, monſieur de Pourceaugnac, que les pariſiens ſoient des bêtes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, monſieur Oronte, qu'un homme comme moi, ſoit affamé de femme?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, monſieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne ſoit affamée de mari?

SCENE VI.

JULIE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

On vient, de me dire, mon pere, que monſieur de Pourceaugnac eſt arrivé. Ah! Le voilà, ſans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il eſt bien fait! Qu'il a bon air! Et que je ſuis contente d'avoir un tel époux! Souffrez que je l'embraſſe, & que je lui témoigne...

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Tudieu! Quelle galante! Comme elle prend feu d'abord!

ORONTE.

Je voudrois bien ſçavoir, monſieur de Pourceaugnac, par quelle raiſon vous venez...

JULIE *s'approche de monſieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languiſſant, & lui veut prendre la main.*

Que je ſuis aiſe de vous voir! Et que je brûle d'impatience...

ORONTE.

Ah! Ma fille, ôtez-vous de là, vous dis-je.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Oh, oh! Quelle égrillarde!

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, ſçavoir par quelle raiſon, s'il vous plaît, vous avez la hardieſſe de...

[*Julie continuë le même jeu.*]

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Vertu de ma vie!

ORONTE *à Julie.*

Encore? Qu'eſt-ce à dire cela?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je careſſe l'époux que vous m'avez choiſi?

ORONTE.

Non. Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laiſſez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi; &, ſi tu ne rentres tout-à-l'heure, je...

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille eſt une ſotte, qui ne ſçait pas les choſes.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Comme nous lui plaiſons !

ORONTE *à Julie qui eſt reſtée, après avoir fait quelques pas pour s'en aller.*

Tu ne veux pas te retirer ?

JULIE.

Quand eſt-ce donc que vous me marierez avec monſieur?

ORONTE.

Jamais; & tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puiſque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous ſerons mariés enſemble, en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous aſſûre. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

SCENE

SCENE VII.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

MOn Dieu! Notre beau-pere prétendu, ne vous fatiguez point tant; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, & vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche? Et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde; & voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés?

ORONTE.

Je ne sçais pas ce que cela veut dire; mais vous êtes-vous mis dans la tête, qu'un homme de soixante & trois ans ait si peu de cervelle, & considére si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous sçavez; & qui a été mis chez un médecin pour être pansé?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est une piéce que l'on m'a faite, & je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le médecin me l'a dit lui-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le médecin en a menti. Je ſuis gentilhomme, & je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je ſçais ce que j'en dois croire; & vous ne m'abuſerez pas là-deſſus, non plus que ſur les dettes que vous avez aſſignées ſur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes?

ORONTE.

La feinte ici eſt inutile; & j'ai vû le marchand flamand, qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois ſentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel marchand flamand? Quels créanciers? Quelle ſentence obtenue contre moi?

ORONTE.

Vous ſçavez bien ce que je veux dire.

SCENE VIII.

LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE *contrefaiſant une languedocienne.*

AH! Tu es aſſi, & à la fi yeu te trobi après abé fait tant de paſſés. Podes-tu, ſcélérat, podes-tu ſouſteni ma biſto?

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que veut dire cette femme-là ?

LUCETTE.

Que te boli, infame! Tu fas ſémblan de nou me pas connouiſſe, & nou rougiſſes pas, impudint que tu ſios, tu ne [*à Oronte.*] rougiſſes pas de me beyre ? Nou ſabi pas, mouſſur, ſaquos bous dont m'an dit que bouillo eſpouſa la fillo; mai yeu bous déclari que yeu ſoun ſa fenno, & que y a ſet ans, Mouſſur, qu'en paſſant à Pézénas, elle auguet l'adréſſe dambé ſas mignardiſos, commo ſap tapla fayre, de me gagna lou cor, & m'oubligel pra quel moueyen à ly donna la man per l'eſpouſa.

ORONTE.

Oh, oh!

M. DE POURCEAUGNAC.

Que diable eſt-ceci ?

LUCETTE.

Lou trayte me quitel trés ans après, ſul préteſte de qualques affayres que l'apelabon dins ſoun pays, & deſpey noun l'y reſçau put quaſo de noubelo, may dins lou tens qui ſoungeabi lou mens, m'an dounat abiſt, que begnio dins aqueſto billo, per ſe remarida danbé un autro jouena fillo, que ſous parens ly an proucurado, ſenſſe ſaupré res de ſou premié mariatge. Yeu ay tout quittat en diligenſſo, & me ſoüy rendudo dins aqueſte loc lou pu leau qu'ay pouſcut, per m'oupouſa en aquel criminel mariatge, & confondre as elys de tout le mounde lou plus méchant day hommes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée !

LUCETTE.

Impudint, n'as pas de honte de m'injuria, allioc d'être confus day reproches ſecrets que ta conſienſſo te den fayre ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je ſuis votre mari ?

LUCETTE.

Infame, gauſos-tu dire lou contrairi ? Hé tu ſabes bé, per ma penno, que n'es que trop bertat ; & plagueſſo al Cel qu'aco nou fougeſſo pas, & que mauqueſſo layſſado dins l'état d'innoueſſenço, & dins la tranquilitat oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas trompariés oun m'en bengueſſon malheurouſomen fayre ſourty ; yeu nou ſerio pas réduito à fayre lou triſte perſounatgé que yeu ſave préſentemen ; à beyre un marit cruel meſpreſa touto l'ardou que yeu ay per el, & me laiſſa ſenſſe cap de piétat abandounado à las mourtéles doulous que yeu reſſenti de ſas perfidos acciûs.

ORONTE.

[*à m. de Pourceaugnac.*]

Je ne ſçaurois m'empêcher de pleurer. Allez, vous êtes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

SCENE IX.

NERINE, LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

NERINE *contrefaisant une picarde.*

AH! Je n'en pis plus, je ſis toute eſſoflée. Ah! Finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Juſtiche, juſtiche; je boute empêchement au mariage. [*à Oronte.*] Chés mon méri, Monſieu, & je veux faire pindre ché bon pindar-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore!

ORONTE *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce-ci?

LUCETTE.

Et que boulez bous dire, ambe boſtre empachomen, & boſtro pendarie? Quaquel homo es boſtre marit?

NERINE.

Oui, Medéme, & je ſis ſa femme.

LUCETTE.

A quo es faus, aquos yeu que ſoun ſa fenno, & ſe deueſtre pendut, aquo ſera yeu que lou farai penjat.

NERINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Yeu bous diſi que yeu ſoun ſa fenno.

NERINE.

Sa ſemme ?

LUCETTE.

Oy.

NERINE.

Je vous dis que cheſt mi, encore in coup, qui le ſis.

LUCETTE.

Et yeu bous ſouſtenir yeu, qu'aquos yeu.

NERINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a épоſée.

LUCETTE.

Et yeu ſet ans y a que m'a preſo per fenno.

NERINE.

J'ai des gairants de tout cho que je dis.

LUCETTE.

Tout mon pays lo ſap.

NERINE.

No ville en eſt témoin.

LUCETTE.

Tout Pézénas a biſt noſtre mariatge.

NERINE.

Tout chin Quentin a aſſiſté à no noche.

LUCETTE.

Nou y a res de tant béritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus certain.

LUCETTE *à m. de Pourceaugnac.*

Gauſos-tu dire lou contrari, valiſquos ?

NERINE *à m. de Pourceaugnac.*

Est-che que tu me démentiras, méchaint homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vray l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingn impudensso! Et coussy, misérable, nou te soubennes plus de la pavro Françon, & del payre Jeannet, que soun lous fruits de nostre mariatge?

NERINE.

Bayez un peu l'insolence. Quoi, tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de te foi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes!

LUCETTE.

Beni Françon, beni Jeannet, beni touston, beni toustaine, beni fayre beyre à un payre dénaturat la duretat quel a per nostres.

NERINE.

Venez Madelaine, me n'ainfain, venez vesen ichi faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il au.

SCENE X.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC, LUCETTE, NERINE, PLUSIEURS ENFANS.

LES ENFANS.

AH! Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Diantre ſoit des petits fils de putains!

LUCETTE.

Couſſy, trayte, tu nou ſios pas la darniare confuſiu, de reſſaupre à tal tous enfans, & de ferma l'aureillo à la tendreſſo paternello? Tu nou m'eſcaperat pas, infame, yeu te boly ſeguy pes tou, & te reproucha ton crime juſquos à tant que me ſio beniado, & que t'ayo fayt penjat, couqui, te boly fayré penjat.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'être inſainſible aux caireſſes de chette pauvre ainfain? Tu ne te ſauveras mie de mes pattes; &, en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je ſis ta femme, & je te ferai pindre.

LES ENFANS.

Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours, au ſecours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.

ORONTE.

ORONTE *à Lucette, & à Nérine.*

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il mérite d'être pendu.

SCENE XI.

SBRIGANI *seul.*

JE conduis de l'œil toutes choses, & tout cela ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpisse.

SCENE XII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

AH! Je suis assommé. Quelle peine! Quelle maudite ville! Assassiné de tous côtés?

SBRIGANI.

Qu'est-ce, monsieur? Est-il encore arrivé quelque chose?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce pays des femmes & des lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuses me sont venu accuser de

les avoir épousées toutes deux, & me menacent de la justice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire ; & la justice, en ce pays-ci, est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui ; mais quand il y auroit information, ajournement, décret & jugement obtenu par surprise, défaut & contumace, j'ai la voye de conflit de jurisdiction pour temporiser, & venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes ; & l'on voit bien, monsieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi ? Point du tout. Je suis gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçû à mes faits justificatifs, & qu'on ne me sçauroit condamner sur une simple accusation, sans un récollement & confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent sans que je les sçache.

SBRIGANI.

Il me ſemble que le ſens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui eſt du droit, & de l'ordre de la juſtice ; mais non pas à ſçavoir les vrays termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce ſont quelques mots que j'ai retenus en liſant les romans.

SBRIGANI.

Ah ! Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat pour conſulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, & vais vous conduire chez deux hommes fort habiles ; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point ſurpris de leur maniére de parler ; ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour muſique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvû qu'ils me diſent ce que je veux ſçavoir.

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, *deux* AVOCATS, *deux* PROCUREURS, *deux* SERGENS.

1. AVOCAT. *trainant ses paroles en chantant.*

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

2. AVOCAT *chantant fort vîte, & en bredouillant.*

Votre fait
Est clair & net;
Et tout le droit,
Sur cet endroit,
Conclut tout droit.
Si vous consultez nos auteurs,
Législateurs & glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian, & Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alciat, & Cujas,
Ce grand homme si capable,
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux procureurs, & de deux sergens.

Pendant que le 2. AVOCAT *chante les paroles qui suivent.*

Tous les peuples policés,
Et bien sensés,
Les françois, anglois, hollandois,
Danois, suédois, polonois,
Portugais, espagnols, flamans,
Italiens, allemans,
Sur ce fait tiennent loi semblable;
Et l'affaire est sans embarras.
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

Le 1. AVOCAT *chante celles-ci.*

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

[*Monsieur de Pourceaugnac impatienté, les chasse.*

Fin du second Acte.



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.



Ui, les choſes s'acheminent où nous voulons, &, comme ſes lumiéres ſont fort petites, & ſon ſens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur ſi grande de la ſévérité de la juſtice de ce pays, & des apprêts qu'on faiſoit déjà pour ſa mort, qu'il veut prendre la fuite; & pour ſe dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'eſt réſolu à ſe déguiſer; & le déguiſement qu'il a pris, eſt l'habit de femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de votre part à achever la comédie; &, tandis que je jouerai mes ſcenes avec lui, allez-vous-en. [*Il lui parle à l'oreille.*] Vous entendez bien?

ERASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lorſque je l'aurai mis où je veux... [*Il lui parle à l'oreille.*]

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le pere aura été averti par moi . . . [*Il lui parle encore à l'oreille.*]

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre demoiſelle. Allez vîte, qu'il ne nous voye enſemble.

SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC *en femme*, SBRIGANI.

SBRIGANI.

POur moi, je ne crois pas qu'en cet état on puiſſe jamais vous connoître; & vous avez la mine comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la juſtice ne ſoient point obſervées.

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déjà dit. Ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis ils lui font ſon procès.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une juſtice bien injuſte.

SBRIGANI.

Elle eſt ſévére comme tous les diables, particuliérement ſur ces ſortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on eſt innocent ?

SBRIGANI.

N'importe. Ils ne s'enquêtent point de cela ; & puis, ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, & ils ne ſont point plus ravis que de voir pendre un limoſin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que les limoſins leur ont donc fait ?

SBRIGANI.

Ce ſont des brutaux, ennemis de la gentilleſſe & du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avouë que je ſuis pour vous dans une peur épouvantable ; & je ne me conſolerois de ma vie, ſi vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il eſt fâcheux à un gentilhomme d'être pendu ; & qu'une preuve comme celle-là, feroit tort à nos tîtres de nobleſſe.

SBRIGANI.

Vous avez raiſon; on vous conteſteroit après cela le tître d'écuyer. Au reſte, étudiez-vous, quand je vous ménerai par la main, à bien marcher comme une femme; & à prendre le langage, & toutes les manieres d'une perſonne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſez-moi faire, j'ai vû les perſonnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'eſt que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'eſt rien, il y a des femmes qui en ont autant que vous. Ça, voyons un peu comme vous ferez. [*après que monſieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.*] Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carroſſe; où eſt-ce qu'eſt mon carroſſe? Mon Dieu! Qu'on eſt miſérable, d'avoir des gens comme cela! Eſt-ce qu'on me fera attendre toute la journée ſur le pavé; & qu'on ne me fera point venir mon carroſſe?

SBRIGANI.

Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hola, ho, cocher, petit laquais, Ah! Petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt! Petit laquais, petit laquais. Où eſt-ce donc qu'eſt ce petit laquais? Ce petit laquais ne ſe trouvera-t-il point? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais? Eſt-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde?

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille; mais je remarque une chose, cette coëffe est un peu trop déliée, j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moi là, je suis à vous dans un moment; vous n'avez qu'à vous promener.

[*M. de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le théatre, en continuant à contrefaire la femme de qualité.*]

SCENE III.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX SUISSES.

1. SUISSE *sans voir m. de Pourceaugnac.*

ALlons, dépêchons, camerade, l'y faut allair tous deux nous à la créve, pour regarter un peu chousticier sti montsir de Porcegnac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par son cou.

2. SUISSE *sans voir m. de Pourceaugnac.*

Ly faut nous loër un fenestre pour soir sti choustice.

1. SUISSE.

Ly disent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve pour ly accrochir sti Porcegnac.

2. SUISSE.

Ly ſira, mon foi, un grand plaiſir, d'y regarter pendre ſti limoſſin.

1. SUISSE.

Oui, te li foir gambiller les pieds en haut teſant tout le monde.

2. SUISSE.

Ly eſt un plaiçant trôle, oui; ly diſent que s'être marié trois foye.

1. SUISSE.

Sti tiable ly fouloir trois femmes à ly tout ſeul, ly être bien aſſez t'une.

2. SUISSE *appercevant m. de Pourceaugnac.*

Ah! Pon chour, Mameſelle.

1. SUISSE.

Que faire fous là tout ſeul?

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, Meſſieurs.

2. SUISSE.

Ly être belle, par mon foi.

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Meſſieurs.

1. SUISSE.

Fous, Mameſelle, fouloir finir rechouir fous à la créve? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grace.

2. SUISSE.

L'être un gentilhomme limoſſin, qui ſera pendu chantiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curioſité.

1. SUISSE.

Ly être là un petit téton qui l'eſt trôle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau.

1. SUISSE.

Mon foi, moi couchair pien afec fous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! C'en eſt trop; & ces ſortes d'ordures-là ne ſe diſent point à une femme de ma condition.

2. SUISSE.

Laiſſe, toi; l'être moi qui le veut couchair afec elle.

1. SUISSE.

Moi, ne fouloir pas laiſſer.

2. SUISSE.

Moi, li fouloir, moi.

[*Les deux ſuiſſes tirent m. de Pourceaugnac avec violence.*]

1. SUISSE.

Moi, ne faire rien.

2. SUISSE.

Toi, l'afoir pien menti.

1. SUISSE.

Parti, toi, l'afoir menti toi-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au secours ! A la force !

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMT, DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES.

L'EXEMT.

QU'est-ce ? Quelle violence est-ce-là ? Et que voulez-vous faire à madame ? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

1. SUISSE.

Parti, pon ; toi, ne l'asoir point.

2. SUISSE.

Parti, pon aussi ; toi, ne l'asoir point encore.

SCENE V.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMT.

M. DE POURCEAUGNAC.

JE vous suis obligée, Monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolens.

L'EXEMT.

Ouais ! Voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.
Ce n'eſt pas moi, je vous aſſûre.
L'EXEMT.
Ah, ah! Qu'eſt-ce que veut dire....?
M. DE POURCEAUGNAC.
Je ne ſçai pas.
L'EXEMT.
Pourquoi donc dites-vous cela?
M. DE POURCEAUGNAC.
Pour rien.
L'EXEMT.
Voilà un diſcours qui marque quelque choſe; & je vous arrête priſonnier.
M. DE POURCEAUGNAC.
Hé! Monſieur, de grace!
L'EXEMT.
Non, non, à votre mine, & à vos diſcours, il faut que vous ſoyiez ce monſieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui ſe ſoit déguiſé de la ſorte; & vous viendrez en priſon tout-à-l'heure.
M. DE POURCEAUGNAC.
Hélas!

SCENE VI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMT, DEUX ARCHERS.

SBRIGANI *à m. de Pourceaugnac.*

AH Ciel! Que veut dire cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMT.

Oui, oui; c'eſt de quoi je ſuis ravi.

SBRIGANI *à l'exemt.*

Hé! Monſieur, pour l'amour de moi, vous ſçavez que nous ſommes amis depuis long-tems, je vous conjure de ne le point mener en priſon.

L'EXEMT.

Non, il m'eſt impoſſible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuſter cela avec quelques piſtoles?

L'EXEMT *à ſes archers.*

Retirez-vous un peu.

SCENE VII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMT.

SBRIGANI *à m. de Pourceaugnac.*

IL faut lui donner de l'argent pour vous laiſſer aller. Faites vîte.

M. DE POURCEAUGNAC *donnant de l'argent à Sbrigani.*

Ah! Maudite ville!

SBRIGANI.

Tenez, Monſieur.

L'EXEMT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix.

L'EXEMT.

Non, mon ordre eſt trop exprès.

SBRIGANI *à l'exemt qui veut s'en aller.*

[*à m. de Pourceaugnac.*]

Mon Dieu! Attendez. Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais, . . .

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de tems. Vous auriez un grand plaiſir quand vous ſeriez pendu.

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! [*Il donne encore de l'argent à Sbrigani.*

SBRIGANI *à l'éxemt.*

Tenez, monſieur.

L'EXEMT *à Sbrigani.*

Il faut donc que je m'enſuye avec lui ; car il n'y auroit point ici de ſûreté pour moi. Laiſſez-le moi conduire, & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie d'en avoir un grand ſoin.

L'EXEMT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aye mis en lieu de ſûreté.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Adieu. Voilà le ſeul honnête homme que j'aye trouvé en cette ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de tems. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fuſſiez déjà bien loin. [*ſeul.*] Que le Ciel te conduiſe ! Par ma foi, voilà une grande duppe ! Mais, voici ...

SCENE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, *feignant de ne pas voir Oronte.*

AH ! Quelle étrange avanture ! Quelle fâcheuſe nouvelle pour un pere ! Pauvre Oronte, que je te plains !

ORONTE.

Qu'eſt-ce? Quel malheur me préſages-tu?

SBRIGANI.

Ah! Monſieur, ce perfide limoſin, ce traître de monſieur de Pourceaugnac vous enléve votre fille.

ORONTE.

Il m'enléve ma fille?

SBRIGANI.

Oui. Elle en eſt devenuë ſi folle, qu'elle vous quitte pour le ſuivre; & l'on dit qu'il a un caractére pour ſe faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons vîte à la juſtice. Des archers après eux.

SCENE IX.

ORONTE, ERASTE, JULIE, SBRIGANI.

ERASTE *à Julie.*

ALlons, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de votre pere. Tenez, monſieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre ſeule conſidération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriſer, & me guérir abſolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah! Infame que tu es!

ERASTE *à Julie.*

Comment? Me traiter de la ſorte, après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être ſoumiſe aux volontés de monſieur votre pere; il eſt ſage & judicieux dans les choſes qu'il fait; & je ne me plains point de lui, de m'avoir rejetté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ſes raiſons pour cela. On lui a fait croire que cet autre eſt plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus; & quatre ou cinq mille écus eſt un denier conſidérable, & qui vaut bien la peine qu'un homme manque à ſa parole; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laiſſer d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, & le ſuivre honteuſement, ſans le conſentement de monſieur votre pere, après les crimes qu'on lui impute, c'eſt une choſe condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'aſſez ſanglans reproches.

JULIE.

Hé bien, oui. J'ai conçu de l'amour pour lui, & je l'ai voulu ſuivre, puiſque mon pere me l'avoit choiſi pour époux. Quoi que vous me diſiez, c'eſt un fort honnête homme; & tous les crimes dont on l'accuſe, ſont fauſſetés épouvantables.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous êtes une impertinente; & je ſçais mieux que vous ce qui en eſt.

JULIE.

Ce ſont, ſans doute, des piéces qu'on lui fait; & c'eſt peut-
[*montrant Eraſte.*]
être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ERASTE.

Moi, je ſerois capable de cela ?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous dis-je, vous êtes une ſotte.

ERASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de détourner ce mariage, & que ce ſoit ma paſſion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'eſt que la ſeule conſidération que j'ai pour monſieur votre pere; & je n'ai pû ſouffrir qu'un honnête homme, comme lui, fût expoſé à la honte de tous les bruits qui pourroient ſuivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous ſuis, ſeigneur Eraſte, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, monſieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance; j'ai fait tout ce que j'ai pû pour obtenir un tel honneur; mais j'ai été malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conſerve pour vous les ſentimens d'eſtime & de vénération où votre perſonne m'oblige; &, ſi je n'ai pû être votre gendre, au moins ſerai-je éternellement votre ſerviteur.

ORONTE.

Arrêtez, ſeigneur Eraſte. Votre procédé me touche l'ame; & je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari, que monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout-à-l'heure, que tu prennes le ſeigneur Eraſte. Çà, la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai ſur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, monſieur, ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'eſt à elle à m'obéïr; & je ſçais me montrer le maître.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? Et voulez-vous que je poſſéde un corps, dont un autre poſſédera le cœur?

ORONTE.

C'eſt un ſortilége qu'il lui a donné; & vous verrez qu'elle changera de ſentiment avant qu'il ſoit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne...

ORONTE.

Ah ! Que de bruit ! Çà, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah !

ERASTE *à Julie.*

Ne croyez pas que ce ſoit pour l'amour de vous que je vous donne la main ; ce n'eſt que de monſieur votre pere dont je ſuis amoureux ; & c'eſt lui que j'épouſe.

ORONTE.

Je vous ſuis beaucoup obligé ; & j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on faſſe venir le notaire pour dreſſer le contrat.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertiſſement de la ſaiſon, & faire entrer les maſques, que le bruit des nôces de monſieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

SCENE DERNIERE.

TROUPE DE MASQUES *danſans & chantans.*

UN MASQUE *en égyptienne.*

Sortez, ſortez de ces lieux,
Soucis, chagrins & triſteſſe ;
Venez, venez, ris & jeux,
Plaiſirs, amour & tendreſſe ;
Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

CHOEUR DE MASQUES *chantans.*

Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

L'EGYPTIENNE.

A me ſuivre tous ici,
Votre ardeur eſt non commune ;
Et vous êtes en ſouci
De votre bonne fortune :
Soyez toujours amoureux,
C'eſt le moyen d'être heureux.

UN MASQUE *en égyptien.*

Aimons juſqu'au trépas,
La raiſon nous y convie.
Hélas ! Si l'on n'aimoit pas,
Que ſeroit-ce de la vie ?
Ah ! Perdons plûtôt le jour,
Que de perdre notre amour.

L'EGYPTIEN.

Les biens,

L'EGYPTIENNE.

La gloire,

L'EGYPTIEN.

Les grandeurs ;

L'EGYPTIENNE.

Les ſcéptres qui font tant d'envie ;

L'EGYPTIEN.

Tout n'eſt rien, ſi l'amour n'y mêle ſes ardeurs.

L'EGYPTIENNE.

Il n'eſt point, ſans l'amour, de plaiſirs dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Soyons toujours amoureux,
C'eſt le moyen d'être heureux.

CHOEUR.

Sus, chantons tous enſemble;
Danſons, ſautons, jouons-nous.

UN MASQUE *en pantalon.*

Lorſque pour rire on s'aſſemble,
Les plus ſages, ce me ſemble,
Sont ceux qui ſont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de ſauvages.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de biſcayens.

FIN.

NOMS

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ & danſé dans m. de Pourceaugnac, comédie-ballet.

Une muſicienne, *mademoiſelle Hilaire.* Deux muſiciens, *les ſieurs Eſtival & Langeais.* Deux maîtres à danſer, *les ſieurs la Pierre, & Favier.* Deux pages danſans, *les ſieurs Beauchamp, & Chicanneau.* Quatre curieux de ſpectacles danſans, *les ſieurs Noblet, Joubert, Leſtang, & Mayeu.* Deux Suiſſes danſans....... Deux médecins groteſques, *il ſignor Chiacchiarone, & le ſieur Gaye.* Mataſſins danſans, *les ſieurs Beauchamp, la Pierre, Favier, Noblet, Chicanneau, & Leſtang.*

Deux avocats chantans, *les ſieurs Eſtival, & Gaye.* Deux procureurs danſans, *les ſieurs Beauchamp, & Chicanneau.* Deux ſergens danſans, *les ſieurs la Pierre, & Favier.*

Troupe de maſques chantans & danſans. Une égyptienne chantante, *mademoiſelle Hilaire.* Un égyptien chantant, *le ſieur Gaye.* Un pantalon chantant, *le ſieur Blondel.* Chœur de maſques chantans. Deux vieilles, *le ſieur Fernon le cadet, & le Gros.* Deux ſcaramouches, *les ſieurs Eſtival, & Gingan.* Deux pantalons, *les ſieurs Gingan le cadet, & Blondel.* Deux docteurs, *les ſieurs Rebel, & Hedouin.* Deux payſans, *les ſieurs Langeais, & Deſchamps.* Sauvages danſans, *les ſieurs Payſan, Noblet, Joubert, & Leſtang.* Biſcayens danſans, *les ſieurs Beauchamp, Favier, Mayeu, & Chicanneau.*

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

AVANT-PROPOS.

LE Roi, qui ne veut que des choſes extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'eſt propoſé de donner à ſa cour un divertiſſement qui fût compoſé de tous ceux que le théatre peut fournir; &, pour embraſſer cette vaſte idée, & enchaîner enſemble tant de choſes diverſes, ſa Majeſté a choiſi pour ſujet deux princes rivaux qui, dans le champêtre ſéjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des jeux Pythiens, régalent à l'envie une jeune princeſſe & ſa mere, de toutes les galanteries dont ils ſe peuvent aviſer.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

ARISTIONE, princesse, mere d'Eriphile.
ÉRIPHILE, fille de la princesse.
IPHICRATE, prince, amant d'Eriphile.
TIMOCLES, prince, amant d'Eriphile.
SOSTRATE, général d'armée, amant d'Eriphile.
CLÉONICE, confidente d'Eriphile.
ANAXARQUE, astrologue.
CLÉON, fils d'Anaxarque.
CHORÉBE, suivant d'Aristione.
CLITIDAS, plaisant de cour.
Une fausse VÉNUS, d'intelligence avec Anaxarque.

ACTEURS DES INTERMÉDES.

PREMIER INTERMÉDE.

ÉOLE.
TRITONS, chantans.
FLEUVES, chantans.
AMOURS, chantans.
PÊCHEURS DE CORAIL, dansans.

NEPTUNE.
SIX DIEUX MARINS, danſans.

Deuxiéme Intermède.

TROIS PANTOMIMES, danſans.

Troisiéme Intermède.

LA NYMPHE de la vallée de Tempé.

ACTEURS DE LA PASTORALE en muſique.

TIRCIS, berger, amant de Caliſte.
CALISTE, bergére.
LICASTE, berger, ami de Tircis.
MÉNANDRE, berger, ami de Tircis.
PREMIER SATYRE, amant de Caliſte.
SECOND SATYRE, amant de Caliſte.
SIX DRYADES, } danſans.
SIX FAUNES, }
CLIMÉNE, bergére.
PHILINTE, berger.
TROIS PETITES DRYADES, } danſans.
TROIS PETITS FAUNES, }

QUATRIÉME INTERMÉDE.

HUIT STATUËS qui danſent.

CINQUIÉME INTERMÉDE.

QUATRE PANTOMIMES, danſans.

SIXIÉME INTERMÉDE.

FÊTE DES JEUX PYTHIENS.

LA PRÊTRESSE.

DEUX SACRIFICATEURS, chantans.

SIX MINISTRES DU SACRIFICE, portant des haches, danſans.

CHOEUR DE PEUPLES.

SIX VOLTIGEURS, ſautans ſur des chevaux de bois.

QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES, danſans.

HUIT ESCLAVES, danſans.

QUATRE HOMMES, armés à la grecque.

QUATRE FEMMES, armées à la grecque.

UN HÉRAUT.

SIX TROMPETTES.

UN TIMBALLIER.

APOLLON.

SUIVANS D'APOLLON, danſans.

La ſcene eſt en Theſſalie, dans la vallée de Tempé.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

PREMIER INTERMÉDE.

Le théatre repréſente une vaſte mer bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le ſommet porte chacun un fleuve appuyé ſur une urne. Au piéd de ces rochers ſont douze Tritons, & dans le milieu de la mer, quatre Amours ſur des Dauphins; Eole eſt élevé au deſſus des ondes ſur un nuage.

SCENE PREMIERE.

EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS.

EOLE.

Vents, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes;
Et laiſſez regner ſur les ondes
Les Zéphirs & les Amours.

SCENE II.

La mer se calme, & , du milieu des ondes, on voit s'élever une ville. Huit pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nacres de perle, & des branches de corail.

EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS, PESCHEURS DE CORAIL.

UN TRITON.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez, Tritons; cachez-vous, Néréïdes.

CHOEUR DE TRITONS.

Allons tous au devant de ces Divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.

Ah! Que ces princesses sont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,
Notre mere, a bien moins d'appas.

CHOEUR.

Allons tous au devant de ces Divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les pêcheurs forment une danſe, après laquelle ils vont ſe placer chacun ſur un rocher au deſſous d'un Fleuve.

UN TRITON.

Quel noble ſpectacle s'avance?
Neptune, le grand Dieu Neptune, avec ſa cour,
Vient honorer ce beau jour
De ſon auguſte préſence.

CHOEUR.

Redoublons nos concerts;
Et faiſons retentir dans le vague des airs
Notre réjouiſſance.

SCENE III.

NEPTUNE, DIEUX MARINS, EOLE, TRITONS, FLEUVES, AMOURS, PESCHEURS.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Neptune danſe avec ſa ſuite. Les Tritons, les Fleuves, & les pêcheurs accompagnent ſes pas de geſtes différens, & de bruit de conques de perles.

Fin du premier Interméde.

Vers pour le ROI, *repréſentant Neptune.*

LE Ciel, entre les Dieux les plus conſidérés,
Me donne pour partage un rang conſidérable;
Et, me faiſant régner ſur les flots azurés,
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.

Il n'eſt aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande,
Point d'Etats qu'à l'inſtant je ne pûſſe inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement,
Et d'une triple digue à leur force oppoſée,
On les verroit forcer le ferme empêchement,
Et ſe faire en tous lieux une ouverture aiſée.

Mais je ſçais retenir la fureur de ces flots,
Par la ſage équité du pouvoir que j'exerce;
Et laiſſer en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paiſible commerce.

On trouve des écueils par fois dans mes Etats,
On voit quelques vaiſſeaux y périr par l'orage;
Mais contre ma puiſſance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

Pour monſieur LE GRAND, *repréſentant un Dieu marin.*

L'Empire où nous vivons, eſt fertile en tréſors;
Tous les mortels en foule accourent ſur ſes bords;
Et, pour faire bien-tôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

Pour le marquis DE VILLEROI, *repréſentant un Dieu marin.*

SUr la foi de ce Dieu de l'empire flottant,
On peut bien s'embarquer avec toute aſſûrance;
Les flots ont de l'inconſtance,
Mais le Neptune eſt conſtant.

Pour le marquis DE RASSENT, *repréſentant un Dieu marin.*

VOguez ſur cette mer d'un zéle inébranlable,
C'eſt le moyen d'avoir Neptune favorable.

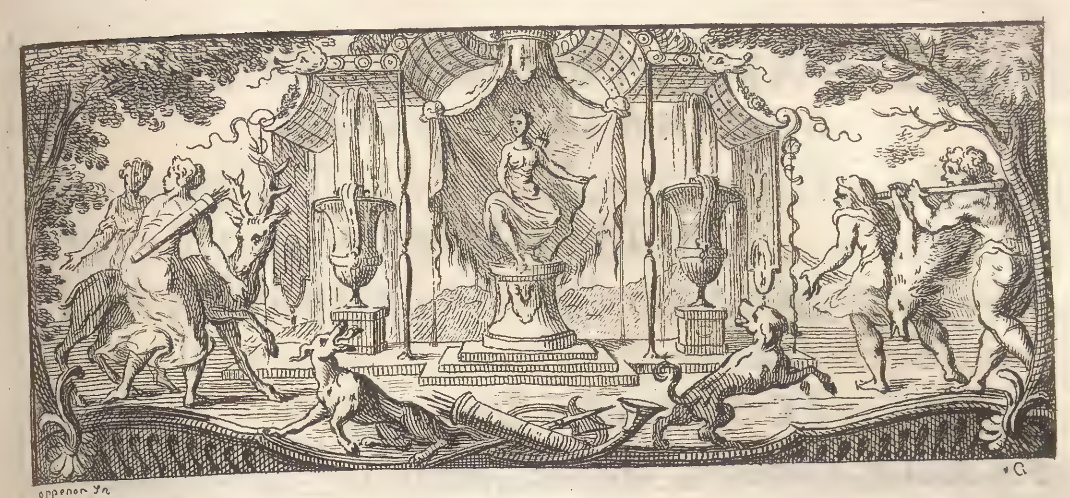


Joullain. Sculpsit



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars*

LES AMANS MAGNIFIQUES



LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS *à part.*



L eſt attaché à ſes penſées.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Non, Soſtrate, je ne vois rien où tu puiſſes avoir recours; & tes maux ſont d'une nature à ne te laiſſer nulle eſpérance d'en ſortir.

CLITIDAS *à part.*

Il raiſonne tout ſeul.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Hélas!

CLITIDAS *à part.*

Voilà des ſoupirs qui veulent dire quelque choſe; & ma conjecture ſe trouvera véritable.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Sur quelles chiméres, dis-moi, pourrois-tu bâtir quelque eſpoir? Et que peux-tu enviſager que l'affreuſe longueur d'une vie malheureuſe, & des ennuis à ne finir que par la mort?

CLITIDAS *à part.*

Cette tête-là eſt plus embarraſſée que la mienne.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Ah! Mon cœur! Ah! Mon cœur! Où m'avez-vous jetté?

CLITIDAS.

Serviteur, ſeigneur Soſtrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas?

CLITIDAS.

Mais, vous plûtôt, que faites-vous ici? Et quelle ſecrette mélancolie, quelle humeur ſombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête, dont l'amour du prince Iphicrate vient de régaler ſur la mer la promenade des princeſſes, tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de muſique & de danſe, & qu'on a vû les rochers & les ondes ſe parer de Divinités pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE.

SOSTRATE.

Je me figure aſſez, ſans la voir, cette magnificence; & tant de gens, d'ordinaire, s'empreſſent à porter de la confuſion dans ces ſortes de fêtes, que j'ai crû à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous ſçavez que votre préſence ne gâte jamais rien, & que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous ſoyez. Votre viſage eſt bien venu par tout; & il n'a garde d'être de ces viſages diſgraciés, qui ne ſont jamais bien reçus des regards ſouverains. Vous êtes également bien auprès des deux princeſſes; & la mere & la fille vous font aſſez connoître l'eſtime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux; & ce n'eſt pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avouë que je n'ai pas naturellement grande curioſité pour ces ſortes de choſes.

CLITIDAS.

Mon Dieu! Quand on n'auroit nulle curioſité pour les choſes, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde; &, quoi que vous puiſſiez dire, on ne demeure point tout ſeul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque choſe qui embarraſſe.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y pûſſe avoir?

CLITIDAS.

Ouais ! Je ne ſçais d'où cela vient ; mais il ſent ici l'amour. Ce n'eſt pas moi. Ah ! Par ma foi, c'eſt vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas !

CLITIDAS.

Je ne ſuis point fou. Vous êtes amoureux. J'ai le néz délicat, & j'ai ſenti cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoi prends-tu cette penſée ?

CLITIDAS.

Sur quoi ? Vous ſeriez bien étonné ſi je vous diſois encore de qui vous êtes amoureux.

SOSTRATE.

Moi ?

CLITIDAS.

Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes ſecrets auſſi bien que notre aſtrologue, dont la princeſſe Ariſtione eſt entêtée ; &, s'il a la ſcience de lire dans les aſtres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des perſonnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, & ouvrez les yeux. E, par ſoi, é ; r, i, ri, éri ; p, h, i, phi, ériphi ; l, e, le, Eriphile. Vous êtes amoureux de la princeſſe Eriphile.

SOSTRATE.

Ah ! Clitidas, j'avouë que je ne puis cacher mon trouble ; & tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez ſi je ſuis ſçavant.

SOSTRATE.

Hélas! Si par quelque avanture tu as pû découvrir le ſecret de mon cœur, je te conjure, au moins, de ne le révéler à qui que ce ſoit; &, ſur tout, de le tenir caché à la belle princeſſe, dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, ſérieuſement parlant, ſi dans vos actions j'ai bien pû connoître depuis un tems la paſſion que vous voulez tenir ſecrette, penſez-vous que la princeſſe Eriphile puiſſe avoir manqué de lumiére pour s'en appercevoir? Les belles, croyez-moi, ſont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles cauſent; & le langage des yeux & des ſoupirs ſe fait entendre, mieux qu'à tout autre, à celles à qui il s'adreſſe.

SOSTRATE.

Laiſſons-la, Clitidas, laiſſons-la voir, ſi elle peut, dans mes ſoupirs & mes regards, l'amour que ſes charmes m'inſpirent; mais gardons bien que par mille autres voyes elle en apprenne rien.

CLITIDAS.

Et qu'appréhendez-vous? Eſt-il poſſible que ce même Soſtrate qui n'a pas craint ni Brennus, ni tous les gaulois, & dont le bras a ſi glorieuſement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageoit la Gréce, eſt-il poſſible, dis-je, qu'un homme ſi aſſûré dans la guerre, ſoit ſi

timide en amour, & que je le voye trembler à dire ſeulement qu'il aime?

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, je tremble avec raiſon; & tous les gaulois du monde enſemble ſont bien moins redoutables, que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne ſuis pas de cet avis; & je ſçais bien, pour moi, qu'un ſeul gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux enſemble les plus charmans du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'eſpérez-vous faire?

SOSTRATE.

Mourir, ſans déclarer ma paſſion.

CLITIDAS.

L'eſpérance eſt belle. Allez, allez, vous vous moquez, un peu de hardieſſe réuſſit toujours aux amans; il n'y a en amour que les honteux qui perdent; & je dirois ma paſſion à une Déeſſe, moi, ſi j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choſes, hélas! condamnent mes feux à un éternel ſilence.

CLITIDAS.

Et quoi?

SOSTRATE.

La baſſeſſe de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour; le rang de la princeſſe, qui met entre elle & mes deſirs une diſtance ſi fâcheuſe; la concur-

rence de deux princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent ſoutenir les prétentions de leurs flâmes, de deux princes, qui par mille & mille magnificences ſe diſputent à tous momens la gloire de ſa conquête, & ſur l'amour de qui on attend tous les jours de voir ſon choix ſe déclarer; mais, plus que tout, Clitidas, le reſpect inviolable où ſes beaux yeux aſſujettiſſent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le reſpect bien ſouvent n'oblige pas tant que l'amour; & je me trompe fort, ou la jeune princeſſe a connu votre flâme, & n'y eſt pas inſenſible.

SOSTRATE.

Ah! Ne t'aviſe point de vouloir flater par pitié le cœur d'un miſérable.

CLITIDAS.

Ma conjecture eſt fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de ſon époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous ſçavez que je ſuis auprès d'elle en quelque eſpéce de faveur, que j'y ai les accès ouverts, & qu'à force de me tourmenter je me ſuis acquis le privilége de me mêler à la converſation, & de parler à tort & à travers de toutes choſes. Quelquefois cela ne me réuſſit pas, mais quelquefois auſſi cela me réuſſit. Laiſſez-moi faire, je ſuis de vos amis, les gens de mérite me touchent; & je veux prendre mon tems pour entretenir la princeſſe de...

SOSTRATE.

Ah! De grace, quelque bonté que mon malheur t'inſpire,

garde-toi bien de lui rien dire de ma flâme. J'aimerois mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité, & ce profond respect où ses charmes divins...

CLITIDAS.

Taisons-nous. Voici tout le monde.

SCENE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLEON, CLITIDAS.

ARISTIONE *à Iphicrate.*

PRince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornemens qui l'emportent, sans doute, sur tout ce que l'on sçauroit voir, & elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand, & de si majestueux, que le Ciel même ne sçauroit aller au-delà; & je puis dire assûrément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLES.

Ce sont des ornemens dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies; & je dois fort trembler, madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable; &, certes, il faut avouer que la campagne a lieu de nous paroître belle, & que nous n'avons pas le tems de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poëtes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, & de la solemnité des jeux pythiens que l'on y célébre tantôt, vous prenez soin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertissemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vû dans notre promenade?

SOSTRATE.

Une petite indisposition, madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Sostrate est de ces gens, madame, qui croyent qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres; & il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guéres de part à tout ce que je fais; &, sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette fête, qui pouvoient m'attirer, si quelqu'autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il vû cela?

CLITIDAS.

Oui, madame. Mais, du rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoi du rivage ?

CLITIDAS.

Ma foi, madame, j'ai craint quelqu'un de ces accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit j'ai songé de poisson mort, & d'œufs cassés; & j'ai appris du seigneur Anaxarque, que les œufs cassés, & le poisson mort, signifient malencontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une chose, que Clitidas n'auroit rien à dire, s'il ne parloit de moi.

CLITIDAS.

C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on n'en sçauroit parler assez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matiéres, puisque je vous en ai prié.

CLITIDAS.

Le moyen ? Ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort que tout; &, s'il est écrit dans les astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je résiste à ma destinée ?

ANAXARQUE.

Avec tout le respect, madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans votre cour, que tout le monde y prenne la liberté de parler, & que le plus honnête homme y soit exposé aux railleries du premier méchant plaisant.

CLITIDAS.

CLITIDAS.

Je vous rends graces de l'honneur . . . .

ARISTIONE *à Anaxarque.*

Que vous êtes fou, de vous chagriner de ce qu'il dit!

CLITIDAS.

Avec tout le respect que je dois à Madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'astrologie, que des gens qui sçavent tous les secrets des Dieux, & qui possédent des connoissances à se mettre audessus de tous les hommes, ayent besoin de faire leur cour, & de demander quelque chose.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent; & donner à madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS.

Ma foi, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aise; & le métier de plaisant n'est pas comme celui d'astrologue. Bien mentir & bien plaisanter, sont deux choses fort différentes; & il est bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Hé? Qu'est-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS *se parlant à lui-même.*

Paix, impertinent que vous êtes. Ne sçavez-vous pas bien que l'astrologie est une affaire d'état, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là. Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour; je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul,

& qu'on vous chaſſera comme un faquin. Taiſez-vous, ſi vous êtes ſage.

ARISTIONE.

Où eſt ma fille ?

TIMOCLES.

Madame, elle s'eſt écartée; & je lui ai préſenté une main qu'elle a refuſé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puiſque l'amour que vous avez pour Eriphile, a bien voulu ſe ſoumettre aux loix que j'ai voulu vous impoſer, puiſque j'ai ſçû obtenir de vous que vous fûſſiez rivaux ſans devenir ennemis, & qu'avec pleine ſoumiſſion aux ſentimens de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite ſeule maîtreſſe, ouvrez-moi tous deux le fond de votre ame, & me dites ſincérement quel progrès vous croyez l'un & l'autre avoir fait ſur ſon cœur ?

TIMOCLES.

Madame, je ne ſuis point pour me flater, j'ai fait ce que j'ai pû pour toucher le cœur de la princeſſe Eriphile, & je m'y ſuis pris, que je crois, de toutes les tendres maniéres dont un amant ſe peut ſervir. Je lui ai fait des hommages ſoumis de tous mes vœux, j'ai montré des aſſiduités, j'ai rendu des ſoins chaque jour, j'ai fait chanter ma paſſion aux voix les plus touchantes, & l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates, je me ſuis plaint de mon martyre en des termes paſſionnés, j'ai fait dire à mes yeux, auſſi-bien qu'à ma bouche, le déſeſpoir de mon amour, j'ai pouſſé à ſes pieds des ſoupirs languiſſans, j'ai même répandu des

larmes, mais tout cela, inutilement; & je n'ai point connu qu'elle ait dans l'ame aucun reſſentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, Prince?

IPHICRATE.

Pour moi, Madame, connoiſſant ſon indifférence, & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle, ni plaintes, ni ſoupirs, ni larmes. Je ſçais qu'elle eſt toute ſoumiſe à vos volontés, & que ce n'eſt que de votre main ſeule qu'elle voudra prendre un époux. Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je m'adreſſe pour l'obtenir; à vous, plûtôt qu'à elle, que je rends tous mes ſoins & tous mes hommages. Et plût au Ciel, Madame, que vous euſſiez pû vous réſoudre à tenir ſa place; que vous euſſiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites; & recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez.

ARISTIONE.

Prince, le compliment eſt d'un amant adroit, & vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les meres pour obtenir les filles; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, & je me ſuis engagée à laiſſer le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'eſt point compliment, Madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la princeſſe Eriphile, que parce qu'elle eſt

votre ſang ; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous; & c'eſt vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui eſt fort bien.

IPHICRATE.

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes, que je....

ARISTIONE.

De grace, Prince, ôtons ces charmes & ces attraits. Vous ſçavez que ce ſont des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire. Je ſouffre qu'on me louë de ma ſincérité. Qu'on diſe que je ſuis une bonne princeſſe, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, & de l'eſtime pour le mérite & la vertu, je puis tâter de tout cela; mais, pour les douceurs de charmes & d'attraits, je ſuis bien aiſe qu'on ne m'en ſerve point; &, quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque ſcrupule d'en goûter la louange, quand on eſt mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah! Madame, c'eſt vous qui voulez être mere, malgré tout le monde, il n'eſt point d'yeux qui ne s'y oppoſent; &, ſi vous le vouliez, la princeſſe Eriphile ne ſeroit que votre ſœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu! Prince, je ne donne point dans tous ces galimathias où donnent la plûpart des femmes; je veux être mere, parce que je le ſuis; & ce ſeroit en vain que je ne

le voudrois pas être. Ce tître n'a rien qui me choque, puiſque, de mon conſentement, je me ſuis expoſée à le recevoir. C'eſt un foible de notre ſexe, dont, grace au Ciel, je ſuis exemte; & je ne m'embarraſſe point de ces grandes diſputes d'âge, ſur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre diſcours. Eſt-il poſſible que juſques ici vous n'ayez pû connoître où panche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE.

Ce ſont obſcurités pour moi.

TIMOCLES.

C'eſt pour moi un myſtére impénétrable.

ARISTIONE.

La pudeur, peut-être, l'empêche de s'expliquer à vous & à moi. Servons-nous de quelqu'autre pour découvrir le ſecret de ſon cœur. Soſtrate, prenez de ma part cette commiſſion; & rendez cet office à ces princes, de ſçavoir adroitement de ma fille, vers qui des deux ſes ſentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent perſonnes dans votre cour, ſur qui vous pourriez mieux verſer l'honneur d'un tel emploi; & je me ſens mal propre à bien exécuter ce que vous ſouhaitez de moi.

ARISTIONE.

Votre mérite, Soſtrate, n'eſt point borné aux ſeuls emplois de la guerre. Vous avez de l'eſprit, de la conduite, de l'adreſſe; & ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelqu'autre mieux que moi, Madame....

ARISTIONE.

Non, non. En vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puiſque vous le voulez, Madame, il vous faut obéïr; mais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne pouviez choiſir perſonne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commiſſion.

ARISTIONE.

C'eſt trop de modeſtie, & vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choſes dont on vous chargera. Découvrez doucement les ſentimens d'Eriphile, & faites-la reſſouvenir qu'il faut ſe rendre, de bonne heure, dans le bois de Diane.

SCENE III.

IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLITIDAS.

IPHICRATE *à Soſtrate.*

Vous pouvez croire que je prends part à l'eſtime que la princeſſe vous témoigne.

TIMOCLES *à Soſtrate.*

Vous pouvez croire que je ſuis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de ſervir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLES.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il ſeroit inutile. J'aurois tort de paſſer les ordres de ma commiſſion ; & vous trouverez bon que je ne parle, ni pour l'un, ni pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laiſſe agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en uſerez comme vous voudrez.

SCENE IV.

IPHICRATE, TIMOCLES, CLITIDAS.

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

CLitidas ſe reſſouvient bien qu'il eſt de mes amis, je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de ſa maîtreſſe, contre ceux de mon rival.

CLITIDAS *bas à Iphicrate.*

Laiſſez-moi faire. Il y a bien de la comparaiſon de lui à vous; & c'eſt un prince bien bâti pour vous le diſputer.

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

Je reconnoîtrai ce ſervice.

SCENE V.

TIMOCLES, CLITIDAS.

TIMOCLES.

MOn rival fait ſa cour à Clitidas; mais Clitidas ſçait bien qu'il m'a promis d'appuyer, contre lui, les prétentions de mon amour.

CLITIDAS.

Aſſûrément; & il ſe moque de croire l'emporter ſur vous. Voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de prince.

TIMOCLES.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour Clitidas.

CLITIDAS *ſeul.*

Belles paroles de tous côtés. Voici la Princeſſe; prenons mon tems pour l'aborder.

SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

ON trouvera étrange, Madame, que vous vous ſoyez ainſi écartée de tout le monde.

ERIPHILE.

ERIPHILE.

Ah ! Qu'aux perſonnes comme nous, qui ſommes toujours accablées de tant de gens, un peu de ſolitude eſt par fois agréable, & qu'après mille impertinens entretiens, il eſt doux de s'entretenir avec ſes penſées ! Qu'on me laiſſe ici promener toute ſeule.

CLEONICE.

Ne voudriez-vous pas, madame, voir un petit eſſai de la diſpoſition de ces gens admirables qui veulent ſe donner à vous ? Ce ſont des perſonnes qui, par leurs pas, leurs geſtes & leurs mouvemens, expriment aux yeux toutes choſes ; & on appelle cela pantomimes. J'ai tremblé à vous dire ce mot ; & il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertiſſement ; car, grace au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui ſe préſente à vous ; & vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Auſſi eſt-ce à vous ſeule qu'on voit avoir recours toutes les muſes néceſſitantes ; vous êtes la grande protectrice du mérite incommodé, & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde, va débarquer chez vous.

CLEONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, madame, il ne faut que les laiſſer là.

ERIPHILE.

Non, non, voyons-les. Faites-les venir.

CLEONICE.

Mais peut-être, madame, que leur danſe ſera méchante.

ERIPHILE.

Méchante, ou non, il la faut voir. Ce ne ſeroit avec vous que reculer la choſe, & il vaut mieux en être quitte.

CLEONICE.

Ce ne ſera ici, madame, qu'une danſe ordinaire; une autre fois....

ERIPHILE.

Point de préambule, Cléonice. Qu'ils danſent.

Fin du premier Acte.

II. INTERMÉDE.

ENTRÉE DE BALLET.

Trois pantomimes danſent devant Eriphile.

Fin du ſecond Interméde.


Blondel invenit et sculpsit

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLEONICE.

ERIPHILE.

VOILA qui est admirable. Je ne crois pas qu'on puisse mieux danser qu'ils dansent, & je suis bien aise de les avoir à moi.

CLEONICE.

Et moi, madame, je suis bien aise que vous ayez vû que je n'ai pas si méchant goût que vous avez pensé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant, vous ne tarderez guéres à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici.

SCENE II.

ERIPHILE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE *allant au devant de Clitidas.*

JE vous avertis, Clitidas, que la princesse veut être seule.

CLITIDAS.

Laiſſez-moi faire, je ſuis homme qui ſçais ma cour.

SCENE III.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS.

LA, la, la, la. [*faiſant l'étonné, en voyant Eriphile.*] Ah!

ERIPHILE *à Clitidas, qui feint de vouloir s'éloigner.*

Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas vûë là, madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu?

CLITIDAS.

De laiſſer la princeſſe votre mere, qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde?

CLITIDAS.

Aſſûrément. Les princes vos amans y étoient.

ERIPHILE.

Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS.

Fort agréables. Soſtrate y étoit auſſi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'eſt pas venu à la promenade?

CLITIDAS.

Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir ; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille ; & que je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'entendre ; mais, après, je lui ai donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits, ne prenant point des maniéres bruyantes, & des tons de voix assommans, sage & posé en toutes choses, ne parlant jamais que bien à propos, point promt à décider, point du tout exagérateur incommode ; &, quelques beaux vers que nos poëtes lui ayent récités, je ne lui ai jamais oüi dire, voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homére. Enfin, c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination ; &, si j'étois princesse, il ne seroit pas malheureux.

ERIPHILE.

C'est un homme d'un grand mérite, assûrément ; mais de quoi t'a-t-il parlé ?

CLITIDAS.

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joye au magnifique régal que l'on vous a donné; m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du Ciel; & vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous côtés & de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie dont toute la cour s'apperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment amoureux! Quelle témérité est la sienne? C'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, madame?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer! Et, de plus, avoir l'audace de le dire!

CLITIDAS.

Ce n'est pas vous, madame, dont il est amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'est pas moi?

CLITIDAS.

Non, madame. Il vous respecte trop pour cela; & est trop sage pour y penser.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arſinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de ſon amour?

CLITIDAS.

Il l'aime éperduement, & vous conjure d'honorer ſa flâme de votre protection.

ERIPHILE.

Moi?

CLITIDAS.

Non, non, madame. Je vois que la choſe ne vous plaît pas. Votre colére m'a obligé à prendre ce détour; &, pour vous dire la vérité, c'eſt vous qu'il aime éperduement.

ERIPHILE.

Vous êtes un inſolent de venir ainſi ſurprendre mes ſentimens. Allons, ſortez d'ici, vous vous mêlez de vouloir lire dans les ames, de vouloir pénétrer dans les ſecrets du cœur d'une princeſſe. Otez-vous de mes yeux, & que je ne vous voye jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame.

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis,

que vous n'en ouvrirez la bouche à perſonne du monde, ſur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il ſuffit.

ERIPHILE.

Soſtrate t'a donc dit qu'il m'aimoit?

CLITIDAS.

Non, madame; il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de ſon cœur, par ſurpriſe, un ſecret qu'il veut cacher à tout le monde, & avec lequel il eſt, dit-il, réſolu de mourir. Il a été au déſeſpoir du vol ſubtil que je lui en ai fait; &, bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré, avec toutes les inſtantes priéres qu'on ſçauroit faire, de ne vous en rien révéler; & c'eſt trahiſon contre lui que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux. C'eſt par ſon ſeul reſpect qu'il peut me plaire; &, s'il étoit ſi hardi que de me déclarer ſon amour, il perdroit pour jamais, & ma préſence, & mon eſtime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, madame...

ERIPHILE.

Le voici. Souvenez-vous au moins, ſi vous êtes ſage, de la défenſe que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela eſt fait, madame. Il ne faut pas être courtiſan indiſcret.

SCENE

SCENE IV.

ERIPHILE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

J'Ai une excuſe, Madame, pour oſer interrompre votre ſolitude; & j'ai reçû de la princeſſe votre mere une commiſſion qui autoriſe la hardieſſe, que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commiſſion, Soſtrate?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux princes peut incliner votre cœur.

ERIPHILE.

La princeſſe ma mere montre un eſprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commiſſion, Soſtrate, vous a été agréable, ſans doute; & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joye?

SOSTRATE.

Je l'ai acceptée, Madame, par la néceſſité que mon devoir m'impoſe d'obéïr; &, ſi la princeſſe avoit voulu recevoir mes excuſes, elle auroit honoré quelqu'autre de cet emploi.

ERIPHILE.

Quelle cauſe, Soſtrate, vous obligeoit à le refuſer?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur, & vous donner toutes les lumiéres que vous pourrez désirer de moi sur le sujet de ces deux princes.

SOSTRATE.

Je ne désire rien pour moi là-dessus, Madame; & je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'aménent.

ERIPHILE.

Jusques-ici je me suis défenduë de m'expliquer, & la princesse ma mere a eu la bonté de souffrir que j'aye reculé toujours ce choix qui me doit engager; mais je serai bien aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous; &, si vous m'en pressez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis si long-tems.

SOSTRATE.

C'est une chose, Madame, dont vous ne serez point importunée par moi; & je ne sçaurois me résoudre à presser une princesse qui sçait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'est ce que la princesse ma mere attend de vous.

SOSTRATE.

Ne lui ai-je pas dit aussi que je m'acquitterois mal de cette commission?

ERIPHILE.

Or ça, Sostrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrans; & je pense qu'il ne doit y avoir guéres de choses qui échapent aux vôtres. N'ont-ils pû découvrir, vos

yeux, ce dont tout le monde eſt en peine, & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumiéres du panchant de mon cœur? Vous voyez les ſoins qu'on me rend, l'empreſſement qu'on me témoigne. Quel eſt celui de ces deux princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme ſur ces ſortes de choſes, ne ſont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Soſtrate, pancheriez-vous des deux? Quel eſt celui, dites-moi, que vous ſouhaiteriez que j'épouſaſſe?

SOSTRATE.

Ah! Madame, ce ne ſeront pas mes ſouhaits, mais votre inclination qui décidera de la choſe.

ERIPHILE.

Mais, ſi je me conſeillois à vous pour ce choix.

SOSTRATE.

Si vous vous conſeilliez à moi, je ſerois fort embarraſſé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous ſemble plus digne de cette préférence?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura perſonne qui ſoit digne de cet honneur. Tous les princes du monde ſeront trop peu de choſe pour aſpirer à vous, les Dieux ſeuls y pourront prétendre; & vous ne ſouffrirez des hommes que l'encens & les ſacrifices.

ERIPHILE.

Cela eſt obligeant, & vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me diſiez pour qui des deux vous vous ſentez plus d'inclination, quel eſt celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCENE V.

ERIPHILE, SOSTRATE, CHOREBE.

CHOREBE.

Madame, voilà la princeſſe qui vient vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE *à part.*

Hélas! Petit garçon que tu es venu à propos!

SCENE VI.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

On vous a demandée, ma fille; & il y a des gens que votre abſence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je penſe, Madame, qu'on m'a demandée par compliment; & on ne s'inquiéte pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertiſſemens les uns aux autres, que toutes nos heures ſont retenues; & nous n'avons aucun moment à perdre, ſi nous voulons les goûter tous. Entrons vîte dans le bois, & voyons ce qui nous y attend. Ce lieu eſt le plus beau du monde, prenons vîte nos places.

Fin du ſecond Acte.



III. INTERMEDE.

Le théatre repréſente un bois conſacré à Diane.

LA NYMPHE DE TEMPÉ.

VEnez, grande Princeſſe, avec tous vos appas,
Venez prêter vos yeux aux innocens ébats
Que notre déſert vous préſente.
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour;
On ne ſent ici que l'amour,
Ce n'eſt que d'amour qu'on y chante.

PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

VOus chantez ſous ces feuillages,
Doux roſſignols pleins d'amour;
Et, de vos tendres ramages,
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages;
Hélas! Petits oiſeaux, hélas!
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCENE II.

LICASTE, MENANDRE, TIRCIS.

LICASTE.

HÉ quoi, toujours languissant, sombre & triste?

MENANDRE.

Hé quoi, toujours aux pleurs abandonné?

TIRCIS.

Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné.

LICASTE.

Domte, domte, Berger l'ennui qui te posséde.

TIRCIS.

Hé, le moyen? Hélas!

MENANDRE.

Fais, fais-toi quelque effort.

TIRCIS.

Hé, le moyen, hélas! quand le mal est trop fort?

LICASTE.

Ce mal trouvera son reméde.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à ma mort.

LICASTE & MENANDRE.

Ah! Tircis.

TIRCIS.

Ah! Bergers.

LICASTE & MENANDRE.

Pren ſur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut ſecourir.

LICASTE & MENANDRE.

C'eſt trop, c'eſt trop céder.

TIRCIS.

C'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir.

LICASTE & MENANDRE.

Quelle foibleſſe!

TIRCIS.

Quel martyre!

LICASTE & MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plûtôt mourir.

LICASTE.

Il n'eſt point de bergére
Si froide & ſi ſévére,
Dont la preſſante ardeur,
D'un cœur qui perſévére,
Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il eſt, dans les affaires
Des amoureux myſtéres,
Certains petits momens
Qui changent les plus fiéres;
Et font d'heureux amans.

TIRCIS.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ſes pas.
Gardons d'être vû d'elle ;
L'ingrate, hélas !
N'y viendroit pas.

SCENE III.

CALISTE.

AH ! Que, ſur notre cœur,
La ſévére loi de l'honneur
Prend un cruel empire !
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis,
Et cependant, ſenſible à ſes cuiſans ſoucis,
De ſa langueur en ſecret je ſoupire ;
Et voudrois bien ſoulager ſon martyre.
C'eſt à vous ſeuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.

Puiſque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer ;
Quelle rigueur impitoyable,
Contre des traits ſi doux, nous force à nous armer ?
Et pourquoi, ſans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable ?

Hélas ! Que vous êtes heureux,
Innocens animaux, de vivre ſans contrainte;
Et de pouvoir ſuivre, ſans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !
Hélas ! Petits oiſeaux, que vous êtes heureux
De ne ſentir nulle contrainte;
Et de pouvoir ſuivre, ſans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !

Mais le ſommeil, ſur ma paupiére,
Verſe de ſes pavots l'agréable fraîcheur;
Donnons-nous à lui toute entiére.
Nous n'avons point de loi ſévére
Qui défende à nos ſens d'en goûter la douceur.
[*Elle s'endort ſur un lit de gazon.*]

SCENE IV.

CALISTE, *endormie*, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

TIRCIS.

VErs ma belle ennemie,
Portons ſans bruit nos pas;
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs;

Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

TIRCIS.

Silence, petits oiſeaux,
Vents, n'agitez nulle choſe,
Coulez doucement, ruiſſeaux,
C'eſt Caliſte qui repoſe.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs;
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

CALISTE *en ſe réveillant, à Tircis.*

Ah! Quelle peine extrême!
Suivre par tout mes pas?

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on ſuive, helas!
Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergére;
Mourir à vos genoux,
Et finir ma miſére.
Puiſqu'en vain, à vos piéds, on me voit ſoupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah! Tircis, ôtez-vous. J'ai peur que, dans ce jour,
La pitié dans mon cœur n'introduiſe l'amour.

LICASTE & MENANDRE enſemble.

Soit amour, ſoit pitié,

Il ſiéd bien d'être tendre.
C'eſt par trop vous défendre,
Bergére, il faut ſe rendre
A ſa longue amitié.
Soit amour, ſoit pitié,
Il ſiéd bien d'être tendre.

CALISTE *à Tircis.*

C'eſt trop, c'eſt trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chériſſant votre perſonne;
Vengez-vous de mon cœur,
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O Ciel! Bergers! Caliſte! Ah! Je ſuis hors de moi.
Si l'on meurt de plaiſir, je dois perdre la vie.

LICASTE.

Digne prix de ta foi.

MENANDRE.

O ſort digne d'envie!

SCENE V.

DEUX SATYRES, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

1. SATYRE *à Caliſte.*

QUoi! Tu me fuis, ingrate; & je te vois ici
De ce berger à moi faire une préférence?

2. SATYRE.

Quoi ! Mes ſoins n'ont rien pû ſur ton indifférence?
Et, pour ce langoureux, ton cœur s'eſt adouci.

CALISTE.

Le deſtin le veut ainſi;
Prenez tous deux patience.

1. SATYRE.

Aux amans qu'on pouſſe à bout
L'Amour fait verſer des larmes;
Mais ce n'eſt pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous conſolent de tout.

2. SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il déſire;
Mais nous avons un ſecours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres Divinités,
Faunes, Dryades, ſortez
De vos paiſibles retraites;
Mêlez vos pas à nos ſons,
Et tracez ſur les herbettes
L'image de nos chanſons.

SCENE VI.

CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danse des Faunes & des Dryades.

SCENE VII.

CLIMENE, PHILINTE, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.

PHILINTE.

Quand je plaisois à tes yeux,
J'étois content de ma vie;
Et ne voyois rois ni Dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMENE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne,
Pour regner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Un autre a vengé ma flâme

Des foiblesses de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidéle;
Si ses yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Mirtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour;
Et moi je perdrois la vie,
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais, si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassoit Cloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place?

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Mirtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrois vivre & mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah! Plus que jamais aimons-nous;
Et vivons & mourons en des liens si doux.

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amans, que vos querelles
Sont aimables & belles!
Qu'on y voit succéder

De plaisirs, de tendresse!
Querellez-vous sans cesse
Pour vous racommoder.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les Faunes & les Dryades recommencent leurs danses, tandis que trois petites Dryades, & trois petits Faunes, font paroître dans l'enfoncement du théatre tout ce qui se passe sur le devant. Ces danses sont entremêlées des chansons des bergers.

CHOEUR DE BERGERS & DE BERGERES.

JOuissons, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.

Des grandeurs, qui voudra se soucie;
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie,
Ont des chagrins qui sont trop cuisans.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.

En aimant, tout nous plaît dans la vie,
Deux cœurs unis de leur sort sont contens;
Cette ardeur de plaisirs suivie,
De tous nos jours fait d'éternels printems.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.

Fin du troisiéme Interméde.

ACTE



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, ANAXARQUE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLITIDAS.

ARISTIONE.


Es mêmes paroles toujours se présentent à dire. Il faut toujours s'écrier, voilà qui est admirable, il ne se peut rien de plus beau, cela passe tout ce qu'on a jamais vû.

TIMOCLES.

C'est donner de trop grandes paroles, madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles, comme celles-là, peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces princes, & vous ne sçauriez assez reconnoître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ai, madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-tems languir, ſur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre ; mais leur amour vous preſſe de vous déclarer, & de ne plus traîner en longueur la récompenſe de leurs ſervices. J'ai chargé Soſtrate d'apprendre, doucement de vous, les ſentimens de votre cœur ; & je ne ſçais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commiſſion.

ERIPHILE.

Oui, Madame ; mais il me ſemble que je ne puis aſſez reculer ce choix dont on me preſſe ; & que je ne ſçaurois le faire ſans mériter quelque blâme. Je me ſens également obligée à l'amour, aux empreſſemens, aux ſervices de ces deux princes ; & je trouve une eſpéce d'injuſtice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de ſon rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuſer tous deux.

ARISTIONE.

Ce ſcrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter ; & ces princes tous deux ſe ſont ſoumis, il y a long-tems, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, eſt fort ſujette à ſe tromper ; & des yeux déſintéreſſés ſont beaucoup plus capables de faire un juſte choix.

ARISTIONE.

Vous ſçavez que je ſuis engagée de parole à ne rien prononcer là-deſſus; &, parmi ces deux princes, votre inclination ne peut point ſe tromper, & faire un choix qui ſoit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter votre parole, ni mon ſcrupule, agréez, Madame, un moyen que j'oſe propoſer.

ARISTIONE.

Quoi, ma fille?

ERIPHILE.

Que Soſtrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le ſecret de mon cœur, ſouffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'eſtime tant Soſtrate que, ſoit que vous vouliez vous ſervir de lui pour expliquer vos ſentimens, ou ſoit que vous vous en remettiez abſolument à ſa conduite, je fais, dis-je, tant d'eſtime de ſa vertu & de ſon jugement, que je conſens de tout mon cœur à la propoſition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'eſt-à-dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Soſtrate?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire; &, avec tout le reſpect que je dois aux princeſſes, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Sostrate?

SOSTRATE.

J'ai des raisons, madame, qui ne me permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire, en obéissant à mes souveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne; & de vous acquerir l'amitié d'un prince qui vous devroit tout son bonheur.

SOSTRATE.

Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce prince ce qu'il souhaiteroit de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourroit être cette raison?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant presser là-dessus? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, sans oser le dire, d'une flâme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, & regarde l'hymen de la princesse, ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit

pouſſer au tombeau ; & , ſi cela étoit, Seigneur, ſeroit-il raiſonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de ſa mort?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Soſtrate, d'être vous-même cet ami, dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux perſonnes qui vous écoutent. Je ſçais me connoître, Seigneur; & les malheureux, comme moi, n'ignorent pas juſqu'où leur fortune leur permet d'aſpirer.

ARISTIONE.

Laiſſons cela. Nous trouverons moyen de terminer l'irréſolution de ma fille.

ANAXARQUE.

En eſt-il un meilleur, Madame, pour terminer les choſes au contentement de tout le monde, que les lumiéres que le Ciel peut donner ſur ce mariage? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jetter pour cela les figures myſtérieuſes que notre art nous enſeigne, & j'eſpére vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union ſouhaitée. Après cela, pourra-t-on balancer encore? La gloire & les proſpérités que le Ciel promettra, ou à l'un, ou à l'autre choix, ne ſeront-elles pas ſuffiſantes pour le déterminer; & celui qui ſera exclu pourra-t-il s'offenſer, quand ce ſera le Ciel qui décidera cette préférence?

IPHICRATE.

Pour moi, je m'y ſoumets entiérement; & je déclare que

cette voye me ſemble la plus raiſonnable.

TIMOCLES.

Je ſuis de même avis; & le Ciel ne ſçauroit rien faire où je ne ſouſcrive ſans répugnance.

ERIPHILE.

Mais, ſeigneur Anaxarque, voyez-vous ſi clair dans les deſtinées, que vous ne vous trompiez jamais; & ces proſpérités, & cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en ſera caution, je vous prie?

ARISTIONE.

Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vûës de l'infaillibilité de mes prédictions, ſont les cautions ſuffiſantes des promeſſes que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous réglerez là-deſſus à votre fantaiſie; & ce ſera à vous à prendre la fortune de l'un, ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

ANAXARQUE.

Oui, Madame; les félicités qui vous ſuivront, ſi vous épouſez l'un, & les diſgraces qui vous accompagneront, ſi vous épouſez l'autre.

ERIPHILE.

Mais, comme il eſt impoſſible que je les épouſe tous deux,

il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non ſeulement ce qui doit arriver, mais auſſi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS *à part.*

Voilà mon aſtrologue embarraſſé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue diſcuſſion des principes de l'aſtrologie, pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'aſtrologie. L'aſtrologie eſt une belle choſe, & le ſeigneur Anaxarque eſt un grand homme.

IPHICRATE.

La vérité de l'aſtrologie eſt une choſe inconteſtable; & il n'y a perſonne qui puiſſe diſputer contre la certitude de ſes prédictions.

CLITIDAS.

Aſſûrément.

TIMOCLES.

Je ſuis aſſez incrédule pour quantité de choſes; mais, pour ce qui eſt de l'aſtrologie, il n'y a rien de plus ſûr & de plus conſtant, que le ſuccès des horoſcopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce ſont des choſes les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent avantures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il est vray.

TIMOCLES.

Peut-on contester, sur cette matiére, les incidens célébres dont les histoires nous font foi?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé?

ARISTIONE.

Sostrate n'en dit mot. Quel est son sentiment là-dessus?

SOSTRATE.

Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences, qu'on nomme curieuses; & il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, madame, que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, sçavoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre comme on veut du Ciel, sur des métaux, des impressions de bonheur, commander aux démons, se faire des armées invisibles, & des soldats invulnérables, tout cela est charmant, sans doute; & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité, cela leur est le plus aisé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avouë que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre, & à le croire, & j'ai trouvé cela trop beau

pour

pour être véritable. Toutes ces belles raiſons de ſympathie, de force magnétique, & de vertu occulte, ſont ſi ſubtiles & délicates, qu'elles échappent à mon ſens matériel ; &, ſans parler du reſte, jamais il n'a été en ma puiſſance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel juſqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correſpondance peut-il y avoir entre nous, & des glcbes éloignés de notre terre d'une diſtance ſi effroyable ? Et d'où cette belle ſcience, enfin, peut-elle être venuë aux hommes ? Quel Dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pû former de l'obſervation de ce grand nombre d'aſtres, qu'on n'a pû voir encore deux fois dans la même diſpoſition ?

ANAXARQUE.

Il ne ſera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous ſerez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS *à Soſtrate.*

Il vous fera une diſcuſſion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE *à Soſtrate.*

Si vous ne comprenez pas les choſes, au moins les pouvez-vous croire, ſur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon ſens eſt ſi groſſier qu'il n'a pû rien comprendre, mes yeux auſſi ſont ſi malheureux qu'ils n'ont jamais rien vû.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vû, & des choſes tout-à-fait convaincantes.

TIMOCLES.

Et moi aussi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vû, vous faites bien de croire ; & il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais, enfin, la princesse croit à l'astrologie ; & il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit & du sens ?

SOSTRATE.

Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la princesse n'est pas une régle pour le mien ; & son intelligence peut l'élever à des lumiéres, où mon sens ne peut atteindre.

ARISTIONE.

Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses, auxquelles je ne donne guéres plus de créance que vous. Mais, pour l'astrologie, on m'a dit & fait voir des choses si positives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce discours, & qu'on nous laisse un moment. Dressons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas !

Fin du troisiéme Acte.

IV. INTERMÉDE.

LE théatre repréſente une grotte.

ENTRÉE DE BALLET.

Huit ſtatuës, portant chacune deux flambeaux, font une danſe variée de pluſieurs figures & de pluſieurs attitudes, où elles demeurent par intervalles.

Fin du quatriéme Intermède.



Joullain. Sculpsit



ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.



E qui que cela ſoit, on ne peut rien de plus galant & de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me ſéparer de tout le monde pour vous entretenir; & je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'ame quelque inclination ſecrette que vous ne voulez pas nous dire?

ERIPHILE.

Moi, Madame?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma fille. Ce que j'ai fait pour vous, mérite bien que vous uſiez avec moi de franchiſe. Tourner vers vous toutes mes penſées, vous préférer à toutes choſes, & fermer l'oreille, en l'état où je ſuis, à toutes les propoſitions que cent princeſſes, en ma place, écouteroient avec bienſéance, tout cela vous doit aſſez perſuader que je ſuis une

bonne mere; & que je ne ſuis pas pour recevoir avec ſévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois ſi mal ſuivi votre exemple, que de m'être laiſſée aller à quelques ſentimens d'inclination que j'euſſe raiſon de cacher, j'aurois, Madame, aſſez de pouvoir ſur moi-même, pour impoſer ſilence à cette paſſion, & me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre ſang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille, vous pouvez, ſans ſcrupule, m'ouvrir vos ſentimens. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux princes, vous pouvez l'étendre où vous voudrez, & le mérite, auprès de moi, tient un rang ſi conſidérable, que je l'égale à tout; &, ſi vous m'avouez franchement les choſes, vous me verrez ſouſcrire ſans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis aſſez me louer. Mais je ne les mettrai point à l'épreuve ſur le ſujet dont vous me parlez; & tout ce que je leur demande, c'eſt de ne point preſſer un mariage où je ne me ſens pas encore bien réſoluë.

ARISTIONE.

Juſqu'ici je vous ai laiſſée aſſez maîtreſſe de tout; & l'impatience des princes vos amans..... Mais quel bruit eſt-ce que j'entends? Ah! Ma fille, quel ſpectacle s'offre à nos yeux? Quelque Divinité deſcend ici, & c'eſt la Déeſſe Vénus qui ſemble nous vouloir parler.

SCENE II.

VENUS *accompagnée de quatre petits Amours dans une machine*, ARISTIONE, ERIPHILE.

VENUS *à Ariſtione.*

PRinceſſe, dans tes ſoins brille un zéle exemplaire
Qui, par les immortels, doit être couronné;
Et, pour te voir un gendre illuſtre & fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.
Ils t'annoncent tous, par ma voix,
La gloire & les grandeurs que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours;
Et penſe à donner ta fille,
A qui ſauvera tes jours.

SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

MA fille, les Dieux impoſent ſilence à tous nos raiſonnemens. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner; & vous venez d'entendre diſtinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les aſſûrer de notre obéiſſance, & leur rendre graces de leurs bontés.

SCENE IV.

ANAXARQUE, CLEON.

CLEON.

VOilà la princeſſe qui s'en va. Ne voulez-vous pas lui parler?

ANAXARQUE.

Attendons que ſa fille ſoit ſéparée d'elle. C'eſt un eſprit que je redoute, & qui n'eſt pas de trempe à ſe laiſſer mener, ainſi que celui de ſa mere. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le ſtratagême a réuſſi. Notre Vénus a fait des merveilles, & l'admirable ingénieur qui s'eſt employé à cet artifice, a ſi bien diſpoſé tout, a coupé avec tant d'adreſſe le plancher de cette grotte, ſi bien caché ſes fils de fer & tous ſes reſſorts, ſi bien ajuſté ſes lumiéres, & habillé ſes perſonnages, qu'il y a peu de gens qui n'y euſſent été trompés; &, comme la princeſſe Ariſtione eſt fort ſuperſtitieuſe, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a long-tems, mon fils, que je prépare cette machine; & me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLEON.

Mais pour lequel des deux princes, au moins, dreſſez-vous tout cet artifice?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon aſſiſtance, & je leur promets

à tous deux la faveur de mon art. Mais les présens du prince Iphicrate, & les promesses qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pû faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer; &, comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon tems pour affermir dans son erreur l'esprit de la princesse, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus, avec les prédictions des figures célestes que je lui dis que j'ai jettées. Va-t-en tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derriére le rocher, à posément attendre le tems que la princesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jetter bien à propos sur elle, ainsi que des corsaires; & donner lieu au prince Iphicrate de lui apporter ce secours, qui, sur les paroles du Ciel, doit mettre entre ses mains la princesse Eriphile. Ce prince est averti par moi; &, sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte; je te dirai, en marchant, toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la princesse Eriphile, évitons sa rencontre.

SCENE

SCENE V.

ERIPHILE *seule.*

HElas ! Quelle est ma destinée ! Et qu'ai-je fait aux Dieux, pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi ?

SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

LE voici, Madame, que j'ai trouvé ; &, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cléonice ; & qu'on nous laisse seuls un moment.

SCENE VII.

ERIPHILE, SOSTRATE.

ERIPHILE.

SOstrate, vous m'aimez ?

SOSTRATE.

Moi, Madame ?

ERIPHILE.

Laiſſons cela, Soſtrate. Je le ſçais, je l'approuve; & vous permets de me le dire. Votre paſſion a paru à mes yeux, accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette paſſion n'auroit pas été malheureuſe; & que cent fois je lui ai ſouhaité l'appui d'une fortune, qui pût mettre pour elle en pleine liberté les ſecrets ſentimens de mon ame. Ce n'eſt pas, Soſtrate, que le mérite ſeul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il peut avoir; & que, dans mon cœur, je ne préfére les vertus qui ſont en vous, à tous les titres magnifiques dont les autres ſont revêtus. Ce n'eſt pas même que la princeſſe ma mere ne m'ait aſſez laiſſé la diſpoſition de mes vœux; & je ne doute point, je vous l'avoue, que mes priéres n'euſſent pû tourner ſon conſentement du côté que j'aurois voulu. Mais il eſt des états, Soſtrate, où il n'eſt pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à ſe mettre au-deſſus de toutes choſes; & les bruits fâcheux de la renommée vous ſont trop acheter le plaiſir que l'on trouve à contenter ſon inclination. C'eſt à quoi, Soſtrate, je ne me ſerois jamais réſoluë; & j'ai crû faire aſſez de fuir l'engagement dont j'étois ſollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre eux-mêmes le ſoin de me donner un époux, & tous ces longs délais avec leſquels j'ai reculé mon mariage, & que les bontés de la princeſſe ma mere ont accordés à mes deſirs, ces délais, dis-je, ne me ſont plus permis; & il me faut réſoudre à ſubir cet arrêt du Ciel.

Soyez ſûr, Soſtrate, que c'eſt avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée ; & que, ſi j'avois pû être maîtreſſe de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à perſonne. Voilà, Soſtrate, ce que j'avois à vous dire. Voilà ce que j'ai crû devoir à votre mérite, & la conſolation que toute ma tendreſſe peut donner à votre flâme.

SOSTRATE.

Ah! Madame, c'en eſt trop pour un malheureux. Je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire; & je ceſſe, dans ce moment, de me plaindre des deſtinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes deſirs, elles m'ont fait naître aſſez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande princeſſe; & cette pitié glorieuſe vaut des ſceptres & des couronnes, vaut la fortune des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai oſé vous aimer, c'eſt vous, Madame, qui voulez bien que je me ſerve de ce mot téméraire; dès que j'ai, dis-je, oſé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes déſirs, je me ſuis fait moi-même la deſtinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me ſurprenne, puiſque je m'y étois préparé; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût oſé eſpérer, & je m'en vais mourir, après cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore ſouhaiter quelque choſe, ce ſont deux graces, Madame, que je prends la hardieſſe de vous demander à genoux, de vou-

loir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie; &, parmi cette grande gloire & ces longues prospérités que le Ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur?

ERIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah! Madame, si votre repos....

ERIPHILE.

Otez-vous, vous dis-je, Sostrate. Epargnez ma foiblesse; & ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

SCENE VIII.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

MAdame, je vous vois l'esprit tout chagrin; vous plaît-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque preuve de leur adresse?

ERIPHILE.

Oui, Cléonice. Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvû qu'ils me laissent à mes pensées.

Fin du quatriéme Acte.

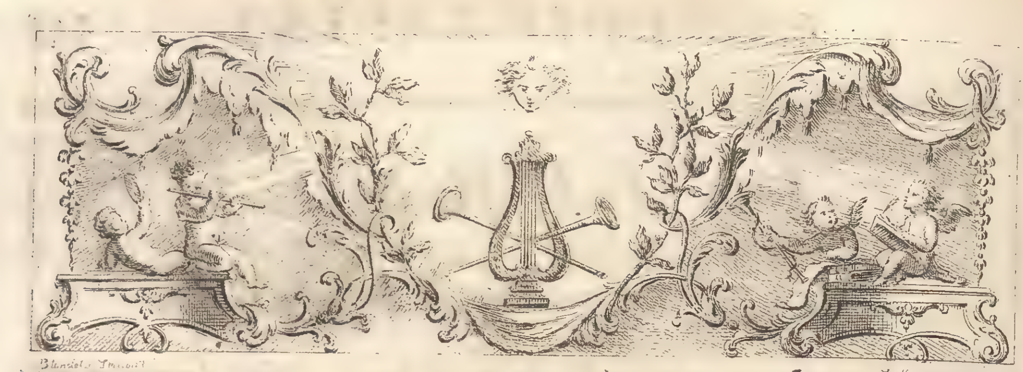
V. INTERMÉDE.

ENTRÉE DE BALLET.

QUatre pantomimes ajuſtent leurs geſtes & leurs pas aux inquiétudes de la princeſſe.

Fin du cinquiéme Intermède.





ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *faisant semblant de ne point voir Eriphile.*



DE quel côté porter mes pas? Où m'aviserai-je d'aller? Et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la princesse Eriphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah! La voilà. Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit.

ERIPHILE.

Hé, laisse-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je pensois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux; mais, puisque cela vous incommode, je rengaîne ma nouvelle, & m'en retourne droit comme je suis venu.

ERIPHILE.

Clitidas, hola, Clitidas.

CLITIDAS.

Je vous laiſſe, Madame, dans votre ſombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arrête, te dis-je, approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a par fois des empreſſemens de venir dire aux grands de certaines choſes, dont ils ne ſe ſoucient pas; & je vous prie de m'excuſer.

ERIPHILE.

Que tu es cruel!

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la diſcrétion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'eſt-ce que tu viens m'annoncer?

CLITIDAS.

C'eſt une bagatelle de Soſtrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne ſerez point embarraſſée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je; & m'appren cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez ſçavoir, Madame?

ERIPHILE.

Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Soſtrate?

CLITIDAS.

Une avanture merveilleuſe, où perſonne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Di-moi vîte ce que c'eſt.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre ſombre mélancolie ?

ERIPHILE.

Ah ! Parle promtement.

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, Madame, que la princeſſe votre mere paſſoit preſque ſeule dans la forêt, par ces petites routes qui ſont ſi agréables, lorſqu'un ſanglier hideux, ces vilains ſangliers-là font toujours du déſordre, & l'on devroit les bannir des forêts bien policées, lors, dis-je, qu'un ſanglier hideux, pouſſé, je crois, par des chaſſeurs, eſt venu traverſer la route où nous étions. Je devrois vous faire peut-être, pour orner mon récit, une deſcription étenduë du ſanglier dont je parle ; mais vous vous en paſſerez, s'il vous plaît, & je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il paſſoit ſon chemin, & il étoit bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noiſe avec lui ; mais la princeſſe a voulu égayer ſa dextérité ; &, de ſon dard qu'elle lui a lancé un peu mal-à-propos, ne lui en déplaiſe, lui a fait au-deſſus de l'oreille une aſſez petite bleſſure. Le ſanglier mal morigéné, s'eſt impertinemment détourné contre nous ; nous étions là deux ou trois miſérables, qui avons pali de frayeur ; chacun gagnoit ſon arbre, & la princeſſe ſans défenſe, demeuroit expoſée à la furie

furie de la bête, lorſque Soſtrate a paru, comme ſi les Dieux l'euſſent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien, Clitidas?

CLITIDAS.

Si mon récit vous ennuye, Madame, je remettrai le reſte à une autre fois.

ERIPHILE.

Achéve promtement.

CLITIDAS.

Ma foi, c'eſt promtement de vray que j'achéverai; car un peu de poltronerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat; & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que, retournant ſur la place, nous avons vû le ſanglier mort, tout veautré dans ſon ſang; & la princeſſe pleine de joye, nommant Soſtrate ſon libérateur, & l'époux digne & fortuné que les Dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai crû que j'en avois aſſez entendu; & je me ſuis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCENE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

JE vois, ma fille, que vous ſçavez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux ſe ſont expliqués bien plûtôt que nous n'euſſions penſé; mon péril n'a guéres tardé à nous marquer leurs volontés; & l'on connoît aſſez que ce ſont eux qui ſe ſont mêlés de ce choix, puiſque le mérite tout ſeul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenſer de votre cœur, celui à qui je dois la vie; & refuſerez-vous Soſtrate pour époux?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux, & de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me ſoit fort agréable.

SOSTRATE.

Ciel! N'eſt-ce point ici quelque ſonge tout plein de gloire, dont les Dieux me veuillent flater, & quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la baſſeſſe de ma fortune?

SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE.

MAdame, je viens vous dire qu'Anaxarque a juſqu'ici abuſé l'un & l'autre prince, par l'eſpérance de ce choix qu'ils pourſuivent depuis long-tems; & qu'au bruit qui s'eſt répandu de votre avanture, ils ont fait éclater tous deux leur reſſentiment contre lui, juſques-là que, de paroles en paroles, les choſes ſe ſont échauffées, & il en a reçu quelques bleſſures, dont on ne ſçait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

SCENE DERNIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

PRinces, vous agiſſez tous deux avec une violence bien grande; &, ſi Anaxarque a pû vous offenſer, j'étois pour vous en faire juſtice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle juſtice, Madame, auriez-vous pû nous faire de

lui, si vous la faites si peu à notre rang, dans le choix que vous embrassez.

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas soumis l'un & l'autre, à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma fille?

TIMOCLES.

Oui, Madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourroient décider, entre le prince Iphicrate & moi; mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE.

Et si chacun de vous a bien pû se résoudre à souffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux, où vous ne soyez préparés? Et que peuvent importer, à l'un & à l'autre, les intérêts de son rival?

IPHICRATE.

Oui, Madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal; & votre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grace, que de me dire des douceurs; & je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable, de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connoître à toute la Grece; & que le rang où le Ciel l'éléve aujourd'hui, va remplir toute la distance qui étoit entre lui & vous.

IPHICRATE.

Oui, oui, Madame, nous nous en ſouviendrons. Mais peut-être auſſi vous ſouviendrez-vous que deux princes outragés ne ſont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLES.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas long-tems la joye du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui ſe croit offenſé; & nous n'en verrons pas, avec moins de tranquillité, la fête des jeux pythiens. Allons-y de ce pas; & couronnons, par ce pompeux ſpectacle, cette merveilleuſe journée.

Fin du cinquiéme Acte.



VI. INTERMEDE.

FESTE DES JEUX PYTHIENS.

Le théatre repréſente une grande ſale en maniére d'amphithéatre, avec une grande arcade dans le fond, audeſſus de laquelle eſt une tribune fermée d'un rideau. Dans l'éloignement paroît un autel pour le ſacrifice. Six miniſtres du ſacrifice, habillés comme s'ils étoient preſque nuds, portant chacun une hache ſur l'épaule, entrent par le portique au ſon des violons. Ils ſont ſuivis de deux ſacrificateurs, & de la prêtreſſe.

SCENE PREMIERE.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, CHOEUR DE PEUPLES.

LA PRESTRESSE.

CHantez, peuples, chantez, en mille & mille lieux,
Du Dieu que nous ſervons les brillantes merveilles.
Parcourez la terre & les cieux;
Vous ne ſçauriez chanter rien de plus précieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

I. SACRIFICATEUR.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas,
Il n'eſt rien qui réſiſte.

2. SACRIFICATEUR.

Il n'eſt rien ici bas,
Qui, par ſes bienfaits, ne ſubſiſte.

LA PRESTRESSE.

Toute la terre eſt triſte,
Quand on ne le voit pas.

CHOEUR.

Pouſſons à ſa mémoire
Des concerts ſi touchans,
Que, du haut de ſa gloire,
Il écoute nos chants.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les ſix miniſtres du ſacrifice portant des haches, font entr'eux une danſe ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force; après quoi ils ſe retirent aux deux côtés du théatre.

SCENE II.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, VOLTIGEURS, CHOEUR DE PEUPLES.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Six voltigeurs font paroître, en cadence, leur adreſſe ſur des chevaux de bois, qui ſont apportés par des eſclaves.

SCENE III.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, ESCLAVES, CONDUCTEURS D'ESCLAVES, CHOEUR DE PEUPLES.

III. ENTRE'E DE BALLET.

Quatre conducteurs d'esclaves aménent en cadence huit esclaves, qui dansent pour marquer la joye qu'ils ont d'avoir recouvré la liberté.

SCENE IV.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES *armés à la grecque*, CHOEUR DE PEUPLES.

IV. ENTRE'E DE BALLET.

Quatre hommes armés à la grecque avec des tambours, & quatre femmes armées à la grecque avec des timbres, font ensemble une maniére de jeu pour les armes.

SCENE

SCENE V.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES *armés à la grecque*, UN HERAULT, TROMPETTES, UN TIMBALIER, CHOEUR DE PEUPLES.

La tribune s'ouvre. Un hérault, six trompettes, & un timbalier se mêlant à tous les instrumens, annoncent la venuë d'Apollon.

CHOEUR.

OUvrons tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.

SCENE VI.

APOLLON, SUIVANS D'APOLLON, LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES *armés à la grecque*, UN HERAULT, TROMPETTES, UN TIMBALLIER, CHOEUR DE PEUPLES.

Apollon, au bruit des trompettes & des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens qui portent des lauriers

entrelassés au tour d'un bâton, & un soleil d'or au dessus, avec la devise royale en manière de trophée.

CHOEUR.

Quelle grace extrême!
Quel port glorieux!
Où voit-on des Dieux
Qui soient faits de même?

V. ENTRÉE DE BALLET.

Les suivans d'Apollon donnent leur trophée à tenir aux six ministres du sacrifice qui portent les haches, & commencent avec Apollon une danse héroïque.

VI. & derniére ENTRÉE DE BALLET.

Les six ministres du sacrifice portant les haches & les trophées, les quatre hommes & les quatre femmes armés à la grecque, se joignent en diverses maniéres à la danse d'Apollon & de ses suivans, tandis que la prêtresse, les sacrificateurs, & le chœur des peuples y mêlent leurs chants à diverses reprises, au son des timballes & des trompettes.

Vers pour LE ROI, *représentant Apollon.*

Je suis la source des clartés,
Et les astres les plus vantés,
Dont le beau cercle m'environne;
Ne sont brillans & respectés
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis asseoir,
Je vois le désir de me voir
Posséder la nature entiére ;
Et le monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumiére.

Bienheureuses de toutes parts,
Et pleines d'exquises richesses
Les terres où, de mes regards,
J'arrête les douces caresses.

Pour monsieur LE GRAND, *suivant d'Apollon.*

Bien qu'auprès du soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut;
Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

Pour le marquis DE VILLEROI, *suivant d'Apollon.*

De notre maître incomparable
Vous me voyez inséparable ;
Et le zéle puissant qui m'attache à ses vœux
Le suit parmi les eaux, le suit parmi les feux.

Pour le marquis DE RASSENT, *suivant d'Apollon.*

Je ne serai pas vain, quand je ne croirai pas
Qu'un autre, mieux que moi, suive par tout ses pas.

FIN.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ & dansé dans les intermédes des Amans magnifiques, *comédie-ballet.*

Dans le premier Intermède.

Eole, *le sieur Estival.* Tritons chantans, *les sieurs le Gros, Hedouin, Don, Gingan l'aîné, Gingan le cadet, Fernon le cadet, Rebel, Langeais, Deschamps, Morel, & deux pages de la musique de la chapelle.* Fleuves chantans, *les sieurs Beaumont, Fernon l'aîné, Noblet, Serignan, David, Aurat, Devellois, Gillet.* Amours chantans, *quatre pages de la musique de la chambre.* Pêcheurs de corail dansans, *les sieurs Jouan, Chicanneau, Pezan l'aîné, Magny, Joubert, Mayeu, la Montagne, Lestang.* Neptune, *LE ROI.* Dieux marins, *monsieur le Grand, le marquis de Villeroi, le marquis de Rassent, les sieurs Beauchamp, Favier, la Pierre.*

Dans le second Intermède.

Pantomimes dansans, *les sieurs Beauchamp, Saint André, & Favier.*

Dans le troisième Intermède.

La nymphe de la vallée de Tempé, *mademoiselle Desfronteaux.* Tircis, *le sieur Gaye.* Caliste, *mademoiselle Hilaire.* Licaste, *le sieur Langeais.* Ménandre, *le sieur Fernon le cadet.* Deux Satyres, *les sieurs Estival & Morel.* Dryades dansantes, *les sieurs Arnald, Noblet, Lestang, Favier le cadet, Foignard l'aîné, & Isaac.* Faunes dansans, *les sieurs Beau-*

champ, *Saint André, Magny, Joubert, Favier l'aîné, & Mayeu.* Philinte, *le ſieur Blondel.* Climéne, *mademoiſelle de Saint Chriſtophle.* Petites Dryades danſantes, *les ſieurs Bouilland, Vaignard, & Thibauld.* Petits Faunes danſans, *les ſieurs la Montagne, Daluſeau, & Foignard.*

DANS LE QUATRIÉME INTERMÉDE.

Statuës danſantes, *les ſieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, Magny, Leſtang, Foignard l'aîné, Dolivet fils, & Foignard le cadet.*

DANS LE CINQUIÉME INTERMÉDE.

Pantomimes danſans, *les ſieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, & Magny.*

DANS LE SIXIÉME INTERMÉDE.

FÊTE DES JEUX PYTHIENS.

La prêtreſſe, *mademoiſelle Hilaire.* Premier ſacrificateur, *le ſieur Gaye.* Second ſacrificateur, *le ſieur Langeais.* Miniſtres du ſacrifice portant des haches, danſans, *les ſieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, Magny, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet.* Voltigeurs, *les ſieurs Joly, Doyat, de Launoy, Beaumont, du Gard l'aîné, & du Gard le cadet.* Conducteurs d'eſclaves, danſans, *les ſieurs le Preſtre, Jouan, Pezan l'aîné, & Joubert.* Eſclaves danſans, *les ſieurs Payſan, la Vallée, Pezan le cadet, Favre, Vaignard, Dolivet fils, Girard, & Charpentier.* Hommes armés à la grecque, danſans, *les ſieurs Noblet, Chicanneau, Mayeu, & Deſgranges.* Femmes armées à la grecque, danſantes,

les ſieurs la Montagne, Leſtang, Favier le cadet, & Arnald. Un héraut, *le ſieur Rébel.* Tompettes, *les ſieurs la Plaine, Lorange, du Clos, Beaupré, Carbonnet, & Ferrier.* Timballier, *le ſieur Diacre.* Apollon, *LE ROI.* Suivans d'Apollon, danſans, *monſieur le Grand, le marquis de Villeroi, le marquis de Raſſent, les ſieurs Beauchamp, Raynal, & Favier.* Chœur de peuples chantans, *les ſieurs*. . . . .



LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMEDIE-BALLET.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN.
LUCILE, fille de monſieur Jourdain.
CLÉONTE, amant de Lucile.
DORIMÉNE, marquiſe,
DORANTE, comte, amant de Doriméne.
NICOLE, ſervante de monſieur Jourdain.
COVIELLE, valet de Cléonte.
UN MAISTRE DE MUSIQUE.
UN ÉLEVE DU MAISTRE DE MUSIQUE.
UN MAISTRE A DANSER.
UN MAISTRE D'ARMES.
UN MAISTRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAISTRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

ACTEURS

ACTEURS DU BALLET.

DANS LE PREMIER ACTE.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
DANSEURS.

DANS LE SECOND ACTE.

GARÇONS TAILLEURS, danſans.

DANS LE TROISIÉME ACTE.

CUISINIERS, danſans.

DANS LE QUATRIÉME ACTE.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUFTI.
TURCS, aſſiſtans du Mufti, chantans.
DERVIS, chantans.
TURCS, danſans.

DANS LE CINQUIÉME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

UN DONNEUR DE LIVRES, danſant.
IMPORTUNS, danſans.

TROUPE DE SPECTATEURS, chantans.

1. HOMME du bel air.

2. HOMME du bel air.

1. FEMME du bel air.

2. FEMME du bel air.

1. GASCON.

2. GASCON.

UN SUISSE.

UN VIEUX BOURGEOIS, babillard.

UNE VIEILLE BOURGEOISE, babillarde.

ESPAGNOLS, chantans.

ESPAGNOLS, danſans.

UNE ITALIENNE.

UN ITALIEN.

DEUX SCARAMOUCHES.

DEUX TRIVELINS.

ARLEQUIN.

DEUX POITEVINS, chantans & danſans.

POITEVINS & POITEVINES, danſans.

La ſcene eſt à Paris dans la maiſon de monſieur Jourdain.



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

LE BOURGEOIS GENTIL-HOMME.



LE BOURGEOIS GENTILHOMME, *COMÉDIE-BALLET.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

UN MAITRE DE MUSIQUE, UN ELEVE *du maître de musique, composant sur une table qui est au milieu du théatre,* UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, UN MAITRE A DANSER, DANSEURS.

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux musiciens.*



Venez, entrez dans cette sale, & vous reposez-là, en attendant qu'il vienne.

LE MAITRE A DANSER *aux danseurs.*

Et vous aussi, de ce côté.

LE MAITRE DE MUSIQUE *à son éléve.*

Est-ce fait?

L'ELEVE.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyons.... Voilà qui est bien.

LE MAITRE A DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui. C'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAITRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'est?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guéres.

LE MAITRE A DANSER.

Nos occupations, à vous & à moi, ne sont pas petites maintenant.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est vray. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse & de galanterie, qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse, & ma musique auroient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

LE MAITRE A DANSER.

Non pas entiérement; & je voudrois pour lui, qu'il se

connût mieux qu'il ne fait aux choſes que nous lui donnons.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt vrai qu'il les connoît mal, mais il les paye bien; & c'eſt de quoi maintenant nos arts ont plus beſoin que de toute autre choſe.

LE MAITRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avouë, je me repais un peu de gloire. Les applaudiſſemens me touchent; & je tiens que, dans tous les beaux arts, c'eſt un ſupplice aſſez fâcheux que de ſe produire à des ſots, que d'eſſuyer, ſur des compoſitions, la barbarie d'un ſtupide. Il y a plaiſir, ne m'en parlez point, à travailler pour des perſonnes qui ſoient capables de ſentir les délicateſſes d'un art; qui ſçachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, &, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompenſe la plus agréable qu'on puiſſe recevoir des choſes que l'on fait, c'eſt de les voir connuës, de les voir careſſées d'un applaudiſſement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; & ce ſont des douceurs exquiſes que des louanges éclairées.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord; & je les goûte comme vous. Il n'y a rien aſſûrément qui chatouille davantage, que les applaudiſſemens que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à ſon aiſe. Il y faut mêler du ſolide, & la meilleure

façon de louer, c'eſt de louer avec les mains. C'eſt un homme à la vérité, dont les lumiéres ſont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choſes, & n'applaudit qu'à contre-ſens; mais ſon argent redreſſe les jugemens de ſon eſprit. Il a du diſcernement dans ſa bourſe. Ses louanges ſont monnoyées; & ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand ſeigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAITRE A DANSER.

Il y a quelque choſe de vray dans ce que vous dites, mais je trouve que vous appuyez un peu trop ſur l'argent; & l'intérêt eſt quelque choſe de ſi bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAITRE A DANSER.

Aſſûrément. Mais je n'en fais pas tout mon bonheur; & je voudrois qu'avec ſon bien, il eût encore quelque bon goût des choſes.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois auſſi; & c'eſt à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde; & il payera pour tous les autres, ce que les autres loueront pour lui.

LE MAITRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

SCENE II.

M. JOURDAIN *en robe de chambre & en bonnet de nuit*, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ELEVE *du maître de musique*, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

HÉ bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

LE MAITRE A DANSER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN.

Hé, là... Comment appellez-vous cela? Votre prologue, ou dialogue de chansons & de danse.

LE MAITRE A DANSER.

Ah, ah!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; & mon tailleur m'a envoyé des bas de soye que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous ne ſommes ici que pour attendre votre loiſir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puiſſiez voir.

LE MAITRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les piéds juſqu'à la tête.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me ſuis fait faire cette indienne-ci.

LE MAITRE A DANSER.

Elle eſt fort belle.

M. JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Cela vous ſiéd à merveille.

M. JOURDAIN.

Laquais, holà, mes deux laquais.

I. LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monſieur?

M. JOURDAIN.

Rien. C'eſt pour voir ſi vous m'entendez bien.

[Au

[*Au maître de musique, & au maître à danser.*]
Que dites-vous de mes livrées?

LE MAITRE A DANSER.

Elles sont magnifiques.

M. JOURDAIN *entr'ouvrant sa robe, & faisant voir son haut de chausse étroit de velours rouge, & sa camisole de velours verd.*

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

M. JOURDAIN.

Laquais.

1. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN.

L'autre laquais.

2. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN *ôtant sa robe de chambre.*

Tenez ma robe. [*au maître de musique, & au maître à danser.*] Me trouvez-vous bien comme cela?

LE MAITRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air [*montrant son éléve.*] qu'il vient de composer pour la séré-

nade que vous m'avez demandée. C'eſt un de mes écoliers, qui a pour ces ſortes de choſes un talent admirable.

M. JOURDAIN.

Oui; mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier; & vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette beſogne-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monſieur, que le nom d'écolier vous abuſe. Ces ſortes d'écoliers en ſçavent autant que les plus grands maîtres; & l'air eſt auſſi beau qu'il s'en puiſſe faire. Ecoutez ſeulement.

M. JOURDAIN *à ſes laquais.*

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre ... Attendez, je crois que je ſerai mieux ſans robe ... Non, redonnez-la moi, cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

JE languis nuit & jour, & mon mal eſt extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont ſoumis;
Si vous traitez ainſi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! Que pourriez-vous faire à vos ennemis?

M. JOURDAIN.

Cette chanſon me ſemble un peu lugubre, elle endort; je voudrois que vous la pûſſiez un peu ragaillardir par-ci, par-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monſieur, que l'air ſoit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN.

On m'en apprit un tout-à-fait joli, il y a quelque tems.

Attendez ... Là ... Comment eſt-ce qu'il dit?

LE MAITRE A DANSER.

Par ma foi, je ne ſçais.

M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAITRE A DANSER.

Du mouton?

M. JOURDAIN.

Oui. Ah! [*Il chante.*]

JE croyois Janneton
Auſſi douce que belle;
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas! Hélas!
Elle eſt cent fois, mille fois plus cruelle,
Que n'eſt le tigre aux bois.

N'eſt-il pas joli?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAITRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN.

C'eſt ſans avoir appris la muſique.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monſieur, comme vous faites la danſe. Ce ſont deux arts qui ont une étroite liaiſon enſemble.

LE MAITRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'eſprit d'un homme aux belles choſes.

M. JOURDAIN.

Eſt-ce que les gens de qualité apprennent auſſi la muſique?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne ſçais quel tems je pourrai prendre; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philoſophie, qui doit commencer ce matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La philoſophie eſt quelque choſe; mais la muſique, Monſieur, la muſique...

LE MAITRE A DANSER.

La muſique & la danſe... La muſique & la danſe, c'eſt là tout ce qu'il faut.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui ſoit ſi utile dans un Etat, que la muſique.

LE MAITRE A DANSER.

Il n'y a rien qui ſoit ſi néceſſaire aux hommes, que la danſe.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans la muſique, un Etat ne peut ſubſiſter.

LE MAITRE A DANSER.

Sans la danſe, un homme ne ſçauroit rien faire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Tous les déſordres, toutes les guerres qu'on voit dans le

monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAITRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévûës des politiques, les manquemens des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de sçavoir danser.

M. JOURDAIN.

Comment cela?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. JOURDAIN.

Cela est vray.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et si tous les hommes apprenoient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, & de voir dans le monde la paix universelle?

M. JOURDAIN.

Vous avez raison.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAITRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne sçavoir pas danser?

M. JOURDAIN.

Cela est vray, & vous avez raison tous deux.

LE MAITRE A DANSER.

C'est pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la danse & de la musique.

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

M. JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux musiciens.*

Allons, avancez. [*à m. Jourdain.*] Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela partout.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraysemblance, on donne dans la berge-

rie. Le chant a été, de tout tems, affecté aux bergers; & il n'est guéres naturel, en dialogue, que des princes ou bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURDAIN.

Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE, ET DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE.

UN cœur dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité,
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

I. MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie;
On ne peut être heureux sans amoureux désirs;
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

2. MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi;
Mais, hélas! O rigueur cruelle!

On ne voit point de bergére fidéle ;
Et ce ſexe inconſtant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

1. MUSICIEN.

Aimable ardeur !

LA MUSICIENNE.

Franchiſe heureuſe !

2. MUSICIEN.

Sexe trompeur !

1. MUSICIEN.

Que tu m'es précieuſe !

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur !

2. MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur !

1. MUSICIEN.

Ah ! Quitte, pour aimer, cette haine mortelle.

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une bergére fidéle.

2. MUSICIEN.

Hélas ! Où la rencontrer ?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

2. MUSICIEN.

Mais, Bergére, puis-je croire
Qu'il ne ſera point trompeur ?

LA MUSICIENNE.

Voyez, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

2. MUSICIEN.

Qui manquera de conſtance,
Le puiſſent perdre les Dieux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs ſi belles
Laiſſons-nous enflammer;
Ah! Qu'il eſt doux d'aimer,
Quand deux cœurs ſont fidéles!

M. JOURDAIN.

Eſt-ce tout?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien trouſſé; & il y a là-dedans de petits dictons aſſez jolis.

LE MAITRE A DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit eſſai des plus beaux mouvemens, & des plus belles attitudes dont une danſe puiſſe être variée.

M. JOURDAIN.

Sont-ce encore des bergers?

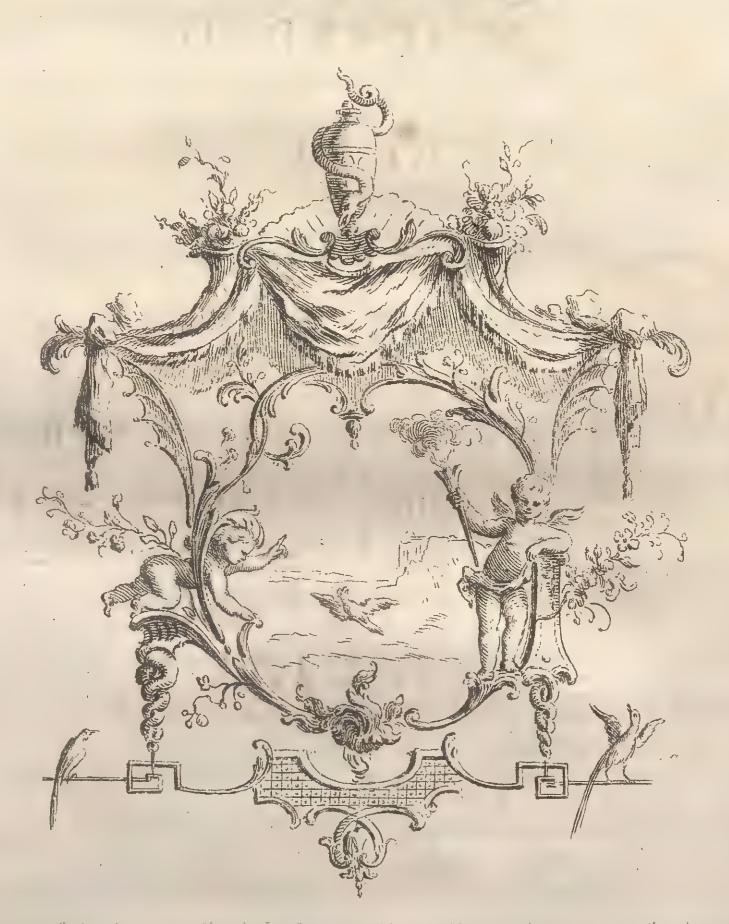
LE MAITRE A DANSER.

C'eſt ce qu'il vous plaira. [*aux danſeurs.*] Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

QUatre danſeurs exécutent tous les mouvemens différens, & toutes les ſortes de pas que le maître à danſer leur commande.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER.

M. JOURDAIN.

VOILA qui n'eſt point ſot, & ces gens-là ſe trémouſſent bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Lorſque la danſe ſera mêlée avec la muſique, cela ſera plus d'effet encore; & vous verrez quelque choſe de galant dans le petit ballet que nous avons ajuſté pour vous.

M. JOURDAIN.

C'eſt pour tantôt au moins; & la perſonne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAITRE A DANSER.

Tout eſt prêt.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au reſte, Monſieur, ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'une per-

ſonne comme vous, qui êtes magnifique, & qui avez de l'inclination pour les belles choſes, ait un concert de muſique chez ſoi tous les mercredis, ou tous les jeudis.

M. JOURDAIN.

Eſt-ce que les gens de qualité en ont?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela eſt-il beau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un deſſus, une haute contre, & une baſſe, qui ſeront accompagnées d'une baſſe de viole, d'un théorbe, & d'un claveſſin pour les baſſes continuës, avec deux deſſus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN.

Il y faudra mettre auſſi une trompette marine. La trompette marine eſt un inſtrument qui me plaît, & qui eſt harmonieux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laiſſez-nous gouverner les choſes.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des muſiciens, pour chanter à table.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais, ſurtout, que le ballet ſoit beau.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous en ſerez content; &, entr'autres choſes, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah! Les menuets ſont ma danſe, & je veux que vous me les voyiez danſer. Allons, mon Maître.

LE MAITRE A DANSER.

Un chapeau, Monſieur, s'il vous plaît.

[*M. Jourdain va prendre le chapeau de ſon laquais, & le met par deſſus ſon bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains, & le fait danſer ſur un air de menuet qu'il chante.*

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la;
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la;
La, la, la, la, la, en
cadence, s'il vous plaît, la,
La, la, la, la, la jam-
be droite, la, la, la;
Ne remuez point tant les épaules,
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la;
Vos deux bras ſont eſtropiés.
La, la, la, la, la, hauſſez la tête,
Tournez la pointe du piéd en dehors;
La, la, la, dreſſez votre corps.

M. JOURDAIN.

Hé?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

M. JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise ; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAITRE A DANSER.

Une révérence pour saluer une marquise ?

M. JOURDAIN.

Oui. Une marquise qui s'appelle Doriméne.

LE MAITRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

LE MAITRE A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arriére, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, & à la derniére vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN.

Faites un peu. [*Après que le maître à danser a fait les trois révérences.*] Bon.

SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN.

Di-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. [*Au maître de musique & au maître à danser.*] Je veux que vous me voyiez faire.

SCENE III.

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS *tenant deux fleurets.*

LE MAITRE D'ARMES *après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais, & en avoir présenté un à m. Jourdain.*

ALlons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu panché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos piéds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout-à-fait si étendu.

La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quarrée. La tête droite. Le regard assûré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, & achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de piéd ferme. Une, deux. Un saut en arriére. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la premiere, & que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, & achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de-là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arriére. En garde, Monsieur, en garde.

[*Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant, en garde.*]

M. JOURDAIN.

Hé?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, & à ne point recevoir; &, comme je vous fis voir l'autre jour par raison demonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous sçavez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, & de n'être point tué?

LE

LE MAITRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vites-vous pas la démonstration.

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE D'ARMES.

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un Etat ; & combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la....

LE MAITRE A DANSER.

Tout beau, monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAITRE D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance!

LE MAITRE A DANSER.

Voilà un plaisant animal, avec son plastron.

LE MAITRE D'ARMES.

Mon petit maître à danser, je vous ferois danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferois chanter de la belle maniére.

LE MAITRE A DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. JOURDAIN *au maître à danſer.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce & la quarte, & qui ſçait tuer un homme par raiſon démonſtrative?

LE MAITRE A DANSER.

Je me moque de ſa raiſon démonſtrative, & de ſa tierce, & de ſa quarte.

M. JOURDAIN *au maître à danſer.*

Tout doux, vous dis-je.

LE MAITRE D'ARMES *au maître à danſer.*

Comment? Petit impertinent.

M. JOURDAIN.

Hé, mon maître d'armes.

LE MAITRE A DANSER *au maître d'armes.*

Comment? Grand cheval de carroſſe.

M. JOURDAIN.

Hé, mon maître à danſer.

LE MAITRE D'ARMES.

Si je me jette ſur vous....

M. JOURDAIN *au maître d'armes.*

Doucement.

LE MAITRE A DANSER.

Si je mets ſur vous la main....

M. JOURDAIN *au maître à danſer.*

Tout beau.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air....

M. JOURDAIN *au maître d'armes.*

De grace.

LE MAITRE A DANSER.

Je vous rosserai d'une maniére ....

M. JOURDAIN *au maître à danser.*

Je vous prie.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN *au maître de musique.*

Mon Dieu! Arrêtez-vous.

SCENE IV.

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

HOlà, monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, Messieurs?

M. JOURDAIN.

Ils se sont mis en colére pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, & en vouloir venir aux mains.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, Meſſieurs, faut-il s'emporter de la ſorte? Et n'avez-vous point lû le docte traité que Sénéque a composé de la colére? Y a-t-il rien de plus bas & de plus honteux que cette paſſion, qui fait d'un homme une bête féroce? Et la raiſon ne doit-elle pas être maîtreſſe de tous nos mouvemens?

LE MAITRE A DANSER.

Comment, Monſieur? Il vient nous dire des injures à tous deux, en mépriſant la danſe que j'exerce, & la muſique dont il fait profeſſion.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme ſage eſt au-deſſus de toutes les injures qu'on lui peut dire; & la grande réponſe qu'on doit faire aux outrages, c'eſt la modération & la patience.

LE MAITRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs profeſſions à la mienne.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'eſt pas de vaine gloire & de condition, que les hommes doivent diſputer entr'eux; & ce qui nous diſtingue parfaitement les uns des autres, c'eſt la ſageſſe & la vertu.

LE MAITRE A DANSER.

Je lui ſoutiens que la danſe eſt une ſcience à laquelle on ne peut faire aſſez d'honneur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et moi, que la muſique en eſt une que tous les ſiécles ont révérée.

LE MAITRE D'ARMES.

Et moi, je leur ſoutiens à tous deux que la ſcience de tirer des armes, eſt la plus belle & la plus néceſſaire de toutes les ſciences.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et que ſera donc la philoſophie? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moi avec cette arrogance; & de donner impudemment le nom de ſcience à des choſes que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, & qui ne peuvent être compriſes que ſous le nom de métier miſérable de gladiateur, de chanteur & de baladin.

LE MAITRE D'ARMES.

Allez, philoſophe de chien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Allez, bélitre de pédant.

LE MAITRE A DANSER.

Allez, cuiſtre fieffé.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Comment? Marauds que vous êtes....

[*Le Philoſophe ſe jette ſur eux, & tous trois le chargent de coups.*]

M. JOURDAIN.

Monſieur le philoſophe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Infames, coquins, inſolens.

M. JOURDAIN.

Monſieur le philoſophe.

LE MAITRE D'ARMES.

La peſte de l'animal.

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens.

M. JOURDAIN.

Monſieur le philoſophe.

LE MAITRE A DANSER.

Diantre ſoit de l'âne bâté!

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats.

M. JOURDAIN.

Monſieur le philoſophe.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent!

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons, gueux, traîtres, impoſteurs.

M. JOURDAIN.

Monſieur le philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le philoſophe.

[*Ils ſortent en ſe battant.*]

SCENE V.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

OH! Battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y ſçaurois que faire, & je n'irai pas gâter ma robe pour vous ſéparer, je ſerois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCENE VI.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

racommodant ſon collet.

VEnons à notre leçon.

M. JOURDAIN.

Ah! Monſieur, je ſuis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'eſt rien. Un philoſophe ſçait recevoir comme il faut les choſes, & je vais compoſer contr'eux une ſatyre du ſtile de Juvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laiſſons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde

d'être ſçavant; & j'enrage que mon pere & ma mere ne m'ayent pas fait bien étudier dans toutes les ſciences, quand j'étois jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce ſentiment eſt raiſonnable, *Nam, ſine doctrinâ, vita eſt quaſi mortis imago.* Vous entendez cela, & vous ſçavez le latin ſans doute?

M. JOURDAIN.

Oui; mais faites comme ſi je ne le ſçavois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *Sans la ſcience, la vie eſt preſque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raiſon.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des ſciences?

M. JOURDAIN.

Oh! Oui. Je ſçais lire & écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette logique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'eſt elle qui enſeigne les trois opérations de l'eſprit.

M. JOURDAIN.

Qui ſont-elles, ces trois opérations de l'eſprit?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La premiere, la ſeconde, & la troiſiéme. La premiere, eſt de bien concevoir, par le moyen des univerſaux. La ſeconde, de bien juger par le moyen des cathégories. Et la troiſiéme, de bien tirer une conſéquence par le moyen des figures, *Barbara*, *celarent*, *darii*, *ferio*, *baralipton*, *&c.*

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui ſont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre choſe qui ſoit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN.

La morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce qu'elle dit cette morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enſeigne aux hommes à modérer leurs paſſions; & ....

M. JOURDAIN.

Non, laiſſons cela. Je ſuis bilieux comme tous les diables; & il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colére tout mon ſaoul, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Eſt-ce la phyſique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce qu'elle chante cette phyſique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La phyſique eſt celle qui explique les principes des choſes naturelles, & les propriétés du corps, qui diſcourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, & des animaux; & nous enſeigne les cauſes de tous les météores, l'arc-en-Ciel, les feux volans, les cométes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluye, la neige, la grêle, les vents, & les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après vous m'apprendrez l'almanach, pour ſçavoir quand il y a de la lune, & quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien ſuivre votre penſée, & traiter cette matiére en philoſophe, il faut commencer, ſelon l'ordre des choſes, par une exacte connoiſſance de la nature des lettres, & de la différente maniére de les prononcer toutes.

Et, là-dessus, j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix, & en consonnes, ainsi appellées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, se forme en rapprochant la machoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! Que cela est beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en rapprochant encore davantage les machoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vray. Vive la science.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, O, se forme en rouvrant les machoires, & rapprochant les lévres par les deux coins, le haut & le bas, O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! La belle chose, que de sçavoir quelque chose!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entiérement, & allongeant les deux lévres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les rejoindre tout-à-fait, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lévres s'allongent comme si vous faisiez la mouë; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de lui, vous ne sçauriez lui dire que, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vray. Ah! Que n'ai-je étudié plûtôt, pour sçavoir tout cela!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au dessus des dents d'en haut, DA.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah! Les belles choses! Les belles choses!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lévre de dessous, FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah! Mon pere & ma mere, que je vous veux de mal!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui céde, & revient toujours au même endroit, faisant une maniére de tremblement, R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA. R, R, R, R, R, RA. Cela est vray. Ah! L'habile homme que vous êtes, & que j'ai perdu de tems! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, & je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

M. JOURDAIN.

Cela ſera galant, oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la proſe.

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni proſe, ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce ſoit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raiſon, Monſieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la proſe, ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la proſe ou les vers?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monſieur. Tout ce qui n'eſt point proſe, eſt vers; & tout ce qui n'eſt point vers, eſt proſe.

M. JOURDAIN.

Et, comme l'on parle, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

De la proſe.

M. JOURDAIN.

Quoi? Quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, & me donnez mon bonnet de nuit; c'eſt de la proſe?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la proſe, ſans que j'en ſçûſſe rien; & je vous ſuis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet, *belle marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrois que cela fût mis d'une maniére galante, que cela fut tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ſes yeux réduiſent votre cœur en cendres; que vous ſouffrez nuit & jour pour elle les violences d'un....

M. JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit, *belle marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la choſe.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces ſeules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverſes maniéres dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premiérement comme vous avez dit, *belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; ou bien, *d'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux*; ou bien, *vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir*; ou bien, *mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font*; ou bien, *me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN.

Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite, *belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, & j'ai fait cela tout du prémier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

SCENE VII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN *à son laquais.*

Comment? Mon habit n'est pas encore arrivé?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur.

M. JOURDAIN

M. JOURDAIN.

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fiévre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenois maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je . . .

SCENE VIII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAITRE TAILLEUR, UN GARCON TAILLEUR *portant l'habit de m. Jourdain*, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

AH ! Vous voilà. Je m'allois mettre en colére contre vous.

LE MAITRE TAILLEUR.

Je n'ai pas pû venir plûtôt ; & j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soye si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre ; & il y a deux mailles de rompuës.

LE MAITRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi

fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAITRE TAILLEUR.

Point du tout, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Comment, point du tout?

LE MAITRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison!

LE MAITRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, & le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; & je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en en-bas.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en-haut.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui vrayment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. JOURDAIN.

Les perſonnes de qualité portent les fleurs en en-bas?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Oh! Voilà qui eſt donc bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Si vous voulez je les mettrai en en-haut.

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien?

LE MAITRE TAILLEUR.

Belle demande! Je défie un peintre, avec ſon pinceau, de vous faire rien de plus juſte. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave, eſt le plus grand génie du monde, & un autre qui, pour aſſembler un pourpoint, eſt le héros de notre tems.

M. JOURDAIN.

La perruque & les plumes, ſont-elles comme il faut?

LE MAITRE TAILLEUR.

Tout eſt bien.

M. JOURDAIN *regardant l'habit du tailleur.*

Ah, ah! Monſieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

C'eſt que l'étoffe me ſembla ſi belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui; mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit?

M. JOURDAIN.

Oui, donnez-le-moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, & ces ſortes d'habits ſe mettent avec cérémonie. Holà, entrez, vous autres.

SCENE IX.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE TAILLEUR, LE GARCON TAILLEUR, GARCONS TAILLEURS *danſans*, UN LAQUAIS.

LE MAITRE TAILLEUR *à ſes garçons.*

METtez cet habit à monſieur, de la maniére que vous faites aux perſonnes de qualité.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les quatre garçons tailleurs danſans, s'approchent de monſieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut de chauſſes de

ſes exercices, les deux autres lui ôtent la camiſole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent ſon habit neuf. Monſieur Jourdain ſe proméne au milieu d'eux; & leur montre ſon habit, pour voir s'il eſt bien.

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons, quelque choſe pour boire.

M. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous?

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon gentilhomme! Voilà ce que c'eſt que de ſe mettre en perſonne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point mon gentilhomme. [*donnant de l'argent.*] Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous vous ſommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monſeigneur! Oh, oh! Monſeigneur! Attendez, mon ami, monſeigneur mérite quelque choſe; & ce n'eſt pas une petite parole que monſeigneur. Tenez, voilà ce que monſeigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous allons boire tous à la ſanté de votre grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre grandeur! Oh, oh, oh! Attendez; ne vous en allez

pas. A moi, votre grandeur! [*bas, à part.*] Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse. [*haut.*] Tenez, voilà pour ma grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait, je lui allois tout donner.

SCENE X.

II. ENTRÉE DE BALLET.

L*Es quatre garçons tailleurs se réjouissent, en dansant, de la libéralité de monsieur Jourdain.*

Fin du second Acte.





Blondel Invenit — Jourdain sculpsit

ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.



Uivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; &, ſur tout, ayez ſoin tous deux de marcher immédiatement ſur mes pas, afin qu'on voye bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Nicole.

NICOLE.

Plaît-il?

M. JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE *riant.*

Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ah, ah! Mon Dieu! Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce-là? Te moques-tu de moi?

NICOLE.

NICOLE.

Nenni, Monſieur, j'en ſerois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai ſur le néz, ſi tu ris davantage.

NICOLE.

Monſieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE.

Monſieur, je vous demande pardon; mais vous êtes ſi plaiſant, que je ne me ſçaurois tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle inſolence!

NICOLE.

Vous êtes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuſer. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tien, ſi tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai ſur la jouë le plus grand ſoufflet qui ſe ſoit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monſieur, voilà qui eſt fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoyes...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoyes comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la sale, &...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore?

NICOLE *tombant à force de rire.*

Tenez, Monsieur, battez-moi plûtôt, & me laissez rire tout mon saoul; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prends...

NICOLE.

Monsieur, je créverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vû une pendarde comme celle-là, qui

me vient rire insolemment au néz, au lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse Monsieur?

M. JOURDAIN.

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison, pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE *se relevant.*

Ah! Par ma foi, je n'ai plus envie de rire, & toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCENE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

AH, ah! Voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? Et avez-vous envie qu'on se raille par tout de vous?

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des ſots, & des ſottes, ma femme, qui ſe railleront de moi.

Madame JOURDAIN.

Vrayment, on n'a pas attendu juſqu'à cette heure; & il y a long-tems que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN.

Qui eſt donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

Madame JOURDAIN.

Tout ce monde-là eſt un monde qui a raiſon; & qui eſt plus ſage que vous. Pour moi, je ſuis ſcandaliſée de la vie que vous menez. Je ne ſçais plus ce que c'eſt que notre maiſon. On diroit qu'il eſt céans carême-prenant tous les jours; &, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons & de chanteurs, dont tout le voiſinage ſe trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne ſçaurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des piéds qui vont chercher de la bouë dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; & la pauvre Françoiſe eſt preſque ſur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter réguliérement tous les jours.

M. JOURDAIN.

Ouais! Notre ſervante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une payſanne.

Madame JOURDAIN.

Nicole a raiſon; & ſon ſens eſt meilleur que le vôtre. Je voudrois bien ſçavoir ce que vous penſez faire d'un maître à danſer à l'âge que vous avez.

NICOLE.

Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ſes battemens de piéd, ébranler toute la maiſon, & nous déraciner tous les carriaux de notre ſale?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, ma ſervante, & ma femme.

Madame JOURDAIN.

Eſt-ce que vous voulez apprendre à danſer, pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Eſt-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une & l'autre; & vous ne ſçavez pas les prérogatives de tout cela.

Madame JOURDAIN.

Vous devriez bien plûtôt ſonger à marier votre fille, qui eſt en âge d'être pourvûë.

M. JOURDAIN.

Je ſongerai à marier ma fille, quand il ſe préſentera un parti pour elle; mais je veux ſonger auſſi à apprendre les belles choſes.

NICOLE.

J'ai encore oüi dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour

renfort de potage, un maître de philoſophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'eſprit; & ſçavoir raiſonner des choſes, parmi les honnêtes gens.

Madame JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au collége, vous faire donner le fouet, à votre âge?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, & ſçavoir ce qu'on apprend au collége!

NICOLE.

Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Tout cela eſt fort néceſſaire pour conduire votre maiſon.

M. JOURDAIN.

Aſſûrément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes; & j'ai honte de votre ignorance. [*à madame Jourdain.*] Par exemple, ſçavez-vous, vous, ce que c'eſt que vous dites à cette heure?

Madame JOURDAIN.

Oui. Je ſçais que ce que je dis eſt fort bien dit; & que vous devriez ſonger à vivre d'autre ſorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'eſt que les paroles que vous dites ici.

Madame JOURDAIN.

Ce ſont des paroles bien ſenſées, & votre conduite ne l'eſt guéres.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis, à cette heure, qu'eſt-ce que c'eſt ?

Madame JOURDAIN.

Des chanſons.

M. JOURDAIN.

Hé non, ce n'eſt pas cela. Ce que nous diſons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

Madame JOURDAIN.

Hé bien ?

M. JOURDAIN.

Comment eſt-ce que cela s'appelle ?

Madame JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

M. JOURDAIN.

C'eſt de la proſe, ignorante.

Madame JOURDAIN.

De la proſe ?

M. JOURDAIN.

Oui, de la proſe. Tout ce qui eſt proſe n'eſt point vers; & tout ce qui n'eſt point vers, eſt proſe. Hé? Voilà ce que c'eſt que d'étudier. [*à Nicole.*] Et toi, ſçais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE.

Quoi?

M. JOURDAIN.

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, U.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je dis U.

M. JOURDAIN.

Oui; mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

Oh? L'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lévres en dehors, & approches la machoire d'en haut de celle d'embas, U, vois-tu? Je fais la mouë, U.

NICOLE.

Oui, cela est biau.

Madame JOURDAIN.

Voilà qui est admirable!

M. JOURDAIN.

C'eſt bien autre choſe, ſi vous aviez vû O, & DA, DA; & FA, FA.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que tout ce galimathias-là?

NICOLE.

De quoi eſt-ce que tout cela guérit?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Madame JOURDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et ſur tout ce grand eſcogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Ouais! Ce maître d'armes vous tient bien au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. [*après avoir fait apporter les fleurets, & en avoir donné un à Nicole.*] Tien, raiſon démonſtrative, la ligne du corps. Quand on pouſſe en quarte, on n'a qu'à faire cela; &, quand on pouſſe en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; & cela n'eſt-il pas beau d'être aſſûré de ſon fait, quand on ſe bat contre quelqu'un? Là, pouſſe-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoi?

[*Nicole pouſſe pluſieurs bottes à monſieur Jourdain.*]

M. JOURDAIN.

Tout beau. Holà! Oh! Doucement. Diantre ſoit la coquine!

NICOLE.

Vous me dites de pouſſer.

M. JOURDAIN.

Oui; mais tu me pouſſes en tierce, avant que de pouſſer en quarte, & tu n'as pas la patience que je pare.

Madame JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaiſies; & cela vous eſt venu depuis que vous vous mêlez de hanter la nobleſſe.

M. JOURDAIN.

Lorſque je hante la nobleſſe, je fais paroître mon jugement; & cela eſt plus beau que de hanter votre bourgeoiſie.

Madame JOURDAIN.

Çamon vrayment! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles; & vous avez bien opéré avec ce beau monſieur le comte, dont vous vous êtes embéguiné.

M. JOURDAIN.

Paix, ſongez à ce que vous dites. Sçavez-vous bien, ma femme, que vous ne ſçavez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'eſt une perſonne d'importance plus que vous ne penſez, un ſeigneur que l'on conſidére à la cour; & qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'eſt-ce pas une choſe qui m'eſt tout-à-fait honorable, que l'on voye venir chez moi ſi ſouvent une perſonne de cette qualité, qui m'appelle ſon cher ami, & me traite comme ſi

j'étois ſon égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais; &, devant tout le monde, il me fait des careſſes dont je ſuis moi-même confus.

Madame JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous, & vous fait des careſſes; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

Hé bien? Ne m'eſt-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? Et puis-je faire moins pour un ſeigneur qui m'appelle ſon cher ami?

Madame JOURDAIN.

Et ce ſeigneur, que fait-il pour vous?

M. JOURDAIN.

Des choſes dont on ſeroit étonné, ſi on les ſçavoit.

Madame JOURDAIN.

Et quoi?

M. JOURDAIN.

Baſte, je ne puis pas m'expliquer. Il ſuffit que, ſi je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien; & avant qu'il ſoit peu.

Madame JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN.

Aſſûrément. Ne me l'a-t-il pas dit?

Madame JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré ſa foi de gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Chansons.

M. JOURDAIN.

Ouais! Vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

Madame JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non; & que toutes les caresses qu'il vous fait, ne sont que pour vous engeoler.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

Madame JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; & il me semble que j'ai dîné, quand je le vois.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

SCENE IV.

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

MOn cher ami monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

M. JOURDAIN.

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et madame Jourdain que voilà, comment ſe porte-t-elle?

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain ſe porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, monſieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde!

M. JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit, nous n'avons point de jeunes gens à la cour, qui ſoient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

Hai, hai.

Madame JOURDAIN *à part.*

Il le gratte par où il ſe demange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela eſt tout-à-fait galant.

Madame JOURDAIN *à part.*

Oui, auſſi ſot par derriére que par devant.

DORANTE.

Ma foi, monſieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'eſtime le plus, & je parlois encore de vous ce matin dans la chambre du Roi.

M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. [*à madame Jourdain.*] Dans la chambre du Roi.

DORANTE.

Allons, mettez.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je sçais le respect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu! Mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN.

Monsieur....

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN *se couvrant.*

J'aime mieux être incivil, qu'importun.

DORANTE.

Je suis votre débiteur, comme vous le sçavez.

Madame JOURDAIN *à part.*

Oui, nous ne le sçavons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions; & m'avez obligé de la meilleure grace du monde, assûrément.

M. JOURDAIN.

Monſieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je ſçais rendre ce qu'on me prête; & reconnoître les plaiſirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monſieur.

DORANTE.

Je veux ſortir d'affaire avec vous; & je viens ici pour faire nos comptes enſemble.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Hé bien, vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je ſuis homme qui aime à m'acquitter le plûtôt que je puis.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Je vous le diſois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Vous voilà avec vos ſoupçons ridicules.

DORANTE.

Vous ſouvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

M. JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois, deux cent louis.

DORANTE.

Cela eſt vray.

M. JOURDAIN.

Une autre fois, ſix-vingt.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raiſon.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cent ſoixante louis, qui valent cinq mille ſoixante livres.

DORANTE.

Le compte eſt fort bon. Cinq mille ſoixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumaſſier.

DORANTE.

Juſtement.

M. JOURDAIN.

Deux mille ſept cent quatre-vingt livres à votre tailleur.

DORANTE.

Il eſt vray.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cent ſeptante-neuf livres douze ſols huit deniers à votre marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze ſols huit deniers; le compte eſt juſte.

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

Et mil ſept cent quarante-huit livres ſept ſols quatre deniers à votre ſellier.

DORANTE.

Tout cela eſt véritable. Qu'eſt-ce que cela fait ?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cent livres.

DORANTE.

Somme totale eſt juſte. Quinze mille huit cent livres. Mettez encore deux cent louis que vous m'allez donner, cela fera juſtement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Madame JOURDAIN *bas à monſieur Jourdain.*

Hé bien ? Ne l'avois-je pas bien deviné ?

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

M. JOURDAIN.

Hé, non.

Madame JOURDAIN *bas à monſieur Jourdain.*

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Taiſez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, Monſieur.

Madame JOURDAIN *bas à monſieur Jourdain.*

Il ne ſera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Taiſez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire ſi cela vous embarraſſe.

M. JOURDAIN.

Point, Monſieur.

Madame JOURDAIN *bas à monſieur Jourdain.*

C'eſt un vray engeoleur.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Taiſez-vous donc.

Madame JOURDAIN *bas à monſieur Jourdain.*

Il vous ſucera juſqu'au dernier ſou.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Vous tairez-vous ?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joye; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai crû que je vous ferois tort, ſi j'en demandois à quelqu'autre.

M. JOURDAIN.

C'eſt trop d'honneur, Monſieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

Madame JOURDAIN *bas à monſieur Jourdain.*

Quoi ! Vous allez encore lui donner cela ?

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Que faire ? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi, ce matin, dans la chambre du Roi ?

Madame JOURDAIN *bas à monsieur Jourdain.*

Allez, vous êtes une vraye duppe.

SCENE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

VOus me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, madame Jourdain ?

Madame JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, & si elle n'est pas enflée.

DORANTE.

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?

Madame JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle ?

Madame JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet & la comédie que l'on fait chez le Roi?

Madame JOURDAIN.

Oui vrayment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je penſe, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge, belle & d'agréable humeur comme vous étiez.

Madame JOURDAIN.

Tredame, Monſieur, eſt-ce que madame Jourdain eſt décrépite, & la tête lui grouille-t-elle déjà?

DORANTE.

Ah! Ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne ſongeois pas que vous êtes jeune; & je rêve le plus ſouvent. Je vous prie d'excuſer mon impertinence.

SCENE VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

M. JOURDAIN *à Dorante.*

VOilà deux cent louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous aſſûre, monſieur Jourdain, que je ſuis tout à vous,

& que je brûle de vous rendre un ſervice à la cour.

M. JOURDAIN.

Je vous ſuis trop obligé.

DORANTE.

Si madame Jourdain veut voir le divertiſſement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la ſale.

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baiſe les mains.

DORANTE *bas à monſieur Jourdain.*

Notre belle marquiſe, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet & le repas; & je l'ai fait conſentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cauſe.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vû, & je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire préſent de votre part; mais c'eſt que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre ſon ſcrupule, & ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'elle s'eſt réſoluë à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; & je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous ſur ſon eſprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au Ciel!

Madame JOURDAIN *à Nicole.*

Quand il eſt une fois avec lui, il ne le peut quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir, comme il faut, la richeſſe de ce préſent, & la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce ſont, Monſieur, des bontés qui m'accablent; & je ſuis dans une confuſion la plus grande du monde, de voir une perſonne de votre qualité s'abaiſſer pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous? Eſt-ce qu'entre amis on s'arrête à ces ſortes de ſcrupules? Et ne feriez-vous pas pour moi la même choſe, ſi l'occaſion s'en offroit?

M. JOURDAIN.

Oh! Aſſûrément; & de très-grand cœur.

Madame JOURDAIN *bas à Nicole.*

Que ſa préſence me péſe ſur les épales!

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut ſervir un ami; & lorſque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez priſe pour cette marquiſe agréable chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à ſervir votre amour.

M. JOURDAIN.

Il eſt vray. Ce ſont des bontés qui me confondent.

Madame JOURDAIN *à Nicole.*

Eſt-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE.

Ils ſe trouvent bien enſemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher ſon cœur. Les femmes aiment ſur tout les dépenſes qu'on fait pour elles; & vos fréquentes ſérénades, & vos bouquets continuels, ce ſuperbe feu d'artifice qu'elle trouva ſur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, & le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pû lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépenſe que je ne fiſſe ſi, par là, je pouvois trouver le chemin de ſon cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes raviſſans; & c'eſt un honneur que j'acheterois au prix de toutes choſes.

Madame JOURDAIN *bas à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire enſemble? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce ſera tantôt que vous jouirez, à votre aiſe, du plaiſir de ſa vûë; & vos yeux auront tout le tems de ſe ſatisfaire.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en ſorte que ma femme ira dîner chez ma ſœur, où elle paſſera toute l'aprèsdînée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment; & votre femme auroit pû

nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier; & à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention; &, pourvû que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

M. JOURDAIN *s'appercevant que Nicole écoute, & lui donnant un soufflet.*

Ouais! Vous êtes bien impertinente. [*à Dorante.*] Sortons, s'il vous plaît.

SCENE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

MA foi, Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche; & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous soyiez.

Madame JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçû des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne; & je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sçais l'amour que Cléonte a pour elle, c'est un homme qui me revient; & je veux aider sa recherche, & lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde, de vous

vous voir dans ces ſentimens ; car, ſi le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins ; & je ſouhaiterois que notre mariage ſe pût faire à l'ombre du leur.

Madame JOURDAIN.

Va-t-en lui en parler de ma part, & lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire enſemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joye ; & je ne pouvois recevoir une commiſſion plus agréable. [*ſeule.*] Je vais, je penſe, bien réjouir les gens.

SCENE VIII.

CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE *à Cléonte.*

AH ! Vous voilà tout à propos. Je ſuis une ambaſſadrice de joye, & je viens . . . .

CLEONTE.

Retire-toi, perfide, & ne me viens pas amuſer avec tes traîtreſſes paroles.

NICOLE.

Eſt-ce ainſi que vous recevez . . . .

CLEONTE.

Retire-toi, te dis-je ; & va-t-en, de ce pas, dire à ton infidéle maîtreſſe qu'elle n'abuſera de ſa vie le trop ſimple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo eſt-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dimoi un peu ce que cela veut dire ?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite ſcélérate ? Allons vîte, ôtetoi de mes yeux, vilaine ; & me laiſſe en repos.

NICOLE.

Quoi ! Tu me viens auſſi . . . .

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, & ne me parle de ta vie.

NICOLE *à part.*

Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle hiſtoire informer ma maîtreſſe.

SCENE IX.

CLEONTE, COVIELLE.

CLEONTE.

QUoi ! Traiter un amant de la ſorte ; & un amant le plus fidéle, & le plus paſſionné de tous les amans !

COVIELLE.

C'eſt une choſe épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLEONTE.

Je fais voir pour une perſonne toute l'ardeur, & toute la tendreſſe qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, & je n'ai qu'elle dans l'eſprit ; elle fait tous mes

ſoins, tous mes déſirs, toute ma joye; je ne parle que d'elle, je ne penſe qu'à elle, je ne fais des ſonges que d'elle, je ne reſpire que par elle, mon cœur vit tout en elle; & voilà de tant d'amitié la digne récompenſe! Je ſuis deux jours ſans la voir, qui ſont pour moi deux ſiécles effroyables, je la rencontre par hazard, mon cœur à cette vûë ſe ſent tout tranſporté, ma joye éclate ſur mon viſage, je vole avec raviſſement vers elle; & l'infidéle détourne de moi ſes regards, & paſſe bruſquement, comme ſi de ſa vie elle ne m'avoit vû.

COVIELLE.

Je dis les mêmes choſes que vous.

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, Monſieur, de la pendarde de Nicole?

CLEONTE.

Après tant de ſacrifices ardens de ſoupirs, & de vœux que j'ai faits à ſes charmes.

COVIELLE.

Après tant d'aſſidus hommages de ſoins, & de ſervices que je lui ai rendus dans ſa cuiſine.

CLEONTE.

Tant de larmes que j'ai verſées à ſes genoux.

COVIELLE.

Tant de ſeaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle.

CLEONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même.

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place.

CLEONTE.

Elle me fuit avec mépris?

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie?

CLEONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLEONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monsieur? Dieu m'en garde.

CLEONTE.

Ne vien point m'excuser l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLEONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre, ne serviront de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela?

CLEONTE.

Je veux contre elle conſerver mon reſſentiment; & rompre enſemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y conſens.

CLEONTE.

Ce monſieur le comte qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vûë; & ſon eſprit, je le vois bien, ſe laiſſe éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de ſon inconſtance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir; & ne lui laiſſer pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'eſt fort bien dit; & j'entre, pour mon compte, dans tous vos ſentimens.

CLEONTE.

Donne la main à mon dépit; & ſoutien ma réſolution contre tous les reſtes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Di-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de ſa perſonne une peinture qui me la rende mépriſable; & marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monſieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpe-ſouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour. Je ne lui vois rien que de très-médiocre; & vous trouverez cent perſonnes qui ſeront plus dignes de vous. Premiérement, elle a les yeux petits.

CLEONTE.

Cela est vray, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feux, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLEONTE.

Oui; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLEONTE.

Non; mais elle est aisée, & bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler, & dans ses actions.

CLEONTE.

Il est vray; mais elle a grace à tout cela; & ses maniéres sont engageantes, ont je ne sçais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit....

CLEONTE.

Ah! Elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation....

CLEONTE.

Sa converſation eſt charmante.

COVIELLE.

Elle eſt toujours ſérieuſe.

CLEONTE.

Veux-tu de ces enjouemens épanouis, de ces joyes toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent, que des femmes qui rient à tous propos?

COVIELLE.

Mais enfin, elle eſt capricieuſe autant que perſonne du monde.

CLEONTE.

Oui, elle eſt capricieuſe, j'en demeure d'accord; mais tout ſied bien aux belles, on ſouffre tout des belles.

COVIELLE.

Puiſque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLEONTE.

Moi? J'aimerois mieux mourir; & je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, ſi vous la trouvez ſi parfaite?

CLEONTE.

C'eſt en quoi ma vengeance ſera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCENE X.

LUCILE, CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE *à Lucile.*

POur moi, j'en ai été toute ſcandaliſée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLEONTE *à Covielle.*

Je ne veux pas ſeulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'eſt-ce donc, Cléonte, qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous poſſéde?

NICOLE.

Quelle mauvaiſe humeur te tient?

LUCILE.

Etes-vous muet, Cléonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLEONTE.

Que voilà qui eſt ſcélérat!

COVIELLE.

COVIELLE.

Que cela eſt Judas !

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre eſprit.

CLEONTE *à Covielle.*

Ah, ah! On voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chévre.

COVIELLE *à Cléonte.*

On a deviné l'enclouûre.

LUCILE.

N'eſt-il pas vray, Cléonte, que c'eſt là le ſujet de votre dépit ?

CLEONTE.

Oui, perfide, ce l'eſt, puiſqu'il faut parler ; & j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous penſez, de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous ; & que vous n'aurez pas l'avantage de me chaſſer. J'aurai de la peine, ſans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me cauſera des chagrins, je ſouffrirai un tems ; mais j'en viendrai à bout, & je me percerai plûtôt le cœur, que d'avoir la foibleſſe de retourner à vous.

COVIELLE *à Nicole.*

Queuſſi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le ſujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLEONTE *voulant s'en aller pour éviter Lucile.*

Non. Je ne veux rien écouter.

NICOLE *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vîte.

COVIELLE *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *suivant Cléonte.*

Sçachez que ce matin...

CLEONTE *marchant toujours sans regarder Lucile.*

Non, vous dis-je.

NICOLE *suivant Covielle.*

Appren que...

COVIELLE *marchant aussi sans regarder Nicole.*

Non, traîtresse.

LUCILE.

Ecoutez.

CLEONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laisse-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cléonte.

CLEONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle.

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLEONTE.

Chanſons.

NICOLE.

Enten-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLEONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLEONTE.

Non, c'en eſt fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE *s'arrêtant.*

Hé bien, puiſque vous ne voulez pas m'écouter, demeu-

rez dans votre pensée; & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE *s'arrêtant aussi.*

Puisque tu fais comme cela, pren-le tout comme tu voudras.

CLEONTE *se retournant vers Lucile.*

Sçachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE *s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.*

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE *se retournant vers Nicole.*

Appren-nous un peu cette histoire.

NICOLE *s'en allant aussi à son tour pour éviter Covielle.*

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLEONTE *suivant Lucile.*

Dites-moi...

LUCILE *marchant toujours sans regarder Cléonte.*

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE *suivant Nicole.*

Conte-moi...

NICOLE *marchant aussi sans regarder Covielle.*

Non, je ne conte rien.

CLEONTE.

De grace.

LUCILE.

Non, vous dis-je.

COVIELLE.

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLEONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laiſſez-moi.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Ote-toi de là.

CLEONTE.

Lucile.

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole.

NICOLE.

Point.

CLEONTE.

Au nom des Dieux.

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLEONTE.

Eclairciſſez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéri-moi l'esprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaît pas.

CLEONTE.

Hé bien, puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, & de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flâme, vous me voyez, ingrate, pour la derniére fois; & je vais, loin de vous, mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE *à Nicole.*

Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE *à Cléonte qui veut sortir.*

Cléonte.

NICOLE *à Covielle qui suit son maître.*

Covielle.

CLEONTE *s'arrêtant.*

Hé?

COVIELLE *s'arrêtant aussi.*

Plaît-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLEONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte?

CLEONTE.

Oui, cruelle, puiſque vous le voulez.

LUCILE

Moi, je veux que vous mouriez !

CLEONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit ?

CLEONTE *s'approchant de Lucile.*

N'eſt-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes ſoupçons ?

LUCILE.

Eſt-ce ma faute ? Et, ſi vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'avanture dont vous vous plaignez, a été cauſée ce matin, par la préſence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la ſeule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous ſermone ſur ce chapitre, & nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir.

NICOLE *à Covielle.*

Voilà le ſecret de l'affaire.

CLEONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile ?

COVIELLE *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder ?

LUCILE *à Cléonte.*

Il n'eſt rien de plus vray.

NICOLE *à Covielle.*

C'eſt la choſe comme elle eſt.

COVIELLE *à Cléonte.*

Nous rendrons-nous à cela ?

CLEONTE.

Ah ! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous ſçavez appaiſer de choſes dans mon cœur ! Et que facilement on ſe laiſſe perſuader aux perſonnes qu'on aime !

COVIELLE.

Qu'on eſt aiſément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

SCENE XI.

MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Madame JOURDAIN.

JE ſuis bien aiſe de vous voir, Cléonte, & vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vîte votre tems pour lui demander Lucile en mariage.

CLEONTE.

Ah ! Madame, que cette parole m'eſt douce, & qu'elle flate mes déſirs ! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuſe ?

SCENE XII.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLEONTE.

MOnſieur, je n'ai voulu prendre perſonne pour vous faire une demande que je médite il y a long-tems. Elle me touche aſſez pour m'en charger moi-même; &, ſans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre eſt une faveur glorieuſe que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponſe, Monſieur, je vous prie de me dire, ſi vous êtes gentilhomme.

CLEONTE.

Monſieur, la plûpart des gens, ſur cette queſtion, n'héſitent pas beaucoup. On tranche le mot aiſément. Ce nom ne fait aucun ſcrupule à prendre; & l'uſage aujourd'hui ſemble en autoriſer le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les ſentimens, ſur cette matiére, un peu plus délicats. Je trouve que toute impoſture eſt indigne d'un honnête homme; & qu'il y a de la lâcheté à déguiſer ce que le Ciel nous a fait naître, à ſe parer aux yeux du monde d'un tître dérobé, à ſe vouloir donner pour ce qu'on n'eſt pas. Je ſuis né de parens, ſans doute, qui ont tenu des charges honorables,

je me ſuis acquis dans les armes l'honneur de ſix ans de ſervice, & je me trouve aſſez de bien, pour tenir dans le monde un rang aſſez paſſable; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place, croiroient pouvoir prétendre; &, je vous dirai, franchement, que je ne ſuis point gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez-là, Monſieur, ma fille n'eſt pas pour vous.

CLEONTE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? Eſt-ce que nous ſommes, nous autres, de la côte de ſaint Louis?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, ma femme, je vous vois venir.

Madame JOURDAIN.

Deſcendons nous tous deux que de bonne bourgeoiſie?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue?

Madame JOURDAIN.

Et votre pere n'étoit-il pas marchand auſſi bien que le mien?

M. JOURDAIN.

Peſte ſoit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si votre pere a été marchand, tant pis pour lui; mais, pour le mien,

ce ſont des mal-aviſés qui diſent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'eſt que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui ſoit propre ; & il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche & bien fait, qu'un gentilhomme gueux & mal bâti.

NICOLE.

Cela eſt vray. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui eſt le plus grand malitorne, & le plus ſot dadais que j'aye jamais vû.

M. JOURDAIN *à Nicole.*

Taiſez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la converſation. J'ai du bien aſſez pour ma fille, je n'ai beſoin que d'honneur ; & je la veux faire marquiſe.

Madame JOURDAIN.

Marquiſe ?

M. JOURDAIN.

Oui, marquiſe.

Madame JOURDAIN.

Hélas ! Dieu m'en garde.

M. JOURDAIN.

C'eſt une choſe que j'ai réſoluë.

Madame JOURDAIN.

C'eſt une choſe, moi, où je ne conſentirai point. Les alliances avec plus grand que ſoi ſont ſujettes toujours à de facheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puiſſe à ma fille reprocher ſes parens ; & qu'elle ait des enfans qui ayent honte de m'appeller leur grand-maman. S'il falloit

qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-dame, & qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussi-tôt de dire cent sottises. Voyez-vous, diroit-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? C'est la fille de monsieur Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà; & ses deux grand-peres vendoient du drap auprès de la porte saint Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans, qu'ils payent maintenant, peut-être bien cher, en l'autre monde; & l'on ne devient guéres si riches à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, & à qui je puisse dire, mettez-vous-là, mon gendre, & dînez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voilà bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me repliquez pas davantage, ma fille sera marquise, en dépit de tout le monde; &, si vous me mettez en colére, je la ferai duchesse.

SCENE XIII.

MADAME JOURDAIN, LUCILE, CLEONTE, NICOLE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

CLéonte, ne perdez point courage encore. [*à Lucile.*] Suivez-moi, ma fille; & venez dire, résolument, à votre pere, que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCENE XIV.

CLEONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

VOus avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentimens.

CLEONTE.

Que veux-tu? J'ai un scrupule, là-dessus, que l'exemple ne sçauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? Et vous coûtoit-il quelque chose de vous accommoder à ses chiméres?

CLEONTE.

Tu as raison; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ses

preuves de noblesse, pour être gendre de monsieur Jourdain.

COVIELLE *riant.*

Ah, ah, ah!

CLEONTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme; & vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLEONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée est tout-à-fait plaisante.

CLEONTE.

Quoi donc?

COVIELLE.

Il s'est fait, depuis peu, une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, & que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie; mais, avec lui, on peut hazarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, il est homme à y jouer son rôle à merveille, & à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

CLEONTE.

Mais appren-moi.

COVIELLE.

Je vais vous inſtruire de tout. Retirons-nous ; le voilà qui revient.

SCENE XV.

MONSIEUR JOURDAIN *ſeul.*

QUe diable eſt-ce-là ? Ils n'ont rien que les grands ſeigneurs à me reprocher ; & moi, je ne vois rien de ſi beau que de hanter les grands ſeigneurs, il n'y a qu'honneur, & que civilité avec eux ; & je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, & être né comte, ou marquis.

SCENE XVI.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnſieur, voici monſieur le comte, & une dame qu'il méne par la main.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Dieu ! J'ai quelques ordres à donner. Di-leur que je vais venir tout-à-l'heure.

SCENE XVII.

DORIMENE, DORANTE, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnsieur dit comme cela, qu'il va venir ici tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

SCENE XVIII.

DORIMENE, DORANTE.

DORIMENE.

JE ne sçais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne?

DORIMENE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, & vous avez une civile opiniâtreté qui me

me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé, les déclarations sont venuës ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades & les cadeaux, que les présens ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point; &, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien; & je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi, Madame, vous y devriez déja être. Vous êtes veuve, & ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, & vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMENE.

Mon Dieu! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; & les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés; & l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin, j'en reviens toujours-là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi, m'inquiétent par deux raisons; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois, & l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez; & je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah! Madame, ce ſont des bagatelles, & ce n'eſt pas par là....

DORIMENE.

Je ſçais ce que je dis; & entr'autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre, eſt d'un prix....

DORANTE.

Hé, Madame, de grace, ne faites point tant valoir une choſe que mon amour trouve indigne de vous; & ſouffrez... Voici le maître du logis.

SCENE XIX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

M. JOURDAIN *après avoir fait deux révérences, ſe trouvant trop près de Doriméne.*

UN peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troiſiéme.

DORANTE.

Madame, Monſieur Jourdain ſçait ſon monde.

M. JOURDAIN.

Madame, ce m'eſt une gloire bien grande, de me voir aſſez fortuné, pour être ſi heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur, de m'honorer de la ſaveur de votre préſence; &, ſi j'avois auſſi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, & que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... de...

DORANTE.

Monſieur Jourdain, en voilà aſſez. Madame n'aime pas les grands complimens, & elle ſçait que vous êtes homme d'eſprit. [*bas à Doriméne.*] C'eſt un bon bourgeois aſſez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ſes maniéres.

DORIMENE *bas à Dorante.*

Il n'eſt pas mal-aiſé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout-à-fait.

DORIMENE.

J'ai beaucoup d'eſtime pour lui.

M. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grace.

DORANTE *bas à monſieur Jourdain.*

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Ne pourrois-je pas ſeulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE *bas à monſieur Jourdain.*

Comment? Gardez-vous-en bien. Cela ſeroit vilain à vous; &, pour agir en galant homme, il faut que vous faſſiez comme ſi ce n'étoit pas vous qui lui euſſiez fait ce préſent. [*haut.*] Monſieur Jourdain, Madame, dit qu'il eſt ravi de vous voir chez lui.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Que je vous ſuis obligé, Monſieur, de lui parler ainſi pour moi.

DORANTE *bas à monſieur Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Je ne ſçais quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle perſonne du monde.

DORIMENE.

C'eſt bien de la grace qu'il me fait.

M. JOURDAIN.

Madame, c'eſt vous qui faites les graces, &....

DORANTE.

Songeons à manger.

SCENE XX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *à monsieur Jourdain.*

Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table ; & qu'on fasse venir les musiciens.

SCENE XXI.

ENTRE'E DE BALLET.

Six cuisiniers qui ont préparé le festin, dansent ensemble ; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

DORIMENE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS, LAQUAIS.

DORIMENE.

COMMENT, Dorante, voilà un repas tout-à-fait magnifique?

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, & je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

[*Doriméne, monſieur Jourdain, Dorante, & les trois muſiciens ſe mettent à table.*]

DORANTE.

Monſieur Jourdain a raiſon, Madame, de parler de la ſorte; & il m'oblige de vous faire ſi bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'eſt pas digne de vous. Comme c'eſt moi qui l'ai ordonné, & que je n'ai pas ſur cette matiére les lumiéres de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort ſçavant, & vous y trouverez des incongruités de bonne chére, & des barbariſmes de

bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout ſeroit dans les régles; il y auroit par tout de l'élégance & de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les piéces du repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de ſa haute capacité dans la ſcience des bons morceaux, de vous parler d'un pain de rive à bizeau doré, relevé de croûte par tout, croquant tendrement ſous la dent, d'un vin à ſéve veloutée, armé d'un vert qui n'eſt point trop commandant, d'un quarré de mouton gourmandé de perſil, d'une longe de veau de riviere, longue comme cela, blanche, délicate, & qui, ſous les dents, eſt une vraye pâte d'amande, de perdrix relevées d'un fumet ſurprenant, & pour ſon opéra, d'une ſoupe à bouillon perlé, ſoutenuë d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonneaux, & couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avouë mon ignorance; &, comme monſieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMENE.

Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN.

Ah! Que voilà de belles mains!

DORIMENE.

Les mains ſont médiocres, monſieur Jourdain, mais vous voulez parler du diamant qui eſt fort beau.

M. JOURDAIN.

Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler. Ce ne seroit pas agir en galant homme; & le diamant est fort peu de chose.

DORIMENE.

Vous êtes bien dégoûté.

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté....

DORANTE *après avoir fait signe à monsieur Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain, & à ces messieurs, qui nous feront la grace de nous chanter un air à boire.

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chére, que d'y mêler la musique; & je me vois ici admirablement régalée.

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas....

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs; ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

I. & II. MUSICIENS *ensemble, un verre à la main.*

UN petit doigt, Philis, pour commencer le tour;
Ah! Qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous & le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour;
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie !
Ah ! L'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous & de lui je m'enyvre à longs traits.
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

II. & III. MUSICIEN *ensemble*.

BUvons, chers amis, buvons,
Le tems qui fuit nous y convie ;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours ;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie ;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.
Les biens, le sçavoir & la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux ;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, du vin par tout. Versez, garçon, versez ;
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMENE.

Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux chanter ; & cela eſt tout-à-fait beau.

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque choſe de plus beau.

DORIMENE.

Ouais ! Monſieur Jourdain eſt galant plus que je ne penſois.

DORANTE.

Comment, Madame ? Pour qui prenez-vous monſieur Jourdain ?

M. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore ?

DORANTE *à Doriméne.*

Vous ne le connoiſſez pas.

M. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMENE.

Oh ! Je le quitte.

DORANTE.

Il eſt homme qui a toujours la ripoſte en main. Mais vous ne voyez pas que monſieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMENE.

Monſieur Jourdain eſt un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je ferois...

SCENE II.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

AH, ah ! Je trouve ici bonne compagnie ; & je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'eſt donc pour cette belle affaire-ci, monſieur mon mari, que vous avez eu tant d'empreſſement à m'envoyer dîner chez ma ſœur ? Je viens de voir un théatre là-bas, & je vois ici un banquet à faire nôces. Voilà comme vous dépenſez votre bien ; c'eſt ainſi que vous feſtinez les dames en mon abſence, & que vous leur donnez la muſique & la comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, madame Jourdain ? Et quelles fantaiſies ſont les vôtres de vous aller mettre en tête que votre mari dépenſe ſon bien, & que c'eſt lui qui donne ce régal à madame ? Apprenez que c'eſt moi, je vous prie ; qu'il ne fait ſeulement que me prêter ſa maiſon, & que vous devriez un peu mieux regarder aux choſes que vous dites.

M. JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'eſt monſieur le comte qui donne tout ceci à madame, qui eſt une perſonne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maiſon, & de vouloir que je ſois avec lui.

Madame JOURDAIN.

Ce ſont des chanſons que cela; je ſçais ce que je ſçais.

DORANTE.

Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monſieur, & je vois aſſez clair; il y a long-tems que je ſens les choſes, & je ne ſuis pas une bête. Cela eſt fort vilain à vous, pour un grand ſeigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux ſottiſes de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande dame, cela n'eſt ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la diſſention dans un ménage, & de ſouffrir que mon mari ſoit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez de m'expoſer aux ſottes viſions de cette extravagante.

DORANTE *ſuivant Doriméne qui ſort.*

Madame, holà, Madame, où courez-vous?

M. JOURDAIN.

Madame. Monſieur le comte, faites-lui mes excuſes; & tâchez de la ramener.

SCENE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

AH! Impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits. Vous me venez faire des affronts devant tout le monde; & vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

Madame JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN.

Je ne sçais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les piéces du repas que vous êtes venuë troubler.

[*Les laquais emportent la table.*]

Madame JOURDAIN *sortant.*

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends; & j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colére.

SCENE IV.

MONSIEUR JOURDAIN *seul.*

ELle est arrivée là bien malheureusement. J'étois en humeur de dire de jolies choses; & jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCENE V.

M. JOURDAIN, COVIELLE *déguisé.*

COVIELLE.

MOnsieur, je ne sçais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

COVIELLE *étendant la main à un piéd de terre.*

Je vous ai vû que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN.

Moi?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, & toutes les dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser?

M. JOURDAIN.

Pour me baiser?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu monsieur votre pere.

M. JOURDAIN.

De feu monſieur mon pere?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon pere?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Aſſûrément.

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

COVIELLE.

Sans doute.

M. JOURDAIN.

Je ne ſçais donc pas comment le monde eſt fait.

COVIELLE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Il y a de ſottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE.

Lui, marchand? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux; &, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui, & en donnoit à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon pere étoit gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous améne?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu monsieur votre pere, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Assûrément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; &, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous ſçavez que le fils du grand Turc eſt ici.

M. JOURDAIN.

Moi? Non.

COVIELLE.

Comment! Il a un train tout-à-fait magnifique; tout le monde le va voir, & il a été reçû en ce pays comme un ſeigneur d'importance.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, je ne ſçavois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'eſt qu'il eſt amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc?

COVIELLE.

Oui; & il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du grand Turc?

COVIELLE.

Le fils du grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, & que j'entends parfaitement ſa langue, il s'entretint avec moi; &, après quelques autres diſcours, il me dit; *Acciam croc ſoler onch alla mouſtaph gidélum amanahem varahini ouſſere carbulath.* C'eſt-à-dire; N'as-tu pas vû une jeune belle perſonne, qui eſt la fille de monſieur Jourdain, gentilhomme pariſien?

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc dit cela de moi?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particuliérement, & que j'avois vû votre fille; Ah! me dit-il, *marababa sahem!* c'est-à-dire, ah! Que je suis amoureux d'elle!

M. JOURDAIN.

Marababa sahem veut dire, Ah! Que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurois jamais crû que *marababa sahem* eût voulu dire, Ah! Que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce turc!

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Sçavez-vous bien ce que veut dire, *caracacamouchen?*

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire, ma chére ame.

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen veut dire, ma chére ame?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Voilà qui eſt merveilleux! *Caracacamouchen*, ma chére ame. Diroit-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambaſſade, il vient vous demander votre fille en mariage; &, pour avoir un beau-pere qui ſoit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi*, qui eſt une certaine grande dignité de ſon pays.

M. JOURDAIN.

Mamamouchi?

COVIELLE.

Oui, *mamamouchi;* c'eſt-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce ſont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; & vous irez de pair avec les plus grands ſeigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc m'honore beaucoup; & je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remerciemens.

COVIELLE.

Comment! Le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici?

COVIELLE.

Oui; & il améne toutes choſes pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui eſt bien promt.

COVIELLE.

Son amour ne peut ſouffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarraſſe ici, c'eſt que ma fille eſt une opiniâtre, qui s'eſt allé mettre en tête un certain Cléonte; & elle jure de n'épouſer perſonne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de ſentiment, quand elle verra le fils du grand Turc; & puis il ſe rencontre ici une avanture merveilleuſe, c'eſt que le fils du grand Turc reſſemble à ce Cléonte, à peu de choſes près. Je viens de le voir, on me l'a montré; & l'amour qu'elle a pour l'un pourra paſſer aiſément à l'autre, &... Je l'entends venir; le voilà.

SCENE VI.

CLEONTE *en turc*, TROIS PAGES *portant la veſte de Cléonte*, M. JOURDAIN, COVIELLE.

CLEONTE.

A*Mbouſahim oqui boraf, Giourdina, ſalamaléqui.*

COVIELLE *à monſieur Jourdain.*

C'eſt-à-dire, monſieur Jourdain, votre cœur ſoit toute l'année comme un roſier fleuri. Ce ſont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

M. JOURDAIN.

Je ſuis très-humble ſerviteur de ſon alteſſe turque.

COVIELLE.

Carigar camboto oustin moraf.

CLEONTE.

Oustin yoc catamaléqui basum base alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des lions, & la prudence des serpens.

M. JOURDAIN.

Son altesse turque m'honore trop; & je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.

Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.

CLEONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il dit que vous alliez vîte avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, & de conclure le mariage.

M. JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots?

COVIELLE.

Oui. La langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vîte où il souhaite.

SCENE VII.

COVIELLE *seul.*

AH, ah, ah! Ma foi, cela est tout-à-fait drôle. Quelle duppe! Quand il auroit appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah, ah!

SCENE VIII.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

JE vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah, ah! Covielle, qui t'auroit reconnu? Comme te voilà ajusté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah!

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner

le ſtratagême dont nous nous ſervons auprès de monſieur Jourdain, pour porter ſon eſprit à donner ſa fille à mon maître.

DORANTE.

Je ne devine point le ſtratagême ; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire ſon effet, puiſque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je ſçais, Monſieur, que la bête vous eſt connuë.

DORANTE.

Appren-moi ce que c'eſt.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'hiſtoire, tandis que je vous conterai le reſte.

SCENE IX.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *aſſiſtans du muphti, chantans & danſans.*

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

SIx turcs entrent gravement deux à deux, au ſon des inſtrumens. Ils portent trois tapis, qu'ils lévent fort haut, après en avoir fait, en danſant, pluſieurs figures. Les turcs chantans paſſent pardeſſous ces tapis, pour s'aller

ranger aux deux côtés du théatre. Le muphti, accompagné des dervis, ferme cette marche.

Alors les turcs étendent les tapis par terre, & se mettent dessus à genoux. Le muphti & les dervis restent debout au milieu d'eux; &, pendant que le muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions & de grimaces, sans proferer une seule parole, les turcs assistans se prosternent jusqu'à terre, chantant, alli, *lévent les bras au Ciel, en chantant,* alla, *ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se lévent tous, chantant,* alla ekber; *& deux dervis vont chercher monsieur Jourdain.*

SCENE X.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *chantans & dansans*, M. JOURDAIN, *vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban & sans sabre.*

LE MUPHTI *à monsieur Jourdain.*

SE ti sabir,
Ti respondir;
Sé non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star muphti,
Ti qui star ti
Non intendir;
Tazir, tazir.

[*Deux dervis font retirer monsieur Jourdain.*]

SCENE

SCENE XI.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *chantans & danſans.*

LE MUPHTI.

DIcé, Turqué, qui ſtar quiſta.
Anabatiſta, anabatiſta ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuingliſta ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Huſſita ? Moriſta ? Froniſta ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star pagana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Lutérana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina? Moffina? Zurina?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Mahamétana, mahamétana?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamara? Como chamara?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI *sautant.*

Giourdina, Giourdina.

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahaméta, per Giourdina,
Mi prégar séra é matina.
Voler far un paladina

De Giourdina, de Giourdina;
Dar turbanta, é dar ſcarrina,
Con galéra é brigantina,
Per deffender Paleſtina.
Mahaméta, per Giourdina,
Mi prégar ſéra é matina.
[*aux Turcs.*]
Star bon turca Giourdina?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI *chantant & danſant.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCENE XII.

TURCS *chantans & danſans.*

II. ENTRÉE DE BALLET.

SCENE XIII.

LE MUPHTI, DERVIS, MONSIEUR JOURDAIN, TURCS *chantans & danſans.*

Le muphti revient coëffé avec ſon turban de cèrémonie, qui eſt d'une groſſeur démeſurée, & garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il eſt accompagné de deux dervis

qui portent l'alcoran, & qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.

Les deux autres dervis aménent monsieur Jourdain, & le font mettre à genoux les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'alcoran, sert de pupître au muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de tems en tems sur l'alcoran, & tournant les feuillets avec précipitation; après quoi, en levant le bras au Ciel, le muphti crie à haute voix, hou.

Pendant cette seconde invocation, les turcs assistans s'inclinant & se relevant alternativement, chantent aussi, hou, hou, hou.

M. JOURDAIN *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.*

Ouf.

LE MUPHTI *à monsieur Jourdain.*

Ti non star furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non star forfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI *aux turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non star furba?

No, no, no.

Non ſtar forſanta ?

No, no, no.

Donar turbanta.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Les turcs danſans mettent le turban ſur la tête de monſieur Jourdain, au ſon des inſtrumens.

LE MUPHTI *donnant le ſabre à monſieur Jourdain.*

Ti ſtar nobilé, non ſtar fabbola;
Pigliar ſchiabbola.

LES TURCS *mettant le ſabre à la main.*

Ti ſtar nobilé, non ſtar fabbola;
Pigliar ſchiabbola.

IV. ENTRÉE DE BALLET.

Les turcs danſans, donnent, à monſieur Jourdain, pluſieurs coups de ſabre en cadence.

LE MUPHTI.

Dara, dara
Baſtonnara.

LES TURCS.

Dara, dara
Baſtonnara.

V. ENTRÉE DE BALLET.

Les turcs danſans, donnent, à monſieur Jourdain, des coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI.

Non tener honta
Qveſta ſtar l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener honta
Queſta ſtar l'ultima affronta.

Le muphti commence une troiſiéme invocation. Les dervis le ſoutiennent par deſſous les bras avec reſpect; après quoi les turcs chantans & danſans, ſautant autour du muphti, ſe retirent avec lui, & emménent monſieur Jourdain.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

Madame JOURDAIN.



H ! Mon Dieu ! Miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un momon que vous allez porter ? Et est-il tems d'aller en masque ? Parlez donc, & qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Comment donc ?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du respect maintenant, & l'on vient de me faire *mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *mamamouchi* ?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je ſuis *mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Quelle bête eſt-ce là ?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, c'eſt-à-dire en notre langue, paladin.

Madame JOURDAIN.

Baladin ? Etes-vous en âge de danſer des ballets ?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante ! Je dis paladin, c'eſt une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc ?

M. JOURDAIN.

Mahaméta per Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

M. JOURDAIN.

Giourdina, c'eſt-à-dire, Jourdain.

Madame JOURDAIN.

Hé bien quoi, Jourdain ?

M. JOURDAIN.

Voler far un paladina de Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Dar turbanta con galéra.

Madame

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce à dire cela?

M. JOURDAIN.

Per deffender Paleſtina.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire?

M. JOURDAIN.

Dara, dara baſtonnara.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce donc que ce jargon-là!

M. JOURDAIN.

Non tener honta, queſta ſtar l'ultima affronta.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout cela?

M. JOURDAIN *chantant & danſant.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da. [*Il tombe par terre.*]

Madame JOURDAIN.

Hélas, Mon Dieu! Mon mari eſt devenu fou.

M. JOURDAIN *ſe relevant & s'en allant.*

Paix, inſolente. Portez reſpect à monſieur le *mamamouchi.*

Madame JOURDAIN *ſeule.*

Où eſt-ce donc qu'il a perdu l'eſprit? Courons l'empêcher de ſortir. [*appercevant Doriméne & Dorante.*] Ah, ah! Voici juſtement le reſte de notre écu. Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCENE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

OUi, Madame, vous verrez la plus plaiſante choſe qu'on puiſſe voir; & je ne crois pas que dans tout le monde il ſoit poſſible de trouver encore un homme auſſi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de ſervir l'amour de Cléonte, & d'appuyer toute ſa maſcarade. C'eſt un fort galant homme, & qui mérite que l'on s'intéreſſe pour lui.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas; & il eſt digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laiſſer perdre; & il faut bien voir ſi mon idée pourra réuſſir.

DORIMENE.

J'ai vû là des apprêts magnifiques, & ce ſont des choſes, Dorante, que je ne puis plus ſouffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profuſions; &, pour rompre le cours à toutes les dépenſes que je vous vois faire pour moi, j'ai réſolu de me marier promtement avec vous. C'en eſt le vrai ſecret; & toutes ces choſes finiſſent avec le mariage.

DORANTE.

Ah! Madame, eſt-il poſſible que vous ayez pû prendre

pour moi une si douce résolution ?

DORIMENE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; &, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entiérement à vous, aussi-bien que mon cœur ; & vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme ; la figure en est admirable.

SCENE III.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

DORANTE.

Monsieur, nous venons rendre hommage, madame & moi, à votre nouvelle dignité ; & nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du grand Turc.

M. JOURDAIN *après avoir fait les révérences à la turque.*
Monsieur, je vous souhaite la force des serpens, & la prudence des lions.

DORIMENE.

J'ai été bien aise d'être des premiéres, Monsieur, à venir

vous féliciter du haut dégré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous ſouhaite toute l'année votre roſier fleuri. Je vous ſuis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; & j'ai beaucoup de joye de vous voir revenuë ici, pour vous faire les très-humbles excuſes de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'eſt rien, j'excuſe en elle un pareil mouvement, votre cœur lui doit être précieux; & il n'eſt pas étrange que la poſſeſſion d'un homme, comme vous, puiſſe inſpirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN.

La poſſeſſion de mon cœur eſt une choſe qui vous eſt toute acquiſe.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que monſieur Jourdain n'eſt pas de ces gens que les proſpérités aveuglent; & qu'il ſçait, dans ſa grandeur, connoître encore ſes amis.

DORIMENE.

C'eſt la marque d'une ame tout-à-fait généreuſe.

DORANTE.

Où eſt donc ſon alteſſe turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN.

Le voilà qui vient; & j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCENE IV.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLEONTE *habillé en turc.*

DORANTE *à Cléonte.*

MOnsieur, nous venons faire la révérence à votre altesse, comme amis de monsieur votre beau-pere; & l'assûrer, avec respect, de nos très-humbles services.

M. JOURDAIN.

Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, & lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra, & il parle turc à merveille. Holà. Où diantre est-il allé? [*à Cléonte.*] *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnore;* & Madame *une granda dama, granda dama.* [*voyant qu'il ne se fait point entendre.*] Ah! [*à Cléonte.*] Monsieur, lui, *mamamouchi* françois; & madame, *mamamouchie* françoise. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interpréte.

SCENE V.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLEONTE *habillé en turc,* COVIELLE *déguisé.*

M. JOURDAIN.

OU allez-vous donc? Nous ne sçaurions rien dire sans vous. [*montrant Cléonte.*] Dites-lui un peu que mon-

ſieur & madame ſont des perſonnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, & l'aſſûrer de leurs ſervices. [*à Doriméne & à Dorante.*] Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLEONTE.

Catalequi tubal ourin ſoter amalouchan.

M. JOURDAIN *à Doriméne, & à Dorante.*

Voyez-vous?

COVIELLE.

Il dit que la pluye des proſpérités arroſe en tout tems le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit qu'il parle turc.

DORANTE.

Cela eſt admirable.

SCENE VI.

CLEONTE, MONSIEUR JOURDAIN, LUCILE, DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.

M. JOURDAIN.

VEnez, ma fille, approchez-vous; & venez donner votre main à monſieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon pere ? Comme vous voilà fait ! Eſt-ce une comédie que vous jouez ?

M. JOURDAIN.

Non, non, ce n'eſt pas une comédie, c'eſt une affaire fort ſérieuſe ; & la plus pleine d'honneur pour vous qui ſe peut ſouhaiter. [*montrant Cléonte.*] Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon pere ?

M. JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, & rendez grace au Ciel de votre bonheur.

LUCILE

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui ſuis votre pere.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN.

Ah ! Que de bruit ! Allons, vous dis-je. Çà votre main.

LUCILE.

Non, mon pere, je vous l'ai dit, il n'eſt point de pouvoir qui me puiſſe obliger à prendre un autre mari que Cléonte, & je me réſoudrai plûtôt à toutes les extrémités, que de... [*reconnoiſſant Cléonte.*] Il eſt vray que vous êtes mon pere, je vous dois entiérement obéiſſance ; & c'eſt à vous à diſpoſer de moi ſelon vos volontés.

M. JOURDAIN.

Ah! Je ſuis ravi de vous voir ſi promtement revenuë dans votre devoir; & voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéiſſante.

SCENE DERNIERE.

CLEONTE, MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, LUCILE, DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

COmment donc? Qu'eſt-ce que c'eſt que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choſes, & il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raiſonnable.

Madame JOURDAIN.

C'eſt vous qu'il n'y a pas moyen de rendre ſage, & vous allez de folie en folie. Quel eſt votre deſſein; & que voulez-vous faire avec cet aſſemblage?

M. JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du grand Turc.

Madame JOURDAIN.

Avec le fils du grand Turc?

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

Oui. [*montrant Covielle.*] Faites-lui faire vos complimens par le truchement que voilà.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire du truchement; & je lui dirai bien moi-même, à ſon nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment, madame Jourdain, vous vous oppoſez à un honneur comme celui-là? Vous refuſez ſon alteſſe turque pour gendre?

Madame JOURDAIN.

Mon Dieu! Monſieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMENE.

C'eſt une grande gloire, qui n'eſt pas à rejetter.

Madame JOURDAIN.

Madame, je vous prie auſſi de ne vous point embarraſſer de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'eſt l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéreſſer dans vos avantages.

Madame JOURDAIN.

Je me paſſerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui conſent aux volontés de ſon pere.

Madame JOURDAIN.

Ma fille conſent à épouſer un turc?

DORANTE.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grand'dame?

Madame JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Madame JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN.

Ah! Que de bruit!

LUCILE.

Ma mere.

Madame JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN *à madame Jourdain.*

Quoi! Vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

Madame JOURDAIN.

Oui. Elle est à moi, aussi bien qu'à vous.

COVIELLE *à madame Jourdain.*

Madame.

Madame JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Un mot.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE *à monſieur Jourdain.*

Monſieur, ſi elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire conſentir à ce que vous voulez.

Madame JOURDAIN.

Je n'y conſentirai point.

COVIELLE.

Ecoutez-moi ſeulement.

Madame JOURDAIN.

Non.

M. JOURDAIN *à madame Jourdain.*

Ecoutez-le.

Madame JOURDAIN.

Non, je ne veux pas l'écouter.

M. JOURDAIN.

Il vous dira....

Madame JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me diſe rien.

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obſtination de femme! Cela vous feroit-il mal de l'entendre?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Madame JOURDAIN.

Hé bien, quoi?

COVIELLE *bas à madame Jourdain.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement; & que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du grand Turc?

Madame JOURDAIN *bas à Covielle.*

Ah, ah!

COVIELLE *bas à madame Jourdain.*

Et moi, Covielle, qui suis le truchement.

Madame JOURDAIN *bas à Covielle.*

Ah! Comme cela, je me rends.

COVIELLE *bas à madame Jourdain.*

Ne faites pas semblant de rien.

Madame JOURDAIN *haut.*

Oui. Voilà qui est fait; je consens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah! Voilà tout le monde raisonnable. [*à madame Jourdain.*] Vous ne vouliez pas l'écouter. Je sçavois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du grand Turc.

Madame JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut; & j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, & que vous per-

diez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçûë de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier madame & moi.

Madame JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE *bas à monsieur Jourdain.*

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN.

Bon, bon. [*haut.*] Qu'on aille querir le notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet; & donnons-en le divertissement à son altesse turque.

M. JOURDAIN.

C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

Madame JOURDAIN.

Et Nicole?

M. JOURDAIN.

Je la donne au truchement; & ma femme à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. [*à part.*] Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

Fin du cinquième Acte.

BALLET DES NATIONS.

PREMIERE ENTRE'E.

UN DONNEUR DE LIVRES, *danſant*, IMPORTUNS, *danſans*, DEUX HOMMES *du bel air*, DEUX FEMMES *du bel air*, DEUX GASCONS, UN SUISSE, UN VIEUX BOURGEOIS, *babillard*, UNE VIEILLE BOURGEOISE, *babillarde*, TROUPE DE SPECTATEURS, *chantans*.

CHOEUR DE SPECTATEURS
au donneur de livres.

A Moi, Monſieur, à moi; de grace, à moi, Monſieur;
Un livre, s'il vous plaît, à votre ſerviteur.

1. HOMME *du bel air.*

Monſieur, diſtinguez-nous parmi les gens qui crient;
Quelques livres ici, les dames vous en prient.

2. HOMME *du bel air.*

Holà, Monſieur, Monſieur, ayez la charité
D'en jetter de notre côté.

1. FEMME *du bel air.*

Mon Dieu! Qu'aux perſonnes bien faites,
On ſçait peu rendre honneur céans!

2. FEMME *du bel air.*

Ils n'ont des livres & des bancs,
Que pour mesdames les grisettes.

1. GASCON.

Ah! L'homme aux libres, qu'on m'en vaille,
J'ai déja lé poumon usé.
Bous boyez qué chacun mé raille;
Et jé suis escandalisé
Dé boir aux mains dé la canaille,
Cé qui m'est par bous refusé.

2. GASCON.

Hé, cadédis, Monseu, boyez qui l'on pût être.
Un libret, jé bous prie, au Varon d'Asbarat.
Jé pense, mordi, qué lé fat
N'a pas l'honnur dé mé connoître.

UN SUISSE.

Montsir le donnair de papieir,
Que vuel dir sti façon de fifre?
Moi l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein liffre;
Pardi, mon foi, Montsir, je pense fous l'être ifre.

[*Le donneur de livres, fatigué par les importuns qu'il trouve, toujours sur ses pas, se retire en colére.*]

UN VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

De tout ceci, franc & net,
Je suis mal satisfait;
Et cela, sans doute, est laid,

Que notre fille
Si bien faite & ſi gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à ſon ſouhait
Un livre de ballet,
Pour lire le ſujet
Du divertiſſement qu'on fait;
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille,
Pour être placée au ſommet
De la ſale où l'on met
Les gens de l'entriguet.
De tout ceci, franc & net,
Je ſuis mal ſatisfait;
Et cela, ſans doute, eſt laid.

UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde*.

Il eſt vrai que c'eſt une honte,
Le ſang au viſage me monte;
Et ce jetteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal.
C'eſt un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire ſi peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du palais royal;
Et que ces jours paſſés un comte
Fut prendre la premiere au bal.

Il l'entend mal,
C'eſt un brutal,
Un vray cheval,
Franc animal.

HOMMES *du bel air.*

Ah ! Quel bruit !

FEMMES *du bel air.*

Quel fracas ! Quel cahos ! Quel mêlange !

HOMMES *du bel air.*

Quelle confuſion ! Quelle cohuë étrange !
Quel déſordre ! Quel embarras !

1. FEMME *du bel air.*

On y ſéche.

2. FEMME *du bel air.*

L'on n'y tient pas.

1. GASCON.

Bentre, je ſuis à vout.

2. GASCON.

J'enrage, Dieu mé damne.

LE SUISSE.

Ah ! Que li faire ſaif dans ſti ſal de cians !

1. GASCON.

Jé murs.

2. GASCON.

Jé perds la tramontane.

LE SUISSE.

Mon foi, moi, le foudrois être hors de dedans.

LE VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

Allons, mamie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie;
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas;
Et je suis las
De ce tracas.
Tout ce fracas,
Cet embarras
Me pése par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A ballet, ni comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, mamie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie;
Et ne me quittez pas;
On fait de nous trop peu de cas.

LA VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis;
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut être assis.
Ils seront bien ébaubis,
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion regne dans cette sale;

Et j'aimerois mieux être au milieu de la halle.
Si jamais je reviens à ſemblable régale,
Je veux bien recevoir des ſoufflets plus de ſix.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis;
Et ſortons de ce taudis
Où l'on ne peut être aſſis.

Le donneur de livres revient avec les importuns qui l'ont ſuivi.

CHOEUR DE SPECTATEURS.

A moi, Monſieur, à moi; de grace, à moi, Monſieur;
Un livre, s'il vous plaît, à votre ſerviteur.

Les importuns ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les diſtribuent aux ſpectateurs, pendant que le donneur de livres danſe; après quoi ils ſe joignent à lui, & forment la premiere entrée.

DEUXIEME ENTRÉE.

ESPAGNOLS,

TROIS ESPAGNOLS *chantans*, ESPAGNOLS *danſans*.

I. ESPAGNOL.

SE que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

Aun muriendo de querer
De tan buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco

Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi- deſeo el rigor.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

Liſonjea me la ſuerte
Con piedad tan avertida,
Que me aſſegura la vida
En el rieſgo de la muerte
Vivir del golpe ſuerte
Es de mi ſalud primor.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

[*Danſe de ſix eſpagnols, après laquelle deux autres eſpagnols danſent enſemble.*]

1. ESPAGNOL.

Ay que locura, con tanto rigor
Quexarſe de amor
Del niño bonito
Que toto es dulçura.
Ay que locura,
Ay que locura.

2. ESPAGNOL.

El dolor ſolicita,
El que al dolor ſe da

Ynadie de amor muere
Sino quien no ſave amar.

1. & 2. ESPAGNOL.

Dulce muerte es el amor
Con correſpondencia ygual,
Yſi eſta gozamos oy,
Porque la quieres turbar?

3. ESPAGNOL.

Alegreſe enamorado
Y tome mi parecer
Que en eſto dequerer
Todo es allar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fieſtas,
Vaya de vayle,
Alegria, alegria, alegria,
Que eſto de dolor es fantaſia.

TROISIEME ENTRÉE.

ITALIENS,

UNE ITALIENNE *chantante*, UN ITALIEN *chantant*, ARLEQUIN, TRIVELINS & SCARAMOUCHES *danſans.*

L'ITALIENNE.

DI rigori armata il ſeno
Contro amor mi ribellai,

Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai,
Ahi che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco.

Ma si caro e'l mio tormento
Dolce é si la piaga mia,
Ch'il penare é mio contento,
E'l sanarmi é tirannia.
Ahi che piú giova, e piace
Quanto amor é piú vivace.

Deux scaramouches, & deux trivelins, représentent avec arlequin une nuit à la maniére des comédiens italiens.

L'ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapisce il contento,
D'amor ne la scola
Si coglie il momento.

L'ITALIENNE.

Insin che florida
Ride l'etá
Che pur tropp' horrida,
Da noi sen va.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Sú cantiamo
Sú godiamo
Ne bei di, di gioventú;
Perduto ben non si racquista piú.

L'ITALIEN.

Pupilla che vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

L'ITALIENNE.

Ma poiche frigida
Langue l'étá,
Piu l'alma rigida
Fiamme non ha.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Sú cantiamo
Sú godiamo
Ne bei di, di gioventú;
Perduto ben non si racquista piú.

Les scaramouches & les trivelins finissent l'entrée par une danse.

QUATRIEME ENTRÉE.

FRANÇOIS,

DEUX POITEVINS *chantans & dansans*,
POITEVINS & POITEVINES *dansans*.

1. POITEVIN.

AH! Qu'il fait beau dans ces bocages!
Ah! Que le Ciel donne un beau jour!

2. POITEVIN.

Le rossignol sous ces tendres feuillages

Chante aux échos ſon doux retour;
Ce beau ſéjour,
Ces doux ramages,
Ce beau ſéjour
Nous invite à l'amour.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Voi, ma Climéne,
Voi, ſous ce chêne
S'entrebaiſer ces oiſeaux amoureux;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne,
De leurs doux feux
Leur ame eſt pleine;
Qu'ils ſont heureux!
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Etre comme eux.

Trois poitevins & trois poitevines danſent enſemble.

CINQUIEME & derniére ENTRÉE.

Les eſpagnols, les italiens, & les françois ſe mêlent enſemble, & forment la derniére entrée.

CHOEUR DES SPECTATEURS.

Quels ſpectacles charmans, quels plaiſirs goûtons-nous!
Les dieux même, les dieux, n'en ont point de plus doux.

Fin du ballet des nations.

NOMS

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ & danſé dans le Bourgeois gentilhomme, *comédie-ballet.*

DANS LE PREMIER ACTE.

Une muſicienne, *mademoiſelle Hilaire.* I. muſicien, *le ſieur Langeais.* II. muſicien, *le ſieur Gaye.* Danſeurs, *les ſieurs la Pierre, ſaint André, & Magny.*

DANS LE SECOND ACTE.

Garçons tailleurs, danſans, *les ſieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Iſaac, Magny, & ſaint André.*

DANS LE TROISIEME ACTE.

Cuiſiniers, danſans....

DANS LE QUATRIEME ACTE.

I. muſicien, *le ſieur la Grille.* II. muſicien, *le ſieur Morel.* III. muſicien, *le ſieur Blondel.*

CEREMONIE TURQUE.

Le muphti, chantant, *le ſieur Chiaccherone.* Dervis, chantans, *les ſieurs Morel, Gingan le cadet, Noblet & Philbert.* Turcs aſſiſtans du muphti, chantans, *les ſieurs Eſtival, Blondel, Gingan l'aîné, Hédouin, Rébel, Gillet, Fernon le cadet, Bernard, Deſchamps, Langeais, & Gaye.* Turcs aſſiſtans du muphti, danſans, *les ſieurs Beauchamp, Dolivet, la Pierre, Favier, Mayeu, Chicanneau.*

DANS LE CINQUIEME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

I. ENTRÉE. Un donneur de livres, danſant, *le ſieur Dolivet.* Importuns danſans, *les ſieurs ſaint André, la Pierre, & Favier.* I. homme du bel air, *le ſieur le Gros.* II. homme

du bel air, *le ſieur Rébel.* I. femme du bel air . . . II. femme du bel air . . . I. gaſcon, *le ſieur Gaye.* II. gaſcon, *le ſieur Gingan le cadet.* Un ſuiſſe, *le ſieur Philbert.* Un vieux bourgeois babillard, *le ſieur Blondel.* Une vieille bourgeoiſe babillarde *le ſieur Langeais.* Troupe de ſpectateurs, chantans, *les ſieurs Eſtival, Hédouin, Morel, Gingan l'aîné, Fernon, Deſchamps, Gillet, Bernard, Noblet, quatre pages de la muſique.* Filles coquettes, *les ſieurs Jeannot, Pierrot, Renier, un page de la chapelle.*

II. Entrée. I. eſpagnol, chantant, *le ſieur Morel.* II. eſpagnol, chantant, *le ſieur Grillet.* III. eſpagnol, chantant, *le ſieur Martin.* Eſpagnols, danſans, *les ſieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Leſtang, Iſaac & Joubert.* Deux autres eſpagnols danſans, *les ſieurs Beauchamp, & Chicanneau.*

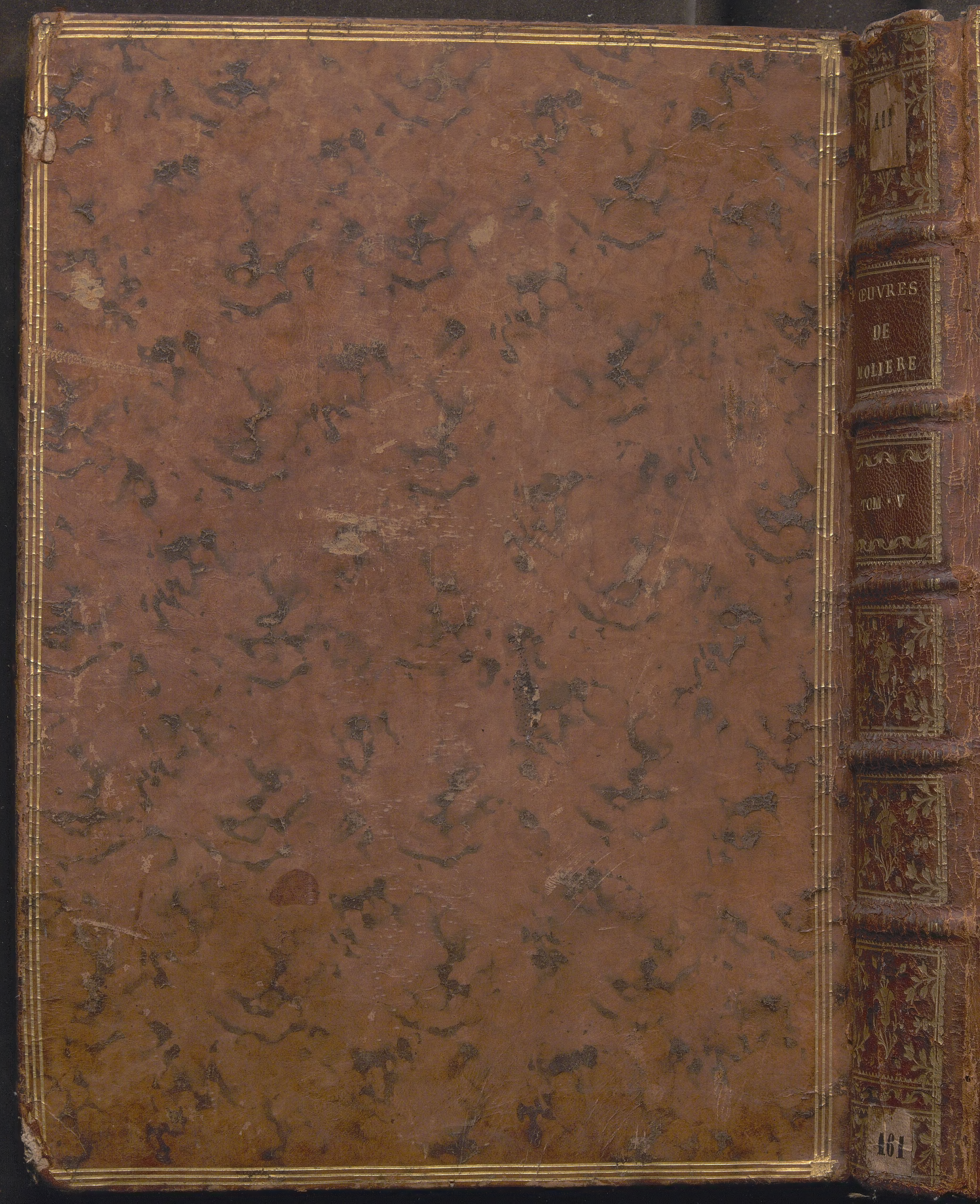
III. Entrée. Une italienne, chantante, *mademoiſelle Hilaire.* Un italien, chantant, *le ſieur Gaye.* Scaramouches, danſans, *les ſieurs Beauchamp & Mayeu.* Trivelins, danſans, *les ſieurs Magny, & Foignard le cadet.* Arlequin, *le ſieur Dominique.*

IV. Entrée. I. poitevin, chantant & danſant, *le ſieur Noblet.* II. poitevin, chantant & danſant, *le ſieur la Grille.* Poitevins, danſans, *les ſieurs la Pierre, Favier, & ſaint André.* Poitevines, danſantes, *les ſieurs Favre, Foignard, & Favier le jeune.*

FIN DU TOME CINQUIÉME.






111
ŒUVRES
DE
MOLIERE
TOM · V
161


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm